*Henry Standish Esqr*

Library
of the
University of Toronto

VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 98 bis /2

# COLLECTION

*COMPLETE*

# DES ŒUVRES

## DE J. J. ROUSSEAU,

*CITOYEN DE GENEVE.*

---

TOME XXVI.

---

# SECONDE PARTIE
*DES*
# *CONFESSIONS*
## DE J. J. ROUSSEAU,
*CITOYEN DE GENEVE.*

ÉDITION enrichie d'un nouveau recueil de ſes Lettres.

---

TOME IV.

---

*A NEUCHATEL,*
De l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL,
Imprimeur du Roi.
*Et ſe trouve*
A PARIS,
Chez GRÉGOIRE, Libraire.

M. DCC. XC.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/collectioncomple26rous

LES

# CONFESSIONS

DE

# J. J. ROUSSEAU.

## *SUITE DU LIVRE IX.*

A peine G.... fut-il à la C.....e, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il achéva de m'en rendre le séjour insupportable, par des airs que je ne vis jamais à perſonne, & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contiguë à celle de Mad. D.....y; on la prépara pour M. G...., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mad. D'.....y, comment les nouveaux-venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre ſa

chambre & celle que je quittois, une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui lui importoient beaucoup davantage, & dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réserve venoit de G...., qui, dépositaire de tous mes secrets, ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens, qui n'étoient pas éteints, & le mérite réel de cet homme-là me donnassent en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffiere; à peine daigna-t-il me rendre le salut; il ne m'adressa pas une seule fois la parole, & me corrigea bientôt de la lui adresser, en ne me répondant point du tout. Il passoit par-tout le premier, pre-

noit par-tout la premiere place, ſans jamais faire aucune attention à moi. Paſſe pour cela, s'il n'y eût pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un ſeul trait pris entre mille. Un ſoir Mad. D'..... y ſe trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans ſa chambre, & monta pour ſouper au coin de ſon feu. Elle me propoſa de monter avec elle ; je le fis. G.... vint enſuite. La petite table étoit déjà miſe ; il n'y avoit que deux couverts. On ſert : Mad. D'.....y prend ſa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entre eux deux, déplie ſa ſerviette, & ſe met en devoir de manger, ſans me dire un ſeul mot. Mde. D'.....y rougit, & pour l'engager à réparer ſa groſſiéreté, m'offre ſa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laiſſa ſouper au bout de la table, loin du feu, ſans me

faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, ſon ainé, ſon ancien dans la maiſon, qui l'y avois introduit, & à qui même, comme favori de la dame, il eût dû faire les honneurs. Toutes ſes manieres avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas préciſément comme ſon inférieur ; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là l'ancien cuiſtre, qui chez le prince de Saxe-Gotha, ſe tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond ſilence, & cette morgue inſultante, avec la tendre amitié qu'il ſe vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il ſavoit en avoir eux-mêmes. Il eſt vrai qu'il ne la témoignoit guere que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triſte ſort, dont j'étois content, & pour ſe lamenter de me voir me refuſer durement aux ſoins bienfaiſans qu'il diſoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faiſoit admirer ſa tendre généroſité, blâmer mon ingrate miſan-

thropie, & qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, & un malheureux tel que moi, que des liaisons de bienfaits d'une part, & d'obligations de l'autre, sans y supposer, même dans les possibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi, j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans sa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des siens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir; il..... s'il m'a prôné, c'est moins publiquement, & c'est d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espece. Comment étoit-il donc mon Mécene? Comment étois-je son protégé? Cela me paroit, & me passe encore.

Il est vrai que, du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec personne aussi brutalement qu'avec

moi. Je me ſouviens qu'une fois St. L..... t faillit à lui jeter ſon aſſiette à la tête, ſur une eſpece de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui diſant groſſiérement : *cela n'eſt pas vrai.* A ſon ton naturellement tranchant, il ajouta la ſuffiſance d'un parvenu, & devint même ridicule, à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit ſéduit au point de ſe donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins ſenſés d'entr'eux. Il n'appelloit jamais ſon laquais que par *eh!* comme ſi, ſur le nombre de ſes gens, monſeigneur n'eût pas ſu lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commiſſions, il lui jetoit l'argent par terre, au lieu de le lui donner dans la main. Enfin, oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris ſi choquant, avec un dédain ſi dur en toute choſe, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon ſujet, que Mad. D' ..... y lui avoit donné, quitta ſon ſervice, ſans autre grief que l'impoſſibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Auſſi fat qu'il étoit vain, avec ſes gros yeux troubles, & ſa figure dégingandée, il avoit des prétentions près des femmes, & depuis ſa farce avec Mlle. Fel, il paſſoit auprès de pluſieurs d'entre elles, pour un homme à grands ſentimens. Cela l'avoit mis à la mode, & lui avoit donné du goût pour la propreté de femme; il ſe mit à faire le beau; ſa toilette devint une grande affaire; tout le monde ſut qu'il mettoit du blanc, & moi qui n'en croyois rien, je commençai de le croire, non ſeulement par l'embelliſſement de ſon teint, & pour avoir trouvé des taſſes de blanc ſur ſa toilette, mais ſur ce qu'entrant un matin dans ſa chambre, je le trouvai broſſant ſes ongles avec une petite vergette faite exprès; ouvrage qu'il continua fiérement devant moi. Je jugeai qu'un homme qui paſſe deux heures tous les matins à broſſer ſes ongles, peut bien paſſer quelques inſtans à remplir de blanc les creux de ſa peau. Le bon-homme Gauffecourt, qui n'étoit pas fac à diable, l'avoit aſſez plaiſamment ſurnommé TIRAN-LE-BLANC.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractere. Ils acheverent de me rendre ſuſpect le ſien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, pût conſerver un cœur bien placé. Il ne ſe piquoit de rien tant que de ſenſibilité d'ame & d'énergie de ſentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui ſont propres aux petites ames? Comment les vifs & continuels élans que fait hors de lui-même un cœur ſenſible, peuvent-ils le laiſſer s'occuper ſans ceſſe de tant de petits ſoins pour ſa petite perſonne? Eh mon Dieu! celui qui ſent embraſer ſon cœur de ce feu céleſte, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre ſon cœur ſur ſon viſage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappellai le ſommaire de ſa morale, que Mad. D'.....y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce ſommaire conſiſtoit en un ſeul article; ſavoir, que l'unique devoir de l'homme eſt de ſuivre

en tout, les penchans de ſon cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penſer, quoique je ne la priſſe alors que pour un jeu d'eſprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la regle de ſa conduite, & je n'en eus que trop, dans la ſuite, la preuve à mes dépens. C'eſt la doctrine intérieure, dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappellai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit pluſieurs années, que cet homme étoit faux; qu'il jouoit le ſentiment, & ſur-tout qu'il ne m'aimoit pas. Je me ſouvins de pluſieurs petites anecdotes que m'avoient là-deſſus racontées M. de F.....l & Mad. de C.....x, qui ne l'eſtimoient ni l'un ni l'autre, & qui devoient le connoître, puiſque Mad. de C.....x étoit fille de Mad. de R.....t, intime amie du feu comte de F....e, & que M. de F.....l, très-lié alors avec le vicomte de P.....e, avoit beaucoup vécu au Palais-royal, préciſément quand G....

commençoit de s'y introduire. Tout Paris fut inſtruit de ſon déſeſpoir après la mort du comte de F.... e. Il s'agiſſoit de ſoutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que perſonne, ſi j'euſſe alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Caſtries, où il joua dignement ſon rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à ſon aiſe, tenant ſur ſes yeux ſon mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne ſongeoit pas, le virent mettre à l'inſtant le mouchoir dans ſa poche, & tirer un livre. Cette obſervation qu'on répéta, fut bientôt publique dans tout Paris, & preſque auſſi-tôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même: un fait qui me regardoit, ſervit à me la rappeller. J'étois à l'extrêmité dans mon lit, rue de Grenelle: il étoit à la campagne; il vint un matin me voir tout eſſoufflé, diſant qu'il venoit

d'arriver à l'inſtant même ; je ſus un moment après, qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'avoit vu au ſpectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette eſpece ; mais une obſervation que je fus ſurpris de faire ſi tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis ſans exception ; ils étoient tous devenus les ſiens. Je pouvois ſi peu me ſéparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conſerver l'entrée d'une maiſon, où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mad. de Créqui qui refuſa de l'admettre, & qu'auſſi je ceſſai preſque de voir depuis ce temps-là. G...., de ſon côté, ſe fit d'autres amis, tant de ſon eſtoc que de celui du comte de F....e. De tous ces amis-là, jamais un ſeul n'eſt devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot, pour m'engager de faire au moins leur connoiſſance ; & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un ſeul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F.... e,

chez lequel il demeuroit, & avec lequel il m'eût par conſéquent été très-agréable de former quelque liaiſon ; ni le comte de S.....g ſon parent, avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis, dont je fis les ſiens, & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoiſſance, changerent ſenſiblement pour moi, quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des ſiens, je lui ai donné tous les miens, & il a fini par me les tous ôter. Si ce ſont là des effets de l'amitié, quels ſeront donc ceux de la haine ?

Diderot même, au commencement, m'avertit pluſieurs fois que G...., à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la ſuite il changea de langage, quand lui-même eut ceſſé d'être le mien.

La maniere dont j'avois diſpoſé de mes enfans, n'avoit beſoin du concours de perſonne. J'en inſtruiſis cependant mes amis, uniquement pour les en inſtruire, pour ne pas paroître à leurs yeux, meilleur que

je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois : Diderot, G...., Mad. D'.....y. Duclos, le plus digne de ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la fut cependant ; par qui ? Je l'ignore. Il n'eſt guere probable que cette infidélité ſoit venue de Mad. D'.....y, qui ſavoit qu'en l'imitant, ſi j'en euſſe été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Reſtent G.... & Diderot, alors ſi unis en tant de choſes, ſur-tout contre moi, qu'il eſt plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon ſecret, & qui, par conſéquent, en étoit le maître, eſt le ſeul qui me l'ait gardé.

G.... & Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuſes, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refuſa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la ſuite, que j'appris de lui tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux à cet égard ; mais j'en appris dès lors aſſez par Thérese, pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque deſſein ſecret, & qu'on vouloit diſpoſer

de moi, ſinon contre mon gré, du moins à mon inſu, ou bien qu'on vouloit faire ſervir ces deux perſonnes, d'inſtrument à quelque deſſein caché. Tout cela n'étoit aſſurément pas de la droiture. L'oppoſition de Duclos le prouve ſans replique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit auſſi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mad. le Vaſſeur depuis pluſieurs années, avoient changé ſenſiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit aſſurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces ſinguliers tête-à-tête? Pourquoi ce profond myſtere? La converſation de cette vieille femme étoit-elle donc aſſez agréable, pour la prendre ainſi en bonne fortune, & aſſez importante pour en faire un ſi grand ſecret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru riſibles: en y repenſant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eût été juſqu'à l'inquiétude, ſi j'avois ſu dès lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zele pour moi, dont G.... ſe targuoit au-dehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui, d'aucun côté, qui fût à mon avantage; & la commiſération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me ſervir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la reſſource du métier que je m'étois choiſi, en me décriant comme un mauvais copiſte: & je conviens qu'il diſoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaiſanterie, en ſe ſervant d'un autre copiſte, & en ne me laiſſant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eût dit que ſon projet étoit de me faire dépendre de lui & de ſon crédit pour ma ſubſiſtance, & d'en tarir la ſource juſqu'à ce que j'en fuſſe réduit là.

Tout cela réſumé, ma raiſon fit taire enfin mon ancienne prévention, qui parloit encore. Je jugeai ſon caractere au moins très-ſuſpect; & quant à ſon amitié,

je la décidai fauſſe. Puis, réſolu de ne le plus voir, j'en avertis Mad. D'.....y, appuyant ma réſolution de pluſieurs faits ſans replique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette réſolution, ſans ſavoir trop que dire aux raiſons ſur leſquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée enſemble, & par laquelle, ſans entrer dans aucun détail des faits, elle le juſtifioit par ſon caractere concentré; & me faiſant un crime de l'avoir ſoupçonné de perfidie envers ſon ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une converſation que nous eûmes enſuite, & où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la premiere fois, j'achevai de me laiſſer vaincre: j'en vins à croire que je pouvois avoir mal jugé, & qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami, des torts graves, que je devois réparer.

Bref,

Bref, comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'H.....k, moitié gré, moitié foiblesse, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger; j'allai chez G.... comme un autre George Dandin, lui faire des excuses des offenses qu'il m'avoit faites; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur & de bons procédés; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder; & le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T....., devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espece, que j'aie eu jamais avec aucun des deux (*), & dont

(*) Je n'ai donné, dans la suite, au dernier le

la rage s'accroît de jour en jour, comme celle des tigres, par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que, confus de ma condescendance & de mes avances, G.... me recevroit, les bras ouverts, avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli, en peu de mots & d'un air timide, l'objet qui m'amenoit près de lui; avant de me recevoir en grace, il prononça avec beaucoup de majesté, une longue harangue qu'il avoit préparée, & qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus, & sur-tout dans l'ami-

---

surnom de jongleur, que long-temps après son inimitié déclarée, & les sanglantes persécutions qu'il m'avoit suscitées à Geneve & ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom, quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.

tié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup ; c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me disois tout bas, qu'il seroit bien cruel pour moi de faire seul exception à cette regle. Il y revint si souvent & avec tant d'affectation, qu'il me fit penser que, s'il ne suivoit en cela que les sentimens de son cœur, il seroit moins frappé de cette maxime, & qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conservé toujours tous mes amis ; depuis ma plus tendre enfance, je n'en avois pas perdu un seul, si ce n'est par la mort, & cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion : ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un & à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter ? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs

lui donnoient ſur moi. Je connoiſſois auſſi bien que lui cette préférence; la queſtion étoit, à quel titre il l'avoit obtenue; ſi c'étoit à force de mérite ou d'adreſſe, en s'élevant lui-même, ou en cherchant à me rabaiſſer. Enfin, quand il eut mis à ſon gré, entre lui & moi, toute la diſtance qui pouvoit donner du prix à la grace qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiſer de paix, dans un léger embraſſement qui reſſembloit à l'accollade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne ſavois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette ſcene eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à ſon diſciple, en lui faiſant grace du fouet. Je n'y penſe jamais ſans ſentir combien ſont trompeurs les jugemens fondés ſur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, & combien ſouvent l'audace & la fierté ſont du côté du coupable, la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés; c'étoit toujours un ſoulagement pour mon cœur,

que toute querelle jette dans des angoiſſes mortelles. On ſe doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ſes manieres; elle m'ôta ſeulement le droit de m'en plaindre. Auſſi pris-je le parti d'endurer tout, & de ne dire plus rien.

Tant de chagrins, coup ſur coup, me jeterent dans un accablement qui ne me laiſſoit guere la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponſe de St. L.....t, négligé de Mad. d'H....., n'oſant plus m'ouvrir à perſonne, je commençai de craindre qu'en faiſant de l'amitié l'idole de mon cœur, je n'euſſe employé ma vie à ſacrifier à des chimeres. Epreuve faite, il ne reſtoit de toutes mes liaiſons, que deux hommes qui euſſent conſervé toute mon eſtime, & à qui mon cœur pût donner ſa confiance: Duclos, que depuis ma retraite à l'Hermitage, j'avois perdu de vue, & St. L.....t. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier, qu'en lui déchargeant mon cœur ſans réſerve; & je réſolus de lui faire pleinement mes confeſſions, en tout

ce qui ne compromettroit pas ſa maîtreſſe. Je ne doute pas que ce choix ne fût encore un piege de ma paſſion, pour me tenir plus rapproché d'elle ; mais il eſt certain que je me ſerois jeté dans les bras de ſon amant ſans réſerve, que je me ſerois mis pleinement ſous ſa conduite, & que j'aurois pouſſé la franchiſe auſſi loin qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une ſeconde lettre ; à laquelle j'étois ſûr qu'il auroit répondu, quand j'appris la triſte cauſe de ſon ſilence ſur la premiere. Il n'avoit pu ſoutenir juſqu'au bout les fatigues de cette campagne. Mad. D'.....y m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque de paralyſie ; & Mad. d'H....., que ſon affliction finit par rendre malade elle-même, & qui fut hors d'état de m'écrire ſur-le-champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris où elle étoit alors, qu'il ſe faiſoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que cette triſte nouvelle m'affligea comme elle ; mais je doute que le ſerrement de cœur qu'elle me donna, fût moins pénible

que ſa douleur & ſes larmes. Le chagrin de le ſavoir dans cet état, augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eût contribué à l'y mettre, me toucha plus que tout ce qui m'étoit arrivé juſqu'alors ; & je ſentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre eſtime, la force dont j'avois beſoin pour ſupporter tant de déplaiſir. Heureuſement, ce généreux ami ne me laiſſa pas long-temps dans cet accablement ; il ne m'oublia pas, malgré ſon attaque, & je ne tardai pas d'apprendre par lui-même, que j'avois trop mal jugé de ſes ſentimens & de ſon état. Mais il eſt temps d'en venir à la grande révolution de ma deſtinée, à la cataſtrophe qui a partagé ma vie en deux parties ſi différentes, & qui, d'une bien légere cauſe, a tiré de ſi terribles effets.

Un jour que je ne ſongeois à rien moins, Mad. D'.....y m'envoya chercher. En entrant, j'apperçus dans ſes yeux & dans toute ſa contenance, un air de trouble, dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui étoit point ordinaire, perſonne

au monde ne ſachant mieux qu'elle gouverner ſon viſage & ſes mouvemens. Mon ami, me dit-elle, je pars pour Geneve; ma poitrine eſt en mauvais état, ma ſanté ſe délabre au point que, toute choſe ceſſante, il faut que j'aille voir & conſulter Tronchin. Cette réſolution, ſi bruſquement priſe & à l'entrée de la mauvaiſe ſaiſon, m'étonna d'autant plus que je l'avois quittée, trente-ſix heures auparavant, ſans qu'il en fût queſtion. Je lui demandai qui elle emmeneroit avec elle. Elle me dit qu'elle emmeneroit ſon fils avec M. DeLinant; & puis elle ajouta négligemment: Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas auſſi? Comme je ne crus pas qu'elle parlât ſérieuſement, ſachant que dans la ſaiſon où nous entrions, j'étois à peine en état de ſortir de ma chambre, je plaiſantai ſur l'utilité du cortege d'un malade pour un autre malade; elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la propoſition, & il n'en fut plus queſtion. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de ſon voyage, dont elle

s'occupoit avec beaucoup de vivacité, étant réſolue à partir dans quinze jours.

Je n'avois pas beſoin de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avoit à ce voyage, un motif ſecret qu'on me taiſoit. Ce ſecret, qui n'en étoit un dans toute la maiſon que pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérese, à qui Teiſſier, le maître-d'hôtel, qui le ſavoit de la femme-de-chambre, le révéla. Quoique je ne doive pas ce ſecret à Mad. D'.....y, puiſque je ne le tiens pas d'elle, il eſt trop lié avec ceux que j'en tiens, pour que je puiſſe l'en ſéparer : ainſi je me tairai ſur cet article. Mais ces ſecrets, qui jamais ne ſont ſortis ni ne ſortiront de ma bouche ni de ma plume, ont été ſus de trop de gens pour pouvoir être ignorés dans tous les entours de Mad. D'.....y.

Inſtruit du vrai motif de ce voyage, j'aurois reconnu la ſecrete impulſion d'une main ennemie, dans la tentative de m'y faire le chaperon de Mad. D'.....y ; mais elle avoit ſi peu inſiſté, que je perſiſtai à ne point regarder cette tentative comme

ſérieuſe, & je ris ſeulement du beau perſonnage que j'aurois fait là, ſi j'euſſe eu la ſottiſe de m'en charger. Au reſte, elle gagna beaucoup à mon refus, car elle vint à bout d'engager ſon mari même à l'accompagner.

Quelques jours après, je reçus de Diderot le billet que je vais tranſcrire. Ce billet ſeulement plié en deux, de maniere que tout le dedans ſe liſoit ſans peine, me fut adreſſé chez Mad. D'.....y, & recommandé à M. DeLinant, le gouverneur du fils & le confident de la mere.

*Billet de Diderot*, liaſſe A, N°. 52.

" Je ſuis fait pour vous aimer, & pour
„ vous donner du chagrin. J'apprends
„ que Mad. D'.....y va à Geneve, & je
„ n'entends point dire que vous l'accom-
„ pagniez. Mon ami, content de Mad.
„ D'.....y, il faut partir avec elle : mécon-
„ tent, il faut partir beaucoup plus vîte.
„ Etes-vous ſurchargé du poids des obli-
„ gations que vous lui avez ? voilà une
„ occaſion de vous acquitter en partie

„ & de vous ſoulager. Trouverez-vous
„ une autre occaſion dans votre vie, de
„ lui témoigner votre reconnoiſſance?
„ Elle va dans un pays où elle ſera comme
„ tombée des nues. Elle eſt malade: elle
„ aura beſoin d'amuſement & de diſtrac-
„ tion. L'hiver! voyez, mon ami. L'ob-
„ jection de votre ſanté peut être beau-
„ coup plus forte que je ne la crois. Mais
„ êtes-vous plus mal aujourd'hui que
„ vous ne l'étiez il y a un mois, & que
„ vous ne le ſerez au commencement du
„ printemps? Serez-vous dans trois mois
„ d'ici le voyage plus commodément
„ qu'aujourd'hui? Pour moi je vous avoue
„ que ſi je ne pouvois ſupporter la chaiſe,
„ je prendrois un bâton & je la ſuivrois.
„ Et puis ne craignez-vous point qu'on
„ ne méſinterprete votre conduite? On
„ vous ſoupçonnera, ou d'ingratitude, ou
„ d'un autre motif ſecret. Je ſais bien que,
„ quoi que vous faſſiez, vous aurez tou-
„ jours pour vous le témoignage de votre
„ conſcience: mais ce témoignage ſuffit-
„ il ſeul, & eſt-il permis de négliger juſ-

„ qu'à certain point celui des autres hom-
„ mes ? Au reſte , mon ami , c'eſt pour
„ m'acquitter avec vous & avec moi , que
„ je vous écris ce billet. S'il vous déplait ,
„ jetez-le au feu , & qu'il n'en ſoit non
„ plus queſtion que s'il n'eût jamais été
„ écrit. Je vous ſalue , vous aime , & vous
„ embraſſe. „

Le tremblement de colere , l'éblouiſſement qui me gagnoient en liſant ce billet , & qui me permirent à peine de l'achever , ne m'empêcherent pas d'y remarquer l'adreſſe avec laquelle Diderot y affectoit un ton plus doux , plus careſſant , plus honnête , que dans toutes ſes autres lettres , dans leſquelles il me traitoit tout au plus de mon cher , ſans daigner m'y donner le nom d'ami. Je vis aiſément le ricochet par lequel me venoit ce billet , dont la ſuſcription , la forme & la marche déceloient même aſſez maladroitement le détour : car nous nous écrivions ordinairement par la poſte ou par le meſſager de Montmorency , & ce fut la premiere & l'unique fois qu'il ſe ſervit de cette voie-là.

Quand le premier tranſport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponſe ſuivante, que je portai ſur-le-champ, de l'Hermitage où j'étois pour lors, à la C.....e, pour la montrer à Mad. D'.....y, à qui dans mon aveugle colere, je la voulus lire moi-même, ainſi que le billet de Diderot.

" Mon cher ami, vous ne pouvez ſa-
„ voir ni la force des obligations que je
„ puis avoir à Mad. D'.....y, ni juſqu'à
„ quel point elles me lient, ni ſi elle a réel-
„ lement beſoin de moi dans ſon voyage,
„ ni ſi elle deſire que je l'accompagne,
„ ni s'il m'eſt poſſible de le faire, ni les
„ raiſons que je puis avoir de m'en abſ-
„ tenir. Je ne refuſe pas de diſcuter avec
„ vous tous ces points; mais, en atten-
„ dant, convenez que me preſcrire ſi affir-
„ mativement ce que je dois faire, ſans
„ vous être mis en état d'en juger, c'eſt,
„ mon cher philoſophe, opiner en franc
„ étourdi. Ce que je vois de pis à cela,
„ eſt que votre avis ne vient pas de vous.
„ Outre que je ſuis peu d'humeur à me

„ laiſſer mener ſous votre nom, par le
„ tiers & le quart, je trouve à ces rico-
„ chets, certains détours qui ne vont pas
„ à votre franchiſe, & dont vous ferez
„ bien pour vous & pour moi, de vous
„ abſtenir déſormais.

„ Vous craignez qu'on n'interprete
„ mal ma conduite; mais je défie un cœur
„ comme le vôtre, d'oſer mal penſer du
„ mien. D'autres peut-être parleroient
„ mieux de moi, ſi je leur reſſemblois
„ davantage. Que Dieu me préſerve de
„ me faire approuver d'eux! Que les
„ méchans m'épient & m'interpretent:
„ Rouſſeau n'eſt pas fait pour les crain-
„ dre, ni Diderot pour les écouter.

„ Si votre billet m'a déplu, vous vou-
„ lez que je le jette au feu, & qu'il n'en
„ ſoit plus queſtion. Penſez-vous qu'on
„ oublie ainſi ce qui vient de vous? Mon
„ cher, vous faites auſſi bon marché de
„ mes larmes dans les peines que vous
„ me donnez, que de ma vie & de ma
„ ſanté dans les ſoins que vous m'exhor-
„ tez à prendre. Si vous pouviez vous

„ corriger de cela, votre amitié m'en fe-
„ roit plus douce, & j'en deviendrois
„ moins à plaindre. „

En entrant dans la chambre de Mad. D'.....y, je trouvai G.... avec elle, & j'en fus charmé. Je leur lus à haute & claire voix, mes deux lettres avec une intrépidité dont je ne me ſerois pas cru capable, & j'y ajoutai en finiſſant, quelques diſcours qui ne la démentoient pas. A cette audace inattendue dans un homme ordinairement ſi craintif, je les vis l'un & l'autre atterrés, abaſourdis, ne répondant pas un mot; je vis ſur-tout cet homme arrogant baiſſer les yeux à terre, & n'oſer ſoutenir les étincelles de mes regards: mais dans le même inſtant, au fond de ſon cœur, il juroit ma perte, & je ſuis ſûr qu'ils la concerterent avant de ſe ſéparer.

Ce fut à peu près dans ce temps-là, que je reçus enfin par Mad. d'H..... la réponſe de St. L.....t, (liaſſe A, N°. 57.) datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après ſon accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette

réponſe m'apporta des conſolations, dont j'avois grand beſoin dans ce moment-là, par les témoignages d'eſtime & d'amitié dont elle étoit pleine, & qui me donnerent le courage & la force de les mériter. Dès ce moment, je fis mon devoir ; mais il eſt conſtant que ſi St. L..... ſe fût trouvé moins ſenſé, moins généreux, moins honnête-homme, j'étois perdu ſans retour.

La ſaiſon devenoit mauvaiſe, & l'on commençoit à quitter la campagne. Mad. d'H..... me marqua le jour où elle comptoit venir faire ſes adieux à la vallée, & me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour ſe trouva, par haſard, le même où Mad. D'.....y quittoit la C.....e pour aller à Paris achever les préparatifs de ſon voyage. Heureuſement elle partit le matin, & j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec ſa belle-ſœur. J'avois la lettre de St. L.....t dans ma poche ; je la lus pluſieurs fois en marchant. Cette lettre me ſervit d'égide contre ma foibleſſe. Je fis & tins la réſolution de ne voir plus en Mad. d'H..... que mon amie &

la

la maîtreſſe de mon ami ; & je paſſai tête-à-tête avec elle, quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouiſſance, à ces accès de fievre ardente, que juſqu'alors j'avois eus auprès d'elle. Comme elle ſavoit trop que mon cœur n'étoit pas changé, elle fut ſenſible aux efforts que j'avois faits pour me vaincre ; elle m'en eſtima davantage, & j'eus le plaiſir de voir que ſon amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de St. L.....t, qui, quoique aſſez bien rétabli de ſon attaque, n'étoit plus en état de ſoutenir les fatigues de la guerre, & quittoit le ſervice pour venir vivre paiſiblement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite ſociété entre nous trois, & nous pouvions eſpérer que l'exécution de ce projet ſeroit durable, vu que tous les ſentimens qui peuvent unir des cœurs ſenſibles & droits, en faiſoient la baſe, & que nous raſſemblions à nous trois aſſez de talens & de connoiſſances pour nous ſuffire à nous-mêmes, & n'avoir beſoin

d'aucun ſupplément étranger. Hélas ! en me livrant à l'eſpoir d'une ſi douce vie, je ne ſongeois guere à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes enſuite de ma ſituation préſente avec Mad. D'.....y. Je lui montrai la lettre de Diderot, avec ma réponſe ; je lui détaillai tout ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet, & je lui déclarai la réſolution où j'étois de quitter l'Hermitage. Elle s'y oppoſa vivement, & par des raiſons toutes-puiſſantes ſur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit deſiré que j'euſſe fait le voyage de Geneve, prévoyant qu'on ne manqueroit pas de la compromettre dans mon refus : ce que la lettre de Diderot ſembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle ſavoit mes raiſons auſſi bien que moi-même, elle n'inſiſta pas ſur cet article ; mais elle me conjura d'éviter tout éclat, à quelque prix que ce pût être, & de pallier mon refus de raiſons aſſez plauſibles, pour éloigner l'injuſte ſoupçon qu'elle pût y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'impoſoit pas une tâche

aisée ; mais que, résolu d'expier mes torts au prix même de ma réputation, je voulois donner la préférence à la sienne, en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoîtra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma passion malheureuse eût rien perdu de sa force, je n'aimai jamais ma Sophie aussi vivement, aussi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de St. L.....t, le sentiment du devoir & l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes sens me laissèrent pleinement en paix auprès d'elle, & que je ne fus pas même tenté de lui baiser la main. En partant, elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser, si différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois sous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire sur moi-même : je suis presque assuré que si mon cœur avoit eu le temps de se raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finiſſent mes liaiſons perſonnelles avec Mad. d'H . . . . . : liaiſons dont chacun a pu juger ſur les apparences, ſelon les diſpoſitions de ſon propre cœur, mais dans leſquelles la paſſion que m'inſpira cette aimable femme, paſſion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais ſentie, s'honorera toujours entre le ciel & nous, des rares & pénibles ſacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à l'amour & à l'amitié. Nous nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre, pour pouvoir nous avilir aiſément. Il faudroit être indigne de toute eſtime, pour ſe réſoudre à en perdre une de ſi haut prix; & l'énergie même des ſentimens qui pouvoient nous rendre coupables, fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'eſt ainſi qu'après une ſi longue amitié pour l'une de ces deux femmes, & un ſi vif amour pour l'autre, je leur fis ſéparément mes adieux en un même jour, à l'une pour ne la revoir de ma vie, à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occaſions que je dirai ci-après.

Après leur départ, je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs preſſans & contradictoires, ſuites de mes imprudences. Si j'euſſe été dans mon état naturel, après la propoſition & le refus de ce voyage de Geneve, je n'avois qu'à reſter tranquille, & tout étoit dit. Mais j'en avois ſottement fait une affaire qui ne pouvoit reſter dans l'état où elle étoit, & je ne pouvois me diſpenſer de toute ultérieure explication, qu'en quittant l'Hermitage: ce que je venois de promettre à Mad. d'H..... de ne pas faire, au moins pour le moment préſent. De plus, elle avoit exigé que j'excuſaſſe auprès de mes ſoi-diſans amis, le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je n'en pouvois alléguer la véritable cauſe, ſans outrager Mad. D'.....y, à qui je devois certainement de la reconnoiſſance, après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout bien conſidéré, je me trouvai dans la dure mais indiſpenſable alternative, de manquer à Mad. D'.....y, à Mad. d'H.....,

ou à moi-même, & je pris le dernier parti. Je le pris hautement, pleinement, ſans tergiverſer, & avec une généroſité digne aſſurément, de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrêmité. Ce ſacrifice, dont mes ennemis ont ſu tirer parti, & qu'ils attendoient peut-être, a fait la ruine de ma réputation, & m'a ôté par leurs ſoins, l'eſtime publique; mais il m'a rendu la mienne, & m'a conſolé dans mes malheurs. Ce n'eſt pas la derniere fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils ſacrifices, ni la derniere auſſi, qu'on s'en eſt prévalu pour m'accabler.

G..... étoit le ſeul qui parût n'avoir pris aucune part dans cette affaire, & ce fut à lui que je réſolus de m'adreſſer. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'expoſai le ridicule de vouloir me faire un devoir de ce voyage de Geneve, l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurois été à Mad. D'.....y, & les inconvéniens qui en auroient réſulté pour moi-même. Je ne réſiſtai pas, dans cette lettre, à la tentation de lui laiſſer voir que j'étois

instruit, & qu'il me paroissoit singulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en dispensoit, & qu'on ne faisoit pas mention de lui. Cette lettre, où faute de pouvoir dire nettement mes raisons, je fus forcé de battre souvent la campagne, m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts; mais elle étoit un exemple de retenue & de discrétion pour les gens qui, comme G...., étoient au fait des choses que j'y taisois, & qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignis pas même de mettre un préjugé de plus contre moi, en prêtant l'avis de Diderot à mes autres amis, pour insinuer que Mad. d'H..... avoit pensé de même, comme il étoit vrai, & taisant que, sur mes raisons, elle avoit changé d'avis. Je ne pouvois mieux la disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paroissant sur ce point, mécontent d'elle.

Cette lettre finissoit par un acte de confiance, dont tout autre homme auroit été touché; car en exhortant G.... à peser

mes raiſons & à me marquer après cela ſon avis, je lui marquois que cet avis ſeroit ſuivi, quel qu'il pût être : & c'étoit mon intention, eût-il même opiné pour mon départ ; car M. D'.....y s'étant fait le conducteur de ſa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup-d'œil tout différent : au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, & qu'il ne fut queſtion de lui qu'après mon refus.

La réponſe de G.... ſe fit attendre ; elle fut ſinguliere. Je vais la tranſcire ici. (*Voyez* liaſſe A, N°. 59.)

" Le départ de Mad. D'.....y eſt
„ reculé ; ſon fils eſt malade, il faut atten-
„ dre qu'il ſoit rétabli. Je rêverai à votre
„ lettre. Tenez-vous tranquille à votre
„ Hermitage. Je vous ferai paſſer mon
„ avis à temps. Comme elle ne partira
„ ſûrement pas de quelques jours, rien
„ ne preſſe. En attendant, ſi vous le jugez
„ à propos, vous pouvez lui faire vos
„ offres, quoique cela me paroiſſe en-
„ core aſſez égal. Car, connoiſſant votre

„ position aussi bien que vous-même,
„ je ne doute point qu'elle ne réponde à
„ vos offres comme elle doit ; & tout ce
„ que je vois à gagner à cela, c'est que
„ vous pourrez dire à ceux qui vous pres-
„ sent, que si vous n'avez pas été, ce
„ n'est pas faute de vous être offert. Au
„ reste, je ne vois pas pourquoi vous vou-
„ lez absolument que le philosophe soit
„ le porte-voix de tout le monde, & par-
„ ce que son avis est que vous partiez,
„ pourquoi vous imaginez que tous vos
„ amis prétendent la même chose. Si vous
„ écrivez à Mad. D'. . . . . y, sa réponse
„ peut vous servir de replique à tous
„ ces amis, puisqu'il vous tient tant au
„ cœur de leur repliquer. Adieu : je sa-
„ lue Mad. le Vasseur & le Criminel (*).

Frappé d'étonnement en lisant cette

(*) M. le Vasseur, que sa femme menoit un peu rudement, l'appelloit le *Lieutenant criminel*. M. G. . . . donnoit, par plaisanterie, le même nom à la fille ; & pour abréger, il lui plut d'en retrancher le premier mot.

lettre, je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit ſignifier, & je ne trouvois rien. Comment! au lieu de me répondre avec ſimplicité ſur la mienne, il prend du temps pour y rêver, comme ſi celui qu'il avoit déjà pris, ne lui avoit pas ſuffi. Il m'avertit même de la ſuſpenſion dans laquelle il me veut tenir, comme s'il s'agiſſoit d'un profond problême à réſoudre, ou comme s'il importoit à ſes vues de m'ôter tout moyen de pénétrer ſon ſentiment, juſqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que ſignifient donc ces précautions, ces retardemens, ces myſteres? Eſt-ce ainſi qu'on répond à la confiance? Cette allure eſt-elle celle de la droiture & de la bonne foi? Je cherchois en vain quelque interprétation favorable à cette conduite; je n'en trouvois point. Quel que fût ſon deſſein, s'il m'étoit contraire, ſa poſition en facilitoit l'exécution, ſans que, par la mienne, il me fût poſſible d'y mettre obſtacle. En faveur dans la maiſon d'un grand prince, répandu dans le monde, donnant le ton

à nos communes sociétés, dont il étoit l'oracle, il pouvoit, avec son adresse ordinaire, disposer à son aise toutes ses machines; & moi, seul dans mon Hermitage, loin de tout, sans avis de personne, sans aucune communication, je n'avois d'autre parti que d'attendre & rester en paix: seulement j'écrivis à Mad. D'..... y sur la maladie de son fils, une lettre aussi honnête qu'elle pouvoit l'être, mais où je ne donnai pas dans le piege de lui offrir de partir avec elle.

Après des siecles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé, j'appris au bout de huit ou dix jours, que Mad. D'..... y étoit partie, & je reçus de lui une seconde lettre. Elle n'étoit que de sept à huit lignes, que je n'achevai pas de lire..... C'étoit une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter, & qui même devenoient bêtes à force de vouloir être offensans. Il me défendoit sa présence, comme il m'auroit défendu ses états. Il ne manquoit à

ſa lettre, pour faire rire, que d'être lue avec plus de ſang-froid. Sans la tranſcrire, ſans même en achever la lecture, je la lui renvoyai ſur-le-champ avec celle-ci :

" Je me refuſois à ma juſte défiance ; „ j'achève trop tard de vous connoître.

„ Voilà donc la lettre que vous vous „ êtes donné le loiſir de méditer ; je vous „ la renvoie, elle n'eſt pas pour moi. „ Vous pouvez montrer la mienne à „ toute la terre, & me haïr ouvertement ; „ ce ſera de votre part une fauſſeté de „ moins. „

Ce que je lui diſois, qu'il pouvoit montrer ma précédente lettre, ſe rapportoit à un article de la ſienne, ſur lequel on pourra juger de la profonde adreſſe qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient pas au fait, ma lettre pouvoit donner ſur moi bien des priſes. Il le vit avec joie ; mais comment ſe prévaloir de cet avantage, ſans ſe compromettre ? En montrant cette lettre, il s'expoſoit au reproche d'abuſer de la confiance de ſon ami.

Pour sortir de cet embarras, il imagina de rompre avec moi, de la façon la plus piquante qu'il fut possible, & de me faire valoir dans sa lettre, la grace qu'il me faisoit de ne pas montrer la mienne. Il étoit bien sûr que, dans l'indignation de ma colere, je me refuserois à sa feinte discrétion, & lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde: c'étoit précisément ce qu'il vouloit, & tout arriva comme il l'avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris, avec des commentaires de sa façon, qui pourtant n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre, qu'il avoit su m'extorquer, l'exemptât du blâme de m'avoir si légérement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui, pour autoriser une si violente haine. Enfin, l'on trouvoit que, quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheu-

renſement, Paris eſt frivole ; ces remarques du moment s'oublient ; l'abſent infortuné ſe néglige ; l'homme qui proſpere en impoſe par ſa préſence ; le jeu de l'intrigue & de la méchanceté ſe ſoutient, ſe renouvelle, & bientôt ſon effet ſans ceſſe renaiſſant, efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment, après m'avoir ſi longtemps trompé, cet homme enfin quitta pour moi ſon maſque, perſuadé que dans l'état où il avoit amené les choſes, il ceſſoit d'en avoir beſoin. Soulagé de la crainte d'être injuſte envers ce miſérable, je l'abandonnai à ſon propre cœur, & ceſſai de penſer à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre, je reçus de Mad. D'.... y ſa réponſe, datée de Geneve, à ma précédente (liaſſe B, N°. 10). Je compris, au ton qu'elle y prenoit pour la premiere fois de ſa vie, que l'un & l'autre, comptant ſur le ſuccès de leurs meſures, agiſſoient de concert, & que, me regardant comme un homme perdu ſans reſſource, ils ſe livroient déſormais ſans riſque, au plaiſir d'achever de m'écraſer.

Mon état, en effet, étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis, sans qu'il me fût possible de savoir ni comment ni pourquoi. Diderot qui se vantoit de me rester, de me rester seul, & qui depuis trois mois me promettoit une visite, ne venoit point. L'hiver commençoit à se faire sentir, & avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires. J'étois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien; quand mes engagemens, quand les continuelles représentations de Diderot & de Mad. d'H..... m'auroient permis en ce moment de quitter l'Hermitage, je ne savois ni où aller ni comment me traîner. Je restois immobile & stupide, sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de Mad. D'.....y sans replique, à moins

de m'avouer digne des traitemens dont elle & ſon ami m'accabloient. Je pris le parti de lui notifier mes ſentimens & mes réſolutions, ne doutant pas un moment que par humanité, par généroſité, par bienſéance, par les bons ſentimens que j'avois cru voir en elle, malgré les mauvais, elle ne s'empreſſât d'y ſouſcrire. Voici ma lettre.

" A l'Hermitage, le 23 novemb. 1757.

„ Si l'on mouroit de douleur, je ne „ ſerois pas en vie. Mais enfin, j'ai pris „ mon parti. L'amitié eſt éteinte entre „ nous, madame ; mais celle qui n'eſt „ plus, garde encore des droits que je „ fais reſpecter. Je n'ai point oublié vos „ bontés pour moi, & vous pouvez comp- „ ter de ma part, ſur toute la reconnoiſ- „ ſance qu'on peut avoir pour quelqu'un „ qu'on ne doit plus aimer. Toute autre „ explication ſeroit inutile : j'ai pour moi „ ma conſcience, & vous renvoie à la „ vôtre.

„ J'ai voulu quitter l'Hermitage, & je „ le devois. Mais on prétend qu'il faut

que

„ que j'y reſte juſqu'au printemps ; &
„ puiſque mes amis le veulent, j'y reſ-
„ terai juſqu'au printemps, ſi vous y
„ conſentez. „

Cette lettre écrite & partie, je ne penſai plus qu'à me tranquilliſer à l'Hermitage, en y ſoignant ma ſanté, tâchant de recouvrer des forces, & de prendre des meſures pour en ſortir au printemps, ſans bruit & ſans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de M. G.... & de Mad. D'.....y, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après, j'eus enfin le plaiſir de recevoir de Diderot cette viſite ſi ſouvent promiſe & manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos ; c'étoit mon plus ancien ami ; c'étoit preſque le ſeul qui me reſtât : on peut juger du plaiſir que j'eus à le voir dans ces circonſtances. J'avois le cœur plein, je l'épanchai dans le ſien. Je l'éclairai ſur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus, déguiſés, ou ſuppoſés. Je lui appris, de tout ce qui s'étoit paſſé, ce qu'il m'étoit permis de

lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savoit que trop, qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avoit été l'instrument de ma perte ; mais je ne convins jamais que Mad. d'H..... en fût instruite, ou du moins que je le lui eusse déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de Mad. D'.....y pour surprendre les lettres très-innocentes, que sa belle-sœur m'écrivoit. Je voulus qu'il apprît ces détails de la bouche même des personnes qu'elle avoit tenté de séduire. Thérese le lui fit exactement : mais que devins-je quand ce fut le tour de la mere, & que je l'entendis déclarer & soutenir que rien de cela n'étoit à sa connoissance ? Ce furent ses termes, & jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, & elle me dément en face devant mon ami. Ce trait me parut décisif, & je sentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé si longtemps, une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives

contre elle; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je ſentis ce que je devois à la fille, dont l'inébranlable droiture contraſtoit avec l'indigne lâcheté de la mere. Mais dès lors mon parti fut pris ſur le compte de la vieille, & je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plus tôt que je ne l'avois attendu. Le 10 décembre, je reçus de Mad. D'.....y, réponſe à ma précédente lettre. En voici le contenu.

" A Geneve, le 1 décembre 1757.
(Liaſſe B, N°. 11.)

„ Après vous avoir donné, pendant
„ pluſieurs années, toutes les marques
„ poſſibles d'amitié & d'intérêt, il ne me
„ reſte qu'à vous plaindre. Vous êtes
„ bien malheureux. Je deſire que votre
„ conſcience ſoit auſſi tranquille que la
„ mienne. Cela pourroit être néceſſaire
„ au repos de votre vie.

„ Puiſque vous vouliez quitter l'Her-
„ mitage, & que vous le deviez, je ſuis
„ étonnée que vos amis vous aient re-

„ tenu. Pour moi, je ne consulte point
„ les miens sur mes devoirs, & je n'ai
„ plus rien à vous dire sur les vôtres. „

Un congé si imprévu, mais si nettement prononcé, ne me laissa pas un instant à balancer. Il falloit sortir sur-le-champ, quelque temps qu'il fît, en quelqu'état que je fusse, dussai-je coucher dans les bois & sur la neige, dont la terre étoit alors couverte, & quoi que pût dire & faire Mad. d'H.....; car je voulois bien lui complaire en tout, mais non pas jusqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours; mais ma résolution étoit prise: je jurai, quoi qu'il arrivât, de ne pas coucher à l'Hermitage le huitieme jour. Je me mis en devoir de sortir mes effets, déterminé à les laisser en plein champ, plutôt que de ne pas rendre les clefs dans la huitaine; car je voulois sur-tout, que tout fût fait avant qu'on pût écrire à Geneve & recevoir réponse. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti: toutes mes forces

étoient revenues. L'honneur & l'indignation m'en rendirent, sur lesquelles Mad. D'.....y n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur-fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avoit à son jardin de Mont-Louis à Montmorency. J'acceptai avec empressement & reconnoissance. Le marché fut bientôt fait; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avois déjà, pour nous coucher Thérese & moi. Je fis charier mes effets à grand peine & à grands frais: malgré la glace & la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, & le quinze décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant à Mad. le Vasseur, je lui déclarai qu'il falloit nous séparer: sa fille voulut m'ébranler; je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris, dans la voiture du messager, avec tous les effets & meubles que sa fille & elle avoient en com-

mun. Je lui donnai quelque argent, & je m'engageai à lui payer ſon loyer chez ſes enfans ou ailleurs, à pourvoir à ſa ſubſiſtance autant qu'il me ſeroit poſſible, & à ne jamais la laiſſer manquer de pain, tant que j'en aurois moi-même.

Enfin, le ſur-lendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à Mad. D'.....y la lettre ſuivante.

" A Montmorency, le 17 déc. 1757.

„ Rien n'eſt ſi ſimple & ſi néceſſaire, „ madame, que de déloger de votre „ maiſon, quand vous n'approuvez pas „ que j'y reſte. Sur votre refus de con- „ ſentir que je paſſaſſe à l'Hermitage le „ reſte de l'hiver, je l'ai donc quitté le „ quinze décembre. Ma deſtinée étoit „ d'y entrer malgré moi, & d'en ſortir „ de même. Je vous remercie du ſéjour „ que vous m'avez engagé d'y faire, & „ je vous en remercierois davantage, ſi „ je l'avois payé moins cher. Au reſte, „ vous avez raiſon de me croire malheu- „ reux; perſonne au monde ne ſait mieux

„ que vous combien je dois l'être. Si c'eſt
„ un malheur de ſe tromper ſur le choix
„ de ſes amis, c'en eſt un autre non
„ moins cruel, de revenir d'une erreur
„ ſi douce. „

Tel eſt le narré fidele de ma demeure à l'Hermitage, & des raiſons qui m'en ont fait ſortir. Je n'ai pu couper ce récit, & il importoit de le ſuivre avec la plus grande exactitude, cette époque de ma vie ayant eu ſur la ſuite une influence qui s'étendra juſqu'à mon dernier jour.

## LIVRE DIXIEME.

LA force extraordinaire qu'une effervescence passagere m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage, m'abandonna si-tôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives & fréquentes attaques de mes rétentions se compliquerent avec l'incommodité nouvelle d'une descente, qui me tourmentoit depuis quelque temps, sans que je susse que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidens. Le médecin Thyerri, mon ancien ami, vint me voir, & m'éclaira sur mon état. Les sondes, les bougies, les bandages, tout l'appareil des infirmités de l'âge rassemblé autour de moi, me fit durement sentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément, quand le corps a cessé de l'être. La belle saison ne me rendit point mes forces, & je passai toute l'année 1758,

dans un état de langueur, qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carriere. J'en voyois approcher le terme avec une ſorte d'empreſſement. Revenu des chimeres de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable : je n'y voyois plus que des maux & des miſeres qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aſpirois au moment d'être libre & d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événemens.

Il paroît que ma retraite de Montmorency déconcerta Mad. D'.....y : vraiſemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triſte état, la rigueur de la ſaiſon, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faiſoit croire, à G.... & à elle, qu'en me pouſſant à la derniere extrêmité, ils me réduiroient à crier merci, & à m'avilir aux dernieres baſſeſſes, pour être laiſſé dans l'aſyle dont l'honneur m'ordonnoit de ſortir. Je délogeai ſi bruſquement, qu'ils n'eurent pas le temps de prévenir le coup, & il ne leur reſta plus

que le choix de jouer à quitte ou double, & d'achever de me perdre, ou de tâcher de me ramener. G . . . . prit le premier parti : mais je crois que Mad. D'..... y eût préféré l'autre ; & j'en juge par sa réponse à ma derniere lettre, où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes, & où elle sembloit ouvrir la porte à un raccommodement. Le long retard de cette réponse, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique assez l'embarras où elle se trouvoit, pour lui donner un tour convenable, & les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin sans se commettre : mais après ses lettres précédentes, & après ma brusque sortie de sa maison, l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle prend dans cette lettre, de n'y pas laisser glisser un seul mot désobligeant. Je vais la transcrire en entier, afin qu'on en juge.

« A Geneve, le 17 janvier 1758.
( Liaſſe B, N° 23.)

« Je n'ai reçu votre lettre du 17 dé-
» cembre, monſieur, qu'hier. On me l'a
» envoyée dans une caiſſe remplie de dif-
» férentes choſes, qui a été tout ce temps
» en chemin. Je ne répondrai qu'à l'apoſ-
» tille : quant à la lettre, je ne l'entends
» pas bien ; & ſi nous étions dans le cas
» de nous expliquer, je voudrois bien
» mettre tout ce qui s'eſt paſſé, ſur le
» compte d'un mal-entendu. Je reviens
» à l'apoſtille. Vous pouvez vous rappel-
» ler, monſieur, que nous étions conve-
» nus que les gages du jardinier de l'Her-
» mitage paſſeroient par vos mains, pour
» lui mieux faire ſentir qu'il dépendoit
» de vous, & pour vous éviter des ſcenes
» auſſi ridicules & indécentes, qu'en avoit
» fait ſon prédéceſſeur. La preuve en eſt,
» que les premiers quartiers de ſes gages
» vous ont été remis, & que j'étois con-
» venue avec vous, peu de jours avant
» mon départ, de vous faire rembourſer
» vos avances. Je ſais que vous en fites

„ d'abord difficulté : mais ces avances ;
„ je vous avois prié de les faire ; il étoit
„ ſimple de m'acquitter, & nous en con-
„ vînmes. Cahouet m'a marqué que vous
„ n'avez point voulu recevoir cet argent.
„ Il y a aſſurément du qui-pro-quo là-
„ dedans. Je donne ordre qu'on vous le
„ reporte, & je ne vois pas pourquoi vous
„ voudriez payer mon jardinier, malgré
„ nos conventions, & au-delà même du
„ terme que vous avez habité l'Hermi-
„ tage. Je compte donc, monſieur, que
„ vous rappellant tout ce que j'ai l'hon-
„ neur de vous dire, vous ne refuſerez
„ pas d'être rembourſé de l'avance que
„ vous avez bien voulu faire pour moi. „

Après tout ce qui s'étoit paſſé, ne pouvant plus prendre de confiance en Mad. D'.....y, je ne voulus point renouer avec elle ; je ne répondis point à cette lettre, & notre correſpondance finit là. Voyant mon parti pris, elle prit le ſien ; & entrant alors dans toutes les vues de G.... & de la cotterie H.....e, elle unit ſes efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis

qu'ils travailloient à Paris, elle travailloit à Geneve. G...., qui dans la ſuite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé. T....., qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les ſeconda puiſſamment, & devint le plus furieux de mes perſécuteurs, ſans avoir jamais eu de moi, non plus que G...., le moindre ſujet de plainte. Tous trois d'accord ſemerent ſourdement dans Geneve le germe qu'on y vit éclorre quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, & où les cœurs moins diſpoſés à la haine, n'en reçurent pas ſi aiſément les impreſſions. Pour porter leurs coups avec plus d'adreſſe, ils commencerent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. (*Voyez* la lettre de DeLeyre, liaſſe B, N°. 30.) De là, feignant d'être toujours mes amis, ils ſemoient adroitement leurs accuſations malignes, comme des plaintes de l'injuſtice de leur ami. Cela faiſoit que, moins en garde, on étoit plus porté à les écouter & à me blâmer. Les ſourdes accuſations de perfidie

& d'ingratitude ſe débitoient avec plus de précaution, & par-là même avec plus d'effet. Je ſus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces, ſans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faiſoient conſiſter. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique, fut qu'elle ſe réduiſoit à ces quatre crimes capitaux: 1°. Ma retraite à la campagne. 2°. Mon amour pour Mad. d'H.....: 3°. Refus d'accompagner à Geneve Mad. D'.....y. 4°. Sortie de l'Hermitage. S'ils y ajouterent d'autres griefs, ils prirent leurs meſures ſi juſtes, qu'il m'a été parfaitement impoſſible d'apprendre jamais quel en étoit le ſujet.

C'eſt donc ici que je crois pouvoir fixer l'établiſſement d'un ſyſtême adopté depuis par ceux qui diſpoſent de moi, avec un progrès & un ſuccès ſi rapide, qu'il tiendroit du prodige pour qui ne ſauroit pas quelle facilité tout ce qui favoriſe la malignité des hommes, trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obſcur & profond ſyſtême a de viſible à mes yeux.

Avec un nom déjà célebre & connu dans toute l'Europe, j'avois conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appelloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes & à mes devoirs, je suivois avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice & de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien, je vivois à quatre lieues de Paris, aussi séparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurois été par les mers dans l'isle de Tinian.

G...., Diderot, d'H.....k au contraire, au centre du tourbillon, vivoient répandus dans le plus grand monde, & s'en partageoient presque entr'eux toutes les spheres. Grands, beaux-esprits, gens de

lettres, gens de robe, femmes, ils pouvoient de concert ſe faire écouter partout. On doit voir déjà l'avantage que cette poſition donne à trois hommes bien unis contre un quatrieme, dans celle où je me trouvois. Il eſt vrai que Diderot & d'H.....k n'étoient pas, du moins je ne puis le croire, gens à tramer des complots bien noirs; l'un n'en avoit pas la méchanceté, ni l'autre l'habileté: mais c'étoit en cela même que la partie étoit mieux liée. G.... ſeul formoit ſon plan dans ſa tête, & n'en montroit aux deux autres que ce qu'ils avoient beſoin de voir pour concourir à l'exécution. L'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux, rendoit ce concours facile, & l'effet du tout répondoit à la ſupériorité de ſon talent.

Ce fut avec ce talent ſupérieur que, ſentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos poſitions reſpectives, il forma le projet de renverſer ma réputation de fond en comble, & de m'en faire une toute oppoſée, ſans ſe compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice

de

de ténebres qu'il me fut impoſſible de percer, pour éclairer ſes manœuvres, & pour le démaſquer.

Cette entrepriſe étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens; il falloit écarter de moi tout le monde, ne pas me laiſſer un ſeul ami, ni petit ni grand. Que dis-je! il ne falloit pas laiſſer percer un ſeul mot de vérité juſqu'à moi. Si un ſeul homme généreux me fût venu dire: vous faites le vertueux, cependant voilà comme on vous traite, & voilà ſur quoi l'on vous juge: qu'avez-vous à dire? la vérité triomphoit, & G.... étoit perdu. Il le ſavoit; mais il a ſondé ſon propre cœur, & n'a eſtimé les hommes que ce qu'ils valent. Je ſuis fâché, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ait calculé ſi juſte.

En marchant dans ces ſouterrains, ſes pas, pour être ſûrs, devoient être lents. Il y a douze ans qu'il ſuit ſon plan, & le plus difficile reſte encore à faire; c'eſt d'abuſer le public entier. Il y reſte des yeux

qui l'ont ſuivi de plus près qu'il ne penſe. Il le craint, & n'oſe encore expoſer ſa trame au grand jour. (*) Mais il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire entrer la puiſſance, & cette puiſſance diſpoſe de moi. Soutenu de cet appui, il avance avec moins de riſque. Les fallites de la puiſſance ſe piquant peu de droiture pour l'ordinaire, & beaucoup moins de franchiſe, il n'a plus guere à craindre l'indiſcrétion de quelque homme de bien ; car il a beſoin ſur-tout que je ſois environné de ténebres impénétrables, & que ſon complot me ſoit toujours caché, ſachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame, elle ne ſoutiendroit jamais mes regards. Sa grande adreſſe eſt de paroître me ménager en me diffamant, & de donner encore à ſa perfidie l'air de la généroſité.

Je ſentis les premiers effets de ce ſyſ-

(*) Depuis que ceci eſt écrit, il a franchi le pas avec le plus plein & le plus inconcevable ſuccès. Je crois que c'eſt T..... n qui lui en a donné le courage & les moyens.

tême par les ſourdes accuſations de la cotterie H.....e, ſans qu'il me fût poſſible de ſavoir ni de conjecturer même, en quoi conſiſtoient ces accuſations. De-Leyre me diſoit dans ſes lettres, qu'on m'imputoit des noirceurs; Diderot me diſoit plus myſtérieuſement la même choſe; & quand j'entrois en explication avec l'un & l'autre, tout ſe réduiſoit aux chefs d'accuſation, ci-devant notés. Je ſentois un refroidiſſement graduel dans les lettres de Mad. d'H..... Je ne pouvois attribuer ce refroidiſſement à St. L.....t, qui continuoit à m'écrire avec la même amitié, & qui me vint même voir après ſon retour. Je ne pouvois, non plus, m'en imputer la faute, puiſque nous nous étions ſéparés très-contens l'un de l'autre, & qu'il ne s'étoit rien paſſé de ma part, depuis ce temps-là, que mon départ de l'Hermitage, dont elle avoit elle-même ſenti la néceſſité. Ne ſachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidiſſement, dont elle ne convenoit pas, mais ſur lequel mon cœur ne prenoit pas le change, j'étois inquiet

de tout. Je savois qu'elle ménageoit extrêmement sa belle-sœur & G...., à cause de leurs liaisons avec St. L.....t ; je craignois leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaies, & rendit ma correspondance orageuse, au point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'entrevoyois mille choses cruelles, sans rien voir distinctement. J'étois dans la position la plus insupportable, pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé, si je n'avois rien su du tout, je serois devenu plus tranquille ; mais mon cœur tenoit encore à des attachemens, par lesquels mes ennemis avoient sur moi mille prises ; & les foibles rayons qui perçoient dans mon asyle, ne servoient qu'à me laisser voir la noirceur des mysteres qu'on me cachoit.

J'aurois succombé, je n'en doute point, à ce tourment trop cruel, trop insupportable à mon naturel ouvert & franc, qui, par l'impossibilité de cacher mes sentimens, me fait tout craindre de ceux qu'on me cache, si très-heureusement il ne se

fût présenté des objets assez intéressans à mon cœur, pour faire une diversion salutaire à ceux qui m'occupoient malgré moi. Dans la derniere visite que Diderot m'avoit faite à l'Hermitage, il m'avoit parlé de l'article *Geneve*, que d'Alembert avoit mis dans l'Encyclopédie : il m'avoit appris que cet article, concerté avec des Genevois du haut étage, avoit pour but l'établissement de la comédie à Geneve ; qu'en conséquence les mesures étoient prises, & que cet établissement ne tarderoit pas d'avoir lieu. Comme Diderot paroissoit trouver tout cela fort bien, qu'il ne doutoit pas du succès, & que j'avois avec lui trop d'autres débats pour disputer encore sur cet article, je ne lui dis rien ; mais indigné de tout ce manege de séduction dans ma patrie, j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie, où étoit cet article, pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponse qui pût parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis, & je trouvai l'ar-

ticle fait avec beaucoup d'adreſſe & d'art, & digne de la plume dont il étoit parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre ; & malgré l'abattement où j'étois, malgré mes chagrins & mes maux, la rigueur de la ſaiſon & l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zele qui ſurmonta tout.

Pendant un hiver aſſez rude, au mois de février, & dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allois tous les jours paſſer deux heures le matin, & autant l'après-dîné, dans un donjon tout ouvert, que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon, qui terminoit une allée en terraſſe, donnoit ſur la vallée & l'étang de Montmorency, & m'offroit pour terme du point de vue, le ſimple mais reſpectable château de St. Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que ſans abri contre le vent & la neige, & ſans autre feu que celui de mon cœur, je compoſai dans l'eſ-

pace de trois ſemaines, ma lettre à d'Alembert ſur les ſpectacles. C'eſt ici, car la Julie n'étoit pas à moitié faite, le premier de mes écrits, où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Juſqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon; la tendreſſe & la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injuſtices dont je n'avois été que ſpectateur, m'avoient irrité; celles dont j'étois devenu l'objet, m'attriſterent; & cette triſteſſe ſans fiel, n'étoit que celle d'un cœur trop aimant, trop tendre, qui, trompé par ceux qu'il avoit crus de ſa trempe, étoit forcé de ſe retirer au-dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violens mouvemens, le mien mêloit le ſentiment de ſes peines aux idées que la méditation de mon ſujet m'avoit fait naître; mon travail ſe ſentit de ce mêlange. Sans m'en appercevoir, j'y décrivis ma ſituation actuelle; j'y peignis G...., Mad. D'.....y, Mad. d'H....., St. L.....t, moi-même. En l'écrivant, que je verſai de délicieuſes larmes! Hélas! on y ſent

trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore sorti de mon cœur. A tout cela se mêloit un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentois mourant, & qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie : mais j'avois regret de quitter mes semblables, sans qu'ils sentissent tout ce que je valois, sans qu'ils fussent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les secretes causes du ton singulier qui regne dans cet ouvrage, & qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent. (*)

Je retouchois & mettois au net cette lettre, & je me disposois à la faire imprimer, quand, après un long silence, j'en reçus une de Mad. d'H....., qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus sensible que j'eusse encore éprouvée. Elle m'apprenoit dans cette lettre, (liasse B,

(*) Le Discours sur l'inégalité.

N°. 34.) que ma paſſion pour elle étoit connue dans tout Paris ; que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique ; que ces bruits, parvenus à ſon amant, avoient failli lui coûter la vie ; qu'enfin il lui rendoit juſtice, & que leur paix étoit faite ; mais qu'elle lui devoit, ainſi qu'à elle-même & au ſoin de ſa réputation, de rompre avec moi tout commerce : m'aſſurant, au reſte, qu'ils ne ceſſeroient jamais l'un & l'autre de s'intéreſſer à moi, qu'ils me défendroient dans le public, & qu'elle enverroit de temps en temps ſavoir de mes nouvelles.

Et toi auſſi, Diderot, m'écriai-je! Indigne ami!..... Je ne pus cependant me réſoudre à le juger encore. Ma foibleſſe étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler. Je voulus douter..... mais bientôt je ne le pus plus. St. L.....t fit peu après un acte digne de ſa généroſité. Il jugeoit, connoiſſant aſſez mon ame, en quel état je devois être, trahi d'une partie de mes amis, & délaiſſé des autres. Il vint me voir. La premiere fois

il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureuſement, ne l'attendant pas, je ne me trouvai pas chez moi. Thérese qui s'y trouva, eut avec lui un entretien de plus de deux heures, dans lequel ils ſe dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui & moi fuſſions informés. La ſurpriſe avec laquelle j'appris par lui que perſonne ne doutoit dans le monde que je n'euſſe vécu avec Mad. D'.....y, comme G....y vivoit maintenant, ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. St. L.....t, au grand déplaiſir de la dame, étoit dans le même cas que moi; & tous les éclairciſſemens qui réſulterent de cet entretien, acheverent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu ſans retour avec elle. Par rapport à Mad. d'H....., il détailla à Thérese pluſieurs circonſtances qui n'étoient connues ni d'elle, ni même de Mad. d'H....., que je ſavois ſeul, que je n'avois dites qu'au ſeul Diderot ſous le ſceau de l'amitié; & c'étoit préciſément St. L.....t qu'il

avoit choisi pour lui en faire confidence. Ce dernier trait me décida ; & résolu de rompre avec Diderot pour jamais, je ne délibérai plus que sur la maniere ; car je m'étois apperçu que les ruptures secretes tournoient à mon préjudice, en ce qu'elles laissoient le masque de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les regles de bienséance établies dans le monde sur cet article, semblent dictées par l'esprit de mensonge & de trahison. Paroître encore l'ami d'un homme dont on a cessé de l'être, c'est se réserver des moyens de lui nuire, en surprenant les honnêtes gens. Je me rappellai que, quand l'illustre Montesquieu rompit avec le P. de Tournemine, il se hâta de le déclarer hautement, en disant à tout le monde: N'écoutez ni le P. de Tournemine ni moi, parlant l'un de l'autre ; car nous avons cessé d'être amis. Cette conduite fut très-applaudie, & tout le monde en loua la franchise & la générosité. Je résolus de suivre avec Diderot le même exemple: mais comment de ma retraite, publier

cette rupture authentiquement, & pourtant ſans ſcandale ? Je m'aviſai d'inférer, par forme de note, dans mon ouvrage, un paſſage du livre de l'Eccléſiaſtique, qui déclaroit cette rupture & même le ſujet aſſez clairement pour quiconque étoit au fait, & ne ſignifioit rien pour le reſte du monde ; m'attachant, au ſurplus, à ne déſigner dans l'ouvrage, l'ami auquel je renonçois, qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, & il ſemble que tout acte de courage ſoit un crime dans l'adverſité. Le même trait qu'on avoit admiré dans Monteſquieu, ne m'attira que blâme & reproche. Si-tôt que mon ouvrage fut imprimé & que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à St. L.....t qui, la veille même, m'avoit écrit, au nom de Mad. d'H..... & au ſien, un billet plein de la plus tendre amitié. (Liaſſe B, N°. 37.) Voici la lettre qu'il m'écrivit, en me renvoyant mon exemplaire.

« Eaubonne, 10 octobre 1758.
(Liasse B, N°. 38.)

„ En vérité, monsieur, je ne puis ac-
„ cepter le présent que vous venez de me
„ faire. A l'endroit de votre préface, où,
„ à l'occasion de Diderot, vous citez un
„ passage de l'Ecclésiaste, (Il se trompe,
c'est de l'Ecclésiastique.) „ le livre m'est
„ tombé des mains. Après les conversa-
„ tions de cet été, vous m'avez paru con-
„ vaincu que Diderot étoit innocent des
„ prétendues indiscrétions que vous lui
„ imputiez. Il peut avoir des torts avec
„ vous : je l'ignore ; mais je sais bien qu'il
„ ne vous donne pas le droit de lui faire
„ une insulte publique. Vous n'ignorez
„ pas les persécutions qu'il essuie, & vous
„ allez mêler la voix d'un ancien ami aux
„ cris de l'envie. Je ne puis vous dissimu-
„ ler, monsieur, combien cette atrocité
„ me révolte. Je ne vis point avec Di-
„ derot ; mais je l'honore, & je sens vive-
„ ment le chagrin que vous donnez à un
„ homme, à qui, du moins vis-à-vis de

„ moi, vous n'avez jamais reproché qu'un
„ peu de foibleſſe. Monſieur, nous diffé-
„ rons trop de principes, pour nous con-
„ venir jamais. Oubliez mon exiſtence;
„ cela ne doit pas être difficile. Je n'ai
„ jamais fait aux hommes ni le bien ni le
„ mal dont on ſe ſouvient long-temps.
„ Je vous promets, moi, monſieur, d'ou-
„ blier votre perſonne, & de ne me ſou-
„ venir que de vos talens. „

Je ne me ſentis pas moins déchiré qu'indigné de cette lettre; & dans l'excès de ma miſere, retrouvant enfin ma fierté, je lui répondis par le billet ſuivant.

" A Montmorency, le 11 octobre 1758.

„ Monſieur, en liſant votre lettre, je
„ vous ai fait l'honneur d'en être ſurpris,
„ & j'ai eu la bêtiſe d'en être ému; mais
„ je l'ai trouvée indigne de réponſe.

„ Je ne veux point continuer les copies
„ de Mad. d'H..... S'il ne lui convient
„ pas de garder ce qu'elle a, elle peut me
„ le renvoyer; je lui rendrai ſon argent.
„ Si elle le garde, il faut toujours qu'elle

„ envoie chercher le reſte de ſon papier „ & de ſon argent. Je la prie de me ren- „ dre en même temps le proſpectus dont „ elle eſt dépoſitaire. Adieu, monſieur. „

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches, mais il plait aux cœurs généreux. Il paroît que ce billet fit rentrer St. L.....t en lui-même, & qu'il eut regret à ce qu'il avoit fait; mais trop fier à ſon tour pour en revenir ouvertement, il ſaiſit, il prépara peut-être le moyen d'amortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze jours après, je reçus de M. D'.....y, la lettre ſuivante.

" Ce jeudi 26. ( Liaſſe B, N°. 10. )

„ J'ai reçu, monſieur, le livre que vous „ avez eu la bonté de m'envoyer; je le „ lis avec le plus grand plaiſir. C'eſt le „ ſentiment que j'ai toujours éprouvé à „ la lecture de tous les ouvrages qui ſont „ ſortis de votre plume. Recevez-en tous „ mes remerciemens. J'aurois été vous les „ faire moi-même, ſi mes affaires m'euſ- „ ſent permis de demeurer quelque temps

„ dans votre voiſinage ; mais j'ai bien
„ peu habité la C..... e cette année. M.
„ & Mad. D...n viennent m'y demander
„ à dîner dimanche prochain. Je compte
„ que MM. de St. L.....t , de F.....l &
„ Mad. d'H..... ſeront de la partie;
„ vous me feriez un vrai plaiſir , mon-
„ ſieur , ſi vous vouliez être des nôtres.
„ Toutes les perſonnes que j'aurai chez
„ moi , vous deſirent , & ſeront charmées
„ de partager avec moi le plaiſir de paſ-
„ ſer avec vous une partie de la journée.
„ J'ai l'honneur d'être avec la plus par-
„ faite conſidération , &c. „

Cette lettre me donna d'horribles battemens de cœur. Après avoir fait, depuis un an , la nouvelle de Paris , l'idée de m'aller donner en ſpectacle vis-à-vis de Mad. d'H..... me faiſoit trembler , & j'avois peine à trouver aſſez de courage pour ſoutenir cette épreuve. Cependant, puiſqu'elle & St. L.....t le vouloient bien , puiſque D'.....y parloit au nom de tous les conviés , & qu'il n'en nommoit aucun que je ne fuſſe bien-aiſe de voir, je ne crus point,

point, après tout, me compromettre en acceptant un dîné, où j'étois en quelque sorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais : M. D'.....y m'envoya son carrosse, & j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant. On eût dit que toute la compagnie sentoit combien j'avois besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu ; entr'autres, le comte d'H....., que je ne connoissois point du tout, & sa sœur, Mad. de B.....e, dont je me serois bien passé. Elle étoit venue plusieurs fois l'année précédente à Eaubonne ; & sa belle-sœur, dans nos promenades solitaires, l'avoit souvent laissé s'ennuyer à garder le mulet. Elle avoit nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîné tout à son aise ; car on sent que la présence du comte d'H..... & de St. L.....t ne mettoit pas les rieurs de mon côté, & qu'un homme embarrassé dans les entretiens les

plus faciles, n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant fouffert, ni fait plus mauvaife contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut forti de table, je m'éloignai de cette Mégere; j'eus le plaifir de voir St. L.....t & Mad. d'H..... s'approcher de moi, & nous caufâmes enfemble une partie de l'après-midi, de chofes indifférentes, à la vérité, mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fût pas perdu dans mon cœur; & fi St. L.....t y eût pu lire, il en eût fûrement été content. Je puis jurer que, quoiqu'en arrivant, la vue de Mad. d'H..... m'eût donné des palpitations jufqu'à la défaillance, en m'en retournant, je ne penfai prefque pas à elle; je ne fus occupé que de St. L.....t.

Malgré les malins farcafmes de Mad. de B.....e, ce dîné me fit grand bien, & je me félicitai fort de ne m'y être pas refufé. J'y reconnus, non-feulement que les intrigues de G.... & des H.....s n'avoient point détaché de moi mes an-

ciennes connoiſſances (*), mais, ce qui me flatta davantage encore, que les ſentimens de Mad. d'H..... & de St. L.....t étoient moins changés que je n'avois cru ; & je compris enfin, qu'il y avoit plus de jalouſie que de méfeſtime dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me conſola & me tranquilliſa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon eſtime, j'en travaillai ſur mon propre cœur, avec plus de courage & de ſuccès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entiérement une paſſion coupable & malheureuſe, j'en réglai du moins ſi bien les reſtes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une ſeule faute depuis ce temps-là. Les copies de Mad. d'H....., qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paroiſſoient, m'attirerent encore de ſa part, de temps à autre, quelques

(*) Voilà ce que, dans la ſimplicité de mon cœur, je croyois encore, quand j'écrivis mes Confeſſions.

meſſages & billets indifférens, mais obligeans. Elle fit même plus, comme on verra dans la ſuite; & la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eut ceſſé, peut ſervir d'exemple de la maniere dont les honnêtes gens ſe ſéparent, quand il ne leur convient plus de ſe voir.

Un autre avantage que me procura ce dîné, fut qu'on en parla dans Paris, & qu'il ſervit de réfutation ſans replique, au bruit que répandoient par-tout mes ennemis, que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouverent, & ſurtout avec M. D'. . . . . y. En quittant l'Hermitage, je lui avois écrit une lettre de remerciement très-honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement; & les attentions mutuelles ne ceſſerent point, tant avec lui qu'avec M. de la L. . . ſon frere, qui même vint me voir à Montmorency, & m'envoya ſes gravures. Hors les deux belles-ſœurs de Mad. d'H. . . . . , je n'ai jamais été mal avec perſonne de ſa famille.

Ma lettre à d'Alembert eut un grand ſuccès. Tous mes ouvrages en avoient eu; mais celui-ci me fut plus favorable. Il apprit au public à ſe défier des inſinuations de la cotterie H . . . . . e. Quand j'allai à l'Hermitage, elle prédit avec ſa ſuffiſance ordinaire, que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y en avois tenu vingt, & que, forcé d'en ſortir, je fixois encore ma demeure à la campagne, elle ſoutint que c'étoit obſtination pure; que je m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que, rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté, que de m'en dédire & de revenir à Paris. La lettre à d'Alembert reſpiroit une douceur d'ame qu'on ſentit n'être point jouée. Si j'euſſe été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en ſeroit ſenti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris: il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui ſavent obſerver, cette remarque étoit déciſive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il étoit, me fit encore, par ma balourdise & par mon malheur ordinaire, un nouvel ennemi parmi les gens de lettres. J'avois fait connoissance avec Marmontel chez M. de la Popliniere, & cette connoissance s'étoit entretenue chez le baron. Marmontel faisoit alors le Mercure de France. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, & que je voulois cependant lui envoyer celui-ci, sans qu'il crût que c'étoit à ce titre, ni pour qu'il en parlât dans le Mercure, j'écrivis sur son exemplaire, que ce n'étoit point pour l'auteur du Mercure, mais pour M. Marmontel. Je crus lui faire un très-beau compliment; il crut y voir une cruelle offense, & devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politesse, mais avec un fiel qui se sent aisément, & depuis lors il n'a manqué aucune occasion de me nuire dans la société, & de me maltraiter indirectement dans ses ouvrages: tant le très-irritable

amour-propre des gens de lettres eſt difficile à ménager, & tant on doit avoir ſoin de ne rien laiſſer, dans les complimens qu'on leur fait, qui puiſſe même avoir la moindre apparence d'équivoque.

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loiſir & de l'indépendance où je me trouvois, pour reprendre mes travaux avec plus de ſuite. J'achevai cet hiver la Julie, & je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année ſuivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diverſion, & même aſſez déſagréable. J'appris qu'on préparoit à l'opéra, une nouvelle remiſe du Devin du village. Outré de voir ces gens-là diſpoſer arrogamment de mon bien, je repris le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenſon, & qui étoit demeuré ſans réponſe; & l'ayant retouché, je le fis remettre par M. Sellon, réſident de Geneve, avec une lettre dont il voulut bien ſe charger, à M. le comte de St. Florentin, qui avoit remplacé M. d'Argenſon dans le département de l'opéra. M. de St. Florentin

promit une réponſe, & n'en fit aucune. Duclos, à qui j'écrivis ce que j'avois fait, en parla aux petits violons, qui offrirent de me rendre, non mon opéra, mais mes entrées, dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois d'aucun côté aucune juſtice à eſpérer, j'abandonnai cette affaire; & la direction de l'opéra, ſans répondre à mes raiſons ni les écouter, a continué de diſpoſer, comme de ſon propre bien, & de faire ſon profit du Devin du village, qui très-inconteſtablement n'appartient qu'à moi ſeul. (*)

Depuis que j'avois ſecoué le joug de mes tyrans, je menois une vie aſſez égale & paiſible: privé du charme des attachemens trop vifs, j'étois libre auſſi du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis protecteurs, qui vouloient abſolument diſpoſer de ma deſtinée, & m'aſſervir à leurs prétendus bienfaits malgré moi, j'étois

(*) Il lui appartient depuis lors, par un nouvel accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

réſolu de m'en tenir déſormais aux liaiſons de ſimple bienveillance, qui, ſans gêner la liberté, ſont l'agrément de la vie, & dont une miſe d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette eſpece autant qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la liberté, ſans en ſouffrir la dépendance; & ſi-tôt que j'eus eſſayé de ce genre de vie, je ſentis que c'étoit celui qui me convenoit à mon âge, pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage, des brouilleries & des tracaſſeries, où je venois d'être à demi ſubmergé.

Durant mon ſéjour à l'Hermitage, & depuis mon établiſſement à Montmorency, j'avois fait à mon voiſinage, quelques connoiſſances qui m'étoient agréables, & qui ne m'aſſujettiſſoient à rien. A leur tête étoit le jeune Loyſeau de Mauléon, qui débutant alors au barreau, ignoroit quelle y ſeroit ſa place. Je n'eus pas comme lui, ce doute. Je lui marquai bientôt la carriere illuſtre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que, s'il ſe rendoit ſévere ſur le choix des cauſes, &

qu'il ne fût jamais que le défenſeur de la juſtice & de la vertu, ſon génie élevé par ce ſentiment ſublime, égaleroit celui des plus grands orateurs. Il a ſuivi mon conſeil, & il en a ſenti l'effet. Sa défenſe de M. DePortes eſt digne de Démoſthene. Il venoit tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage, paſſer les vacances, à St. Brice, dans le fief de Mauléon, appartenant à ſa mere, & où jadis avoit logé le grand Boſſuet. Voilà un fief, dont une ſucceſſion de pareils maîtres rendroit la nobleſſe difficile à ſoutenir.

J'avois, au même village de St. Brice, le libraire Guérin, homme d'eſprit, lettré, aimable, & de la haute volée dans ſon état. Il me fit faire auſſi connoiſſance avec Jean Néaulme, libraire d'Amſterdam, ſon correſpondant & ſon ami, qui dans la ſuite imprima l'Emile.

J'avois, plus près encore que St. Brice, M. Maltor, curé de Groſley, plus fait pour être homme d'état & miniſtre, que curé de village, & à qui l'on eût donné tout au moins un diocefe à gouverner,

ſi les talens décidoient des places. Il avoit été ſecretaire du comte du Luc, & avoit connu très-particuliérement Jean-Baptiſte Rouſſeau. Auſſi plein d'eſtime pour la mémoire de cet illuſtre banni, que d'horreur pour celle du fourbe S....n, qui l'avoit perdu, il ſavoit ſur l'un & ſur l'autre, beaucoup d'anecdotes curieuſes, que Séguy n'avoit pas miſes dans la vie encore manuſcrite du premier; & il m'aſſuroit que le comte du Luc, loin d'avoir jamais eu à s'en plaindre, avoit conſervé juſqu'à la fin de ſa vie, la plus ardente amitié pour lui. M. Maltor, à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite aſſez bonne, après la mort de ſon patron, avoit été employé jadis dans beaucoup d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore préſente, & dont il raiſonnoit très-bien. Sa converſation, non moins inſtructive qu'amuſante, ne ſentoit point ſon curé de village: il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoiſſances d'un homme de cabinet. Il étoit, de tous mes voiſins permanens,

celui dont la ſociété m'étoit la plus agréable, & que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorency les Oratoriens, & entr'autres le P. B.....r, profeſſeur de phyſique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande ſimplicité avec le deſir & l'art qu'il avoit de ſe fourrer par-tout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philoſophes. Il ſavoit ſe faire tout à tous. Je me plaiſois fort avec lui. J'en parlois à tout le monde: apparemment, ce que j'en diſois, lui revint. Il me remercioit un jour, en ricanant, de l'avoir trouvé bon-homme. Je trouvai dans ſon ſouris je ne ſais quoi de ſardonique, qui changea totalement ſa phyſionomie à mes yeux, & qui m'eſt ſouvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce ſouris, qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut. Notre

connoiſſance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage, où il me venoit voir très-ſouvent. J'étois déjà établi à Montmorency, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit ſouvent Mad. le Vaſſeur. Un jour que je ne penſois à rien moins, il m'écrivit de la part de cette femme, pour m'informer que M. G.... offroit de ſe charger de ſon entretien, & pour me demander la permiſſion d'accepter cette offre. J'appris qu'elle conſiſtoit en une penſion de trois cents livres, & que Mad. le Vaſſeur devoit venir demeurer à Deuil, entre la Chevrette & Montmorency. Je ne dirai pas l'impreſſion que fit ſur moi cette nouvelle, qui auroit été moins ſurprenante, ſi G.... avoit eu dix mille livres de rentes, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, & qu'on ne m'eût pas fait un ſi grand crime de l'avoir amenée à la campagne, où cependant il lui plaiſoit maintenant de la ramener, comme ſi elle étoit rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que

la bonne vieille ne me demandoit cette permiſſion, dont elle auroit bien pu ſe paſſer ſi je l'avois refuſée, qu'afin de ne pas s'expoſer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parût très-extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la ſuite. Mais quand j'aurois ſu tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurois pas moins donné mon conſentement, comme je fis, & comme j'étois obligé de faire, à moins de renchérir ſur l'offre de M. G.... Depuis lors le P. B.....r me guérit un peu de l'imputation de bonhomie, qui lui avoit paru ſi plaiſante, & dont je l'avois ſi étourdiment chargé.

Ce même P. B.....r avoit la connoiſſance de deux hommes qui recherchèrent auſſi la mienne, je ne ſais pourquoi: car il y avoit aſſurément peu de rapport entre leurs goûts & les miens. C'étoient des enfans de Melchiſédec, dont on ne connoiſſoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient janſéniſtes, & paſſoient pour

des prêtres déguisés, peut-être à cause de leur façon ridicule de porter les rapieres, auxquelles ils étoient attachés. Le mystere prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures, leur donnoit un air de chefs de parti, & je n'ai jamais douté qu'ils ne fissent la gazette ecclésiastique. L'un, grand, benin, patelin, s'appelloit M. Ferraud: l'autre, petit, trapu, ricaneur, pointilleux, s'appelloit M. Minard. Ils se traitoient de cousins. Ils logeoient à Paris, avec d'Alembert, chez sa nourrice, appellée Mad. Rousseau, & ils avoient pris à Montmorency, un petit appartement pour y passer les étés. Ils faisoient leur ménage eux-mêmes, sans domestique & sans commissionnaire. Ils avoient alternativement chacun sa semaine pour aller aux provisions, faire la cuisine & balayer la maison. D'ailleurs ils se tenoient assez bien; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne sais pas pourquoi ils se soucioient de moi; pour moi, je ne me souciois d'eux, que par ce qu'ils jouoient aux échecs; & pour obtenir une

pauvre petite partie, j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils se fourroient par-tout & vouloient se mêler de tout, Thérese les appelloit les *commeres*, & ce nom leur est demeuré à Montmorency.

Telles étoient avec mon hôte, M. Mathas, qui étoit un bon-homme, mes principales connoissances de campagne. Il m'en restoit assez à Paris pour y vivre, quand je voudrois, avec agrément, hors de la sphere des gens de lettres, où je ne comptois que le seul Duclos pour ami : car DeLeyre étoit encore trop jeune ; & quoiqu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon égard, il s'en fût tout-à-fait détaché, ou du moins je le crus ainsi, je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eue à se faire auprès de moi, le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avois d'abord mon ancien & respectable ami M. Roguin. C'étoit un ami du bon temps, que je ne devois point à mes écrits, mais à moi-même, & que pour cette raison j'ai toujours conservé. J'avois

le

le bon Lenieps, mon compatriote, & sa fille alors vivante, Mad. Lambert. J'avois un jeune Genevois, appellé C....., bon garçon, ce me sembloit, soigneux, officieux, zélé, mais ignorant, confiant, gourmand, avantageux, qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Hermitage, & sans autre introducteur que lui-même, s'étoit bientôt établi chez moi, malgré moi. Il avoit quelque goût pour le dessin, & connoissoit les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la Julie; il se chargea de la direction des dessins & des planches, & s'acquitta bien de cette commission.

J'avois la maison de M. D...n, qui, moins brillante que durant les beaux jours de Mad. D...n, ne laissoit pas d'être encore, par le mérite des maîtres & par le choix du monde qui s'y rassembloit, une des meilleures maisons de Paris. Comme je ne leur avois préféré personne, que je ne les avois quittés que pour vivre libre, ils n'avoient point cessé de me voir avec amitié, & j'étois sûr d'être en tout temps

bien reçu de Mad. D... n. Je la pouvois même compter pour une de mes voiſines de campagne, depuis qu'ils s'étoient fait un établiſſement à Clichy, où j'allois quelquefois paſſer un jour ou deux, & où j'aurois été davantage, ſi Mad. D... n & Mad. de C..... x avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté de ſe partager dans la même maiſon entre deux femmes qui ne ſympathiſoient pas, me rendoit Clichy trop gênant. Attaché à Mad. de C..... x, d'une amitié plus égale & plus familiere, j'avois le plaiſir de la voir plus à mon aiſe à Deuil, preſque à ma porte, où elle avoit loué une petite maiſon, & même chez moi, où elle me venoit voir aſſez ſouvent.

J'avois Mad. de Créqui qui, s'étant jetée dans la haute dévotion, avoit ceſſé de voir les d'Alembert, les Marmontel, & la plupart des gens de lettres, excepté, je crois, l'abbé T.....t, maniere alors de demi-caffard, dont elle étoit même aſſez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis pas ſa bienveil-

lance ni ſa correſpondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes ; & ſa partie étoit faite pour venir me voir l'année ſuivante, quand un voyage de Mad. de Luxembourg croiſa le ſien. Je lui dois ici une place à part ; elle en aura toujours une diſtinguée dans mes ſouvenirs.

J'avois un homme, qu'excepté Roguin, j'aurois dû mettre le premier en compte : mon ancien confrere & ami de Carrio, ci-devant ſecretaire titulaire de l'ambaſſade d'Eſpagne à Veniſe, puis en Suede, où il fut par ſa cour chargé des affaires, & enfin nommé réellement ſecretaire d'ambaſſade à Paris. Il me vint ſurprendre à Montmorency, lorſque je m'y attendois le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Eſpagne, dont j'ai oublié le nom, avec une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ſes preuves, d'ajouter une lettre à ſon nom de Carrio, & portoit celui de chevalier de Carrion. Je le trouvai toujours le même, le même excellent cœur, l'eſprit de jour en jour plus aima-

ble. J'aurois repris avec lui la même intimitité qu'auparavant, ſi C . . . . . s'interpoſant entre nous à ſon ordinaire, n'eût profité de mon éloignement, pour s'inſinuer à ma place & en mon nom, dans ſa confiance, & me ſupplanter à force de zele à me ſervir.

La mémoire de Carrion me rappelle celle d'un de mes voiſins de campagne, dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confeſſer un bien inexcuſable envers lui. C'étoit l'honnête M. le Blond, qui m'avoit rendu ſervice à Veniſe, & qui, étant venu faire un voyage en France avec ſa famille, avoit loué une maiſon de campagne à la Briche, non loin de Montmorency. (*) Si-tôt que j'appris qu'il étoit mon voiſin, j'en fus dans la joie de mon cœur, & me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller

(*) Quand j'écrivois ceci, plein de mon ancienne & aveugle confiance, j'étois bien loin de ſoupçonner le vrai motif & l'effet de ce voyage de Paris.

lui rendre visite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même, & avec lesquels il fallut retourner. Deux jours après, je pars encore; il avoit dîné à Paris avec toute sa famille. Une troisieme fois il étoit chez lui; j'entendis des voix de femmes, je vis à la porte un carrosse qui me fit peur. Je voulois du moins pour la premiere fois, le voir à mon aise, & causer avec lui de nos anciennes liaisons. Enfin, je remis si bien ma visite de jour à autre, que la honte de remplir si tard un pareil devoir, fit que je ne le remplis point du tout; après avoir osé tant attendre, je n'osai plus me montrer. Cette négligence, dont M. le Blond ne put qu'être justement indigné, donna vis-à-vis de lui, l'air de l'ingratitude à ma paresse; & cependant, je sentois mon cœur si peu coupable, que si j'avois pu faire à M. le Blond quelque vrai plaisir, même à son insu, je suis bien sûr qu'il ne m'eût pas trouvé paresseux. Mais l'indolence, la négligence & les délais dans les petits

devoirs à remplir, m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omiſſion : j'ai rarement fait ce qu'il ne falloit pas faire, & malheureuſement j'ai plus rarement encore fait ce qu'il falloit.

Puiſque me voilà revenu à mes connoiſſances de Veniſe, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, & que je n'avois interrompue, ainſi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps. C'eſt celle de M. de J.....e, qui avoit continué, depuis ſon retour de Gênes, à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir & à cauſer avec moi, des affaires d'Italie & des folies de M. de M....., dont il ſavoit, de ſon côté, bien des traits par les bureaux des affaires étrangeres, dans leſquels il avoit beaucoup de liaiſons. J'eus le plaiſir auſſi de revoir chez lui, mon ancien camarade Dupont, qui avoit acheté une charge dans ſa province, & dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de J.....e devint peu à peu ſi empreſſé de

m'avoir, qu'il en devint même gênant; & quoique nous logeaſſions dans des quartiers fort éloignés, il y avoit du bruit entre nous, quand je paſſois une ſemaine entiere ſans aller dîner chez lui. Quand il alloit à J.....e, il m'y vouloit toujours emmener; mais y étant une fois allé paſſer huit jours, qui me parurent fort longs, je n'y voulus plus retourner. M. de J.....e étoit aſſurément un honnête & galant homme, aimable même à certains égards; mais il avoit peu d'eſprit: il étoit beau, tant ſoit peu Narciſſe, & paſſablement ennuyeux. Il avoit un recueil ſingulier, & peut-être unique au monde, dont il s'occupoit beaucoup, & dont il occupoit auſſi ſes hôtes, qui quelquefois s'en amuſoient moins que lui. C'étoit une collection très-complete de tous les vaudevilles de la cour & de Paris, depuis plus de cinquante ans, où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes, qu'on auroit inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'hiſtoire de France, dont on ne

s'aviſeroit guere chez toute autre nation.

Un jour, au fort de notre meilleure intelligence, il me fit un accueil ſi froid, ſi glaçant, ſi peu dans ſon ton ordinaire, qu'après lui avoir donné occaſion de s'expliquer, & même l'en avoir prié, je ſortis de chez lui avec la réſolution, que j'ai tenue, de n'y plus remettre les pieds; car on ne me voit guere où j'ai été une fois mal reçu, & il n'y avoit point ici de Diderot qui plaidât pour M. de J..... e. Je cherchai vainement dans ma tête, quel tort je pouvois avoir avec lui : je ne trouvai rien. J'étois ſûr de n'avoir jamais parlé de lui ni des ſiens, que de la façon la plus honorable; car je lui étois ſincérement attaché : & outre que je n'en avois que du bien à dire, ma plus inviolable maxime a toujours été de ne parler qu'avec honneur, des maiſons que je fréquentois.

Enfin, à force de ruminer, voici ce que je conjecturai. La derniere fois que nous nous étions vus, il m'avoit donné à ſouper chez des filles de ſa connoiſſance,

avec deux ou trois commis des affaires étrangeres, gens très-aimables, & qui n'avoient point du tout l'air, ni le ton libertin; & je puis jurer que de mon côté, la soirée se passa à méditer assez tristement, sur le malheureux sort de ces créatures. Je ne payai pas mon écot, parce que M. de J.....e nous donnoit à souper; & je ne donnai rien à ces filles, parce que je ne leur fis point gagner, comme à la Padoana, le paiement que j'aurois pu leur offrir. Nous sortîmes tous assez gais & de très-bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles, j'allai trois ou quatre jours après, dîner chez M. de J.....e que je n'avois pas revu depuis lors, & qui me fit l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cause, que quelque mal-entendu relatif à ce souper, & voyant qu'il ne vouloit pas s'expliquer, je pris mon parti & cessai de le voir; mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages: il me fit faire souvent des complimens; & l'ayant un jour rencontré au chauffoir de la comédie, il

me fit, ſur ce que je n'allois plus le voir, des reproches obligeans, qui ne m'y ramenerent pas. Ainſi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois ne l'ayant pas revu, & n'ayant plus ouï parler de lui depuis lors, il eût été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de pluſieurs années. Voilà pourquoi M. de J.....e n'entre point ici dans ma liſte, quoique j'euſſe aſſez long-temps fréquenté ſa maiſon.

Je n'enflerai point la même liſte de beaucoup d'autres connoiſſances moins familieres, ou qui, par mon abſence, avoient ceſſé de l'être, & que je ne laiſſai pas de voir quelquefois en campagne, tant chez moi qu'à mon voiſinage, telles, par exemple, que les abbés de Condillac, de Mably, MM. de Mairan, de la Live, de Boiſgelou, Vatelet, Ancelet, & d'autres qu'il ſeroit trop long de nommer. Je paſſerai légérement auſſi ſur celle de M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, ancien membre de la cotterie

H..... e, qu'il avoit quittée ainſi que moi, & ancien ami de Mad. D'..... y, dont il s'étoit détaché ainſi que moi, ni ſur celle de ſon ami Deſmahis, auteur célebre, mais éphémere, de la comédie de l'Impertinent. Le premier étoit mon voiſin de campagne, ſa terre de Margency étant près de Montmorency. Nous étions d'anciennes connoiſſances ; mais le voiſinage & une certaine conformité d'expériences nous rapprocherent davantage. Le ſecond mourut peu après. Il avoit du mérite & de l'eſprit : mais il étoit un peu l'original de ſa comédie, un peu fat auprès des femmes, & n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correſpondance nouvelle de ce temps-là, qui a trop influé ſur le reſte de ma vie, pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit de M. de L..... de M.....s, premier préſident de la cour des aides, chargé pour lors de la librairie, qu'il gouvernoit avec autant de lumieres que de

douceur, & à la grande ſatisfaction des gens de lettres. Je ne l'avois pas été voir à Paris une ſeule fois ; cependant j'avois toujours éprouvé de ſa part, les facilités les plus obligeantes, quant à la cenſure ; & je ſavois qu'en plus d'une occaſion, il avoit fort mal mené ceux qui écrivoient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de ſes bontés, au ſujet de l'impreſſion de la Julie ; car les épreuves d'un ſi grand ouvrage étant fort coûteuſes à faire venir d'Amſterdam par la poſte, il permit, ayant ſes ports francs, qu'elles lui fuſſent adreſſées, & il me les envoyoit franches auſſi, ſous le contre-ſeing de M. le chancelier ſon pere. Quand l'ouvrage fut imprimé, il n'en permit le débit dans le royaume, qu'enſuite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit, malgré moi-même : comme ce profit eût été de ma part, un vol fait à Rey, à qui j'avois vendu mon manuſcrit, non-ſeulement je ne voulus point accepter le préſent qui m'étoit deſtiné pour cela, ſans ſon aveu, qu'il accorda très-généreuſement ; mais

je voulus partager avec lui, les cent piſtoles à quoi monta ce préſent, & dont il ne voulut rien. Pour ces cent piſtoles, j'eus le déſagrément dont M. de M.....s ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, & empêcher le débit de la bonne édition, juſqu'à ce que la mauvaiſe fût écoulée.

J'ai toujours regardé M. de M.....s, comme un homme d'une droiture à toute épreuve. Jamais rien de ce qui m'eſt arrivé, ne m'a fait douter un moment de ſa probité : mais auſſi foible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour leſquels il s'intéreſſe, à force de les vouloir préſerver. Non-ſeulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris ; mais il fit un retranchement, qui pouvoit porter le nom d'infidélité, dans l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à Mad. de P.....r. Il eſt dit quelque part dans cet ouvrage, que la femme d'un charbonnier eſt plus digne de reſpect que la maîtreſſe d'un prince.

Cette phraſe m'étoit venue dans la chaleur de la compoſition, ſans aucune application, je le jure. En reliſant l'ouvrage, je vis qu'on feroit cette application. Cependant, par la très-imprudente maxime de ne rien ôter, par égard aux applications qu'on pouvoit faire, quand j'avois dans ma conſcience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phraſe, & je me contentai de ſubſtituer le mot *prince* au mot *roi*, que j'avois d'abord mis. Cet adouciſſement ne parut pas ſuffiſant à M. de M.....s: il retrancha la phraſe entiere, dans un carton qu'il fit imprimer exprès, & coller auſſi proprement qu'il fut poſſible, dans l'exemplaire de Mad. de P.....r. Elle n'ignora pas ce tour de paſſe-paſſe. Il ſe trouva de bonnes ames qui l'en inſtruiſirent. Pour moi, je ne l'appris que long-temps après, lorſque je commençois d'en ſentir les ſuites.

N'eſt-ce point encore ici la premiere origine de la haine couverte, mais im-

placable, d'une autre dame, qui étoit dans un cas pareil, ſans que j'en ſuſſe rien, ni même que je la connuſſe quand j'écrivis ce paſſage ? Quand le livre ſe publia, la connoiſſance étoit faite, & j'étois très-inquiet. Je le dis au chevalier de Lorenzy, qui ſe moqua de moi, & m'aſſura que cette dame en étoit ſi peu offenſée, qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légérement peut-être, & je me tranquilliſai fort mal-à-propos.

Je reçus, à l'entrée de l'hiver, une nouvelle marque des bontés de M. de M.....s, à laquelle je fus fort ſenſible, quoique je ne jugeaſſe pas à propos d'en profiter. Il y avoit une place vacante dans le Journal des Savans. Margency m'écrivit pour me la propoſer, comme de lui-même. Mais il me fut aiſé de comprendre, par le tour de ſa lettre, (liaſſe C, N°. 33.) qu'il étoit inſtruit & autoriſé; & lui-même me marqua dans la ſuite, (liaſſe C, N°. 47.) qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le travail de

cette place étoit peu de chose. Il ne s'agissoit que de deux extraits par mois, dont on m'apporteroit les livres, sans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magistrat une visite de remerciement. J'entrois par-là dans une société de gens de lettres du premier mérite, MM. de Mairan, Clairaut, de Guignes, & l'abbé Barthelemi, dont la connoissance étoit déjà faite avec les deux premiers, & très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail si peu pénible, & que je pouvois faire si commodément, il y avoit un honoraire de huit cents francs attachés à cette place. Je déliberai quelques heures avant que de me déterminer, & je puis jurer que ce ne fut que par la crainte de fâcher Margency, & de déplaire à M. de M.....s. Mais enfin la gêne insupportable de ne pouvoir travailler à mon heure & d'être commandé par le temps, bien plus encore, la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger, l'emporterent sur tout, & me déterminerent

déterminerent à refuſer une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je ſavois que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'ame ſur les matieres que j'avois à traiter, & qu'il n'y avoit que l'amour du grand, du vrai, du beau, qui pût animer mon génie. Et que m'auroient importé les ſujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire, & les livres mêmes? Mon indifférence pour la choſe eût glacé ma plume & abruti mon eſprit. On s'imaginoit que je pouvois écrire par métier, comme tous les autres gens de lettres, au lieu que je ne fus jamais écrire que par paſſion. Ce n'étoit aſſurément pas là ce qu'il falloit au Journal des Savans. J'écrivis donc à Margency, une lettre de remerciement, tournée avec toute l'honnêteté poſſible, dans laquelle je lui fis ſi bien le détail de mes raiſons, qu'il ne ſe peut pas que ni lui, ni M. de M.....s aient cru qu'il entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Auſſi l'approuverent-ils l'un & l'autre, ſans m'en faire moins bon viſage; & le ſecret

fut ſi bien gardé ſur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette propoſition ne venoit pas dans un moment favorable pour me la faire agréer; car, depuis quelque temps, je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, & ſur-tout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit de m'arriver, m'avoit abſolument dégoûté des gens de lettres, & j'avois éprouvé qu'il étoit impoſſible de courir la même carriere, ſans avoir quelques liaiſons avec eux. Je ne l'étois guere moins des gens du monde, & en général de la vie mixte, que je venois de mener, moitié à moi-même, & moitié à des ſociétés pour leſquelles je n'étois point fait. Je ſentois plus que jamais, & par une conſtante expérience, que toute aſſociation inégale eſt toujours déſavantageuſe au parti foible. Vivant avec des gens opulens, & d'un autre état que celui que j'avois choiſi, ſans tenir maiſon comme eux, j'étois obligé de les imiter en bien des choſes; &

de menues dépenſes, qui n'étoient rien pour eux, étoient pour moi, non moins ruineuſes qu'indiſpenſables. Qu'un autre homme aille dans une maiſon de campagne, il eſt ſervi par ſon laquais, tant à table que dans ſa chambre: il l'envoie chercher tout ce dont il a beſoin; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maiſon, ne les voyant même pas, il ne leur donne des étrennes que quand & comme il lui plait: mais moi, ſeul, ſans domeſtique, j'étois à la merci de ceux de la maiſon, dont il falloit néceſſairement capter les bonnes graces, pour n'avoir pas beaucoup à ſouffrir; & traité comme l'égal de leur maître, il en falloit auſſi traiter les gens comme tel, & même faire pour eux plus qu'un autre, parce qu'en effet, j'en avois bien plus beſoin. Paſſe encore quand il y a peu de domeſtiques; mais dans les maiſons où j'allois, il y en avoit beaucoup, tous très-rogues, très-frippons, très-alertes, j'entends pour leur intérêt; & les coquins ſavoient faire enſorte que j'avois ſucceſſivement beſoin

de tous. Les femmes de Paris, qui ont tant d'esprit, n'ont aucune idée juste sur cet article; & à force de vouloir économiser ma bourse, elles me ruinoient. Si je soupois en ville, un peu loin de chez moi, au lieu de souffrir que j'envoyasse chercher un fiacre, la dame de la maison faisoit mettre des chevaux pour me remmener; elle étoit fort aise de m'épargner les vingt-quatre sols du fiacre; quant à l'écu que je donnois au laquais & au cocher, elle n'y songeoit pas. Une femme m'écrivoit-elle de Paris à l'Hermitage, ou à Montmorency? ayant regret aux quatre sols de port que sa lettre m'auroit coûtés, elle me l'envoyoit par un de ses gens, qui arrivoit à pied tout en nage, & à qui je donnois à dîner, & un écu qu'il avoit assurément bien gagné. Me proposoit-elle d'aller passer huit ou quinze jours avec elle à sa campagne? elle se disoit en elle-même: ce sera toujours une économie pour ce pauvre garçon; pendant ce temps-là, sa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne songeoit pas qu'aussi, durant

ce temps-là, je ne travaillois point ; que mon ménage & mon loyer & mon linge & mes habits n'en alloient pas moins ; que je payois mon barbier à double, & qu'il ne laiſſoit pas de m'en coûter chez elle, plus qu'il ne m'en auroit coûté chez moi. Quoique je bornaſſe mes petites largeſſes aux ſeules maiſons où je vivois d'habitude, elles ne laiſſoient pas de m'être ruineuſes. Je puis aſſurer que j'ai bien verſé vingt-cinq écus chez Mad. d'H..... à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois, & plus de cent piſtoles, tant à E....y qu'à la C.....e, pendant les cinq ou ſix ans que j'y fus le plus aſſidu. Ces dépenſes ſont inévitables pour un homme de mon humeur, qui ne ſait ſe pourvoir de rien, ni s'ingénier ſur rien, ni ſupporter l'aſpect d'un valet qui grogne, & qui vous ſert en rechignant. Chez Mad. D...n même, où j'étois de la maiſon, & où je rendois mille ſervices aux domeſtiques, je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la ſuite, il a fallu renoncer tout-à-fait à

ces petites libéralités que ma ſituation ne m'a plus permis de faire ; & c'eſt alors qu'on m'a fait ſentir bien plus durement encore, l'inconvénient de fréquenter des gens d'un autre état que le ſien.

Encore, ſi cette vie eût été de mon goût, je me ſerois conſolé d'une dépenſe onéreuſe, conſacrée à mes plaiſirs : mais ſe ruiner pour s'ennuyer, étoit trop inſupportable ; & j'avois ſi bien ſenti le poids de ce train de vie, que, profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvois pour lors, j'étois déterminé à le perpétuer, à renoncer totalement à la grande ſociété, à la compoſition des livres, à tout commerce de littérature, & à me renfermer pour le reſte de mes jours, dans la ſphere étroite & paiſible, pour laquelle je me ſentois né.

Le produit de la lettre à d'Alembert & de la Nouvelle Héloïſe, avoit un peu remonté mes finances, qui s'étoient fort épuiſées à l'Hermitage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'Emile, auquel je m'étois mis tout de bon, quand

j'eus achevé l'Héloïse, étoit fort avancé, & son produit devoit au moins doubler cette somme. Je formai le projet de placer ce fonds, de maniere à me faire une petite rente viagere qui pût, avec ma copie, me faire subsister sans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages sur le chantier. Le premier étoit mes *Institutions politiques*. J'examinai l'état de ce livre, & je trouvai qu'il demandoit encore plusieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le poursuivre & d'attendre qu'il fût achevé, pour exécuter ma résolution. Ainsi, renonçant à cet ouvrage, je résolus d'en tirer ce qui pouvoit se détacher, puis de brûler tout le reste ; & poussant ce travail avec zele, sans interrompre celui de l'Emile, je mis, en moins de deux ans, la derniere main au Contrat Social.

Restoit le Dictionnaire de musique. C'étoit un travail de manœuvre, qui pouvoit se faire en tout temps, & qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réservai de l'abandonner, ou de l'achever à mon aise, selon que mes autres

reſſources raſſemblées me rendroient celle-là néceſſaire ou ſuperflue. A l'égard de la *Morale ſenſitive*, dont l'entrepriſe étoit reſtée en eſquiſſe, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, ſi je pouvois me paſſer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris, où l'affluence des ſurvenans rendoit ma ſubſiſtance coûteuſe, & m'ôtoit le temps d'y pourvoir; pour prévenir dans ma retraite, l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur, quand il a quitté la plume, je me réſervois une occupation qui pût remplir le vuide de ma ſolitude, ſans tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne ſais par quelle fantaiſie, Rey me preſſoit depuis long-temps d'écrire les mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fuſſent pas juſqu'alors fort intéreſſans par les faits, je ſentis qu'ils pouvoient le devenir par la franchiſe que j'étois capable d'y mettre; & je réſolus d'en faire un ouvrage unique, par une véracité ſans exemple, afin qu'au moins une fois, on pût voir un homme tel qu'il étoit en-dedans. J'avois toujours

ri de la fauſſe naïveté de Montagne, qui, faiſant ſemblant d'avouer ſes défauts, a grand ſoin de ne s'en donner que d'aimables; tandis que je ſentois, moi qui me ſuis cru toujours, & qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, ſi pur qu'il puiſſe être, qui ne recele quelque vice odieux. Je ſavois qu'on me peignoit dans le public, ſous des traits ſi peu ſemblables aux miens, & quelquefois ſi difformes, que, malgré le mal, dont je ne voulois rien taire, je ne pouvois que gagner encore à me montrer tel que j'étois. D'ailleurs, cela ne ſe pouvant faire ſans laiſſer voir auſſi d'autres gens tels qu'ils étoient, & par conſéquent, cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après ma mort & celle de beaucoup d'autres, cela m'enhardiſſoit davantage à faire mes Confeſſions, dont jamais je n'aurois à rougir devant perſonne. Je réſolus donc de conſacrer mes loiſirs à bien exécuter cette entrepriſe, & je me mis à recueillir les lettres & papiers qui pouvoient guider ou ré-

veiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avois déchiré, brûlé, perdu juſqu'alors.

Ce projet de retraite abſolue, un des plus ſenſés que j'euſſe jamais faits, étoit fortement empreint dans mon eſprit, & déjà je travaillois à ſon exécution, quand le ciel, qui me préparoit une autre deſtinée, me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorency, cet ancien & beau patrimoine de l'illuſtre maiſon de ce nom, ne lui appartient plus depuis la confiſcation. Il a paſſé, par la ſœur du duc Henri, dans la maiſon de Condé, qui a changé le nom de Montmorency en celui d'Enguien, & ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour, où l'on tient les archives, & où l'on reçoit les hommages des vaſſaux. Mais on voit à Montmorency ou Enguien, une maiſon particuliere, bâtie par Croiſat dit *le pauvre*, laquelle ayant la magnificence des plus ſuperbes châteaux, en mérite & en porte le nom. L'aſpect impoſant de ce bel édifice, la terraſſe ſur laquelle il eſt bâti, ſa vue, unique

peut-être au monde ; ſon vaſte ſallon, peint d'une excellente main ; ſon jardin, planté par le célebre LeNôtre ; tout cela forme un tout, dont la majeſté frappante a pourtant je ne ſais quoi de ſimple, qui ſoutient & nourrit l'admiration. M. le maréchal duc de Luxembourg, qui occupoit alors cette maiſon, venoit tous les ans dans ce pays, où jadis ſes peres étoient les maîtres, paſſer en deux fois cinq ou ſix ſemaines, comme ſimple habitant, mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne ſplendeur de ſa maiſon. Au premier voyage qu'il y fit, depuis mon établiſſement à Montmorency, M. & Mad. la Maréchale envoyerent un valet-de-chambre me faire compliment de leur part, & m'inviter à ſouper chez eux toutes les fois que cela me feroit plaiſir. A chaque fois qu'ils revinrent, ils ne manquerent point de réitérer le même compliment & la même invitation. Cela me rappelloit Mad. de B.....l m'envoyant dîner à l'office. Les temps étoient changés ; mais j'étois demeuré le même. Je ne voulois point qu'on

m'envoyât dîner à l'office, & je me soucios peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laissassent pour ce que j'étois, sans me fêter & sans m'avilir. Je répondis honnêtement & respectueusement aux politesses de M. & Mad. de Luxembourg : mais je n'acceptai point leurs offres ; &, tant mes incommodités que mon humeur timide & mon embarras à parler, me faisant frémir à la seule idée de me présenter dans une assemblée de gens de la cour, je n'allai pas même au château faire une visite de remerciement, quoique je compriſſe assez que c'étoit ce qu'on cherchoit, & que tout cet empressement étoit plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance.

Cependant les avances continuerent, & allerent même en augmentant. Mad. la comtesse de Boufflers, qui étoit fort liée avec Mad. la Maréchale, étant venue à Montmorency, envoya savoir de mes nouvelles, & me proposer de me venir voir. Je répondis comme je devois, mais je ne démarrai point. Au voyage de Pâ-

ques de l'année ſuivante 1759, le chevalier de Lorenzy, qui étoit de la cour de M. le prince de Conti & de la ſociété de Mad. de L.....g, vint me voir pluſieurs fois: nous fîmes connoiſſance; il me preſſa d'aller au château: je n'en fis rien. Enfin, un après-midi que je ne ſongeois à rien moins, je vis arriver M. le maréchal de L.....g, ſuivi de cinq ou ſix perſonnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en dédire, & je ne pus éviter, ſous peine d'être un arrogant & un mal-appris, de lui rendre ſa viſite, & d'aller faire ma cour à Mad. la Maréchale, de la part de laquelle il m'avoit comblé des choſes les plus obligeantes. Ainſi commencerent, ſous de funeſtes auſpices, des liaiſons dont je ne pus plus long-temps me défendre, mais qu'un preſſentiment trop bien fondé, me fit redouter juſqu'à ce que j'y fuſſe engagé.

Je craignois exceſſivement Mad. de L.....g. Je ſavois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue pluſieurs fois au ſpectacle, & chez Mad. D...n, il y avoit dix ou douze ans, lorſqu'elle étoit ducheſſe de

B.....s, & qu'elle brilloit encore de ſa premiere beauté. Mais elle paſſoit pour méchante ; & dans une auſſi grande dame, cette réputation me faiſoit trembler. A peine l'eus-je vue, que je fus ſubjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir ſur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant & plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela ; c'étoit beaucoup mieux. La converſation de Mad. de L.....g ne pétille pas d'eſprit. Ce ne ſont pas des ſaillies, & ce n'eſt pas même proprement de la fineſſe ; mais c'eſt une délicateſſe exquiſe, qui ne frappe jamais, & qui plait toujours. Ses flatteries ſont d'autant plus enivrantes qu'elles ſont plus ſimples ; on diroit qu'elles lui échappent ſans qu'elle y penſe, & que c'eſt ſon cœur qui s'épanche, uniquement parce qu'il eſt trop rempli. Je crus m'appercevoir, dès la premiere viſite, que malgré mon air gauche & mes lourdes phraſes, je ne lui déplaiſois pas. Toutes les femmes de la cour ſavent vous perſuader cela, quand elles

veulent, vrai ou non ; mais toutes ne savent pas, comme Mad. de L.....g, vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour, ma confiance en elle eût été aussi entiere qu'elle ne tarda pas à le devenir, si Mad. la duchesse de Montmorency sa belle-fille, jeune folle, assez maligne, &, je pense, un peu tracassiere, ne se fût avisée de m'entreprendre, & tout au travers de force éloges de sa maman, & de feintes agaceries pour son propre compte, ne m'eût mis en doute si je n'étois pas persifflé.

Je me serois peut-être difficilement rassuré sur cette crainte auprès des deux dames, si les extrêmes bontés de M. le Maréchal ne m'eussent confirmé que les leurs étoient sérieuses. Rien de plus surprenant, vu mon caractere timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot, sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi, si ce n'est peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même, sur l'indépendance absolue dans laquelle je

voulois vivre. Perſuadés l'un & l'autre que j'avois raiſon d'être content de mon état & de n'en vouloir pas changer, ni lui ni Mad. de L.....g n'ont paru vouloir s'occuper un inſtant de ma bourſe ou de ma fortune ; quoique je ne puſſe douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont propoſé de place & ne m'ont offert leur crédit, ſi ce n'eſt une ſeule fois, que Mad. de L.....g parut deſirer que je vouluſſe entrer à l'académie françoiſe. J'alléguai ma religion : elle me dit que ce n'étoit pas un obſtacle, ou qu'elle s'engageoit à le lever. Je répondis que, quelque honneur que ce fût pour moi d'être membre d'un corps ſi illuſtre, ayant refuſé à M. de Treſſan & en quelque ſorte au roi de Pologne, d'entrer dans l'académie de Nancy, je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune. Mad. de L.....g n'inſiſta pas, & il n'en fut plus reparlé. Cette ſimplicité de commerce avec de ſi grands ſeigneurs, & qui pouvoient tout en ma faveur, M. de L.....g étant & méritant bien d'être l'ami particulier

particulier du roi, contraste bien singuliérement avec les continuels soucis, non moins importuns qu'officieux, des amis protecteurs que je venois de quitter, & qui cherchoient moins à me servir qu'à m'avilir.

Quand M. le Maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis, je l'avois reçu avec peine, lui & sa suite, dans mon unique chambre, non parce que je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes assiettes sales & de mes pots cassés, mais parce que mon plancher pourri tomboit en ruine, & que je craignois que le poids de sa suite ne l'effondrât tout-à-fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui faisoit courir, je me hâtai de le tirer de là, pour le mener, malgré le froid qu'il faisoit encore, à mon donjon, tout ouvert & sans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raison qui m'avoit engagé à l'y conduire: il la redit à Mad. la Maréchale, & l'un & l'autre me pressèrent, en attendant qu'on referoit mon plancher, d'accepter un

logement au château, ou, ſi je l'aimois mieux, dans un édifice iſolé, qui étoit au milieu du parc, & qu'on appelloit le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorency n'eſt pas en plaine, comme celui de la C.....e. Il eſt inégal, montueux, mêlé de collines & d'enfoncemens, dont l'habile artiſte a tiré parti pour varier les boſquets, les ornemens, les eaux, les points de vue, & multiplier pour ainſi dire, à force d'art & de génie, un eſpace en lui-même aſſez reſſerré. Ce parc eſt couronné dans le haut, par la terraſſe & le château; dans le bas il forme une gorge qui s'ouvre & s'élargit vers la vallée, & dont l'angle eſt rempli par une grande piece d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargiſſement, & cette piece d'eau entourée de côteaux bien décorés de boſquets & d'arbres, eſt le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice & le terrain qui l'entoure, appartenoient jadis au célebre LeBrun, qui ſe plut à le bâtir & le décorer avec ce goût exquis

d'ornemens & d'architecture, dont ce grand peintre s'étoit nourri. Ce château depuis lors a été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond, entre le bassin de l'orangerie & la grande piece d'eau, par conséquent sujet à l'humidité, on l'a percé dans son milieu, d'un péristile à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant dans tout l'édifice, le maintient sec, malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paroît absolument environné d'eau, & l'on croit voir une isle enchantée, ou la plus jolie des trois isles Borromées, appellée *Isola bella*, dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire, qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient, outre le rez-de-chaussée, composé d'une salle de bal, d'une salle de billard, & d'une cuisine. Je pris le plus petit & le plus simple au-dessus de la cuisine, que j'eus aussi. Il étoit

d'une propreté charmante, l'ameublement en étoit blanc & bleu. C'eſt dans cette profonde & délicieuſe ſolitude, qu'au milieu des bois & des eaux, aux concerts des oiſeaux de toute eſpece, au parfum de la fleur d'orange, je compoſai dans une continuelle extaſe, le cinquieme livre de l'Emile, dont je dus en grande partie le coloris aſſez frais, à la vive impreſſion du local où je l'écrivois.

Avec quel empreſſement je courois tous les matins au lever du ſoleil, reſpirer un air embaumé ſur le périſtile ! Quel bon café au lait j'y prenois tête-à-tête avec ma Thérese ! Ma chatte & mon chien nous faiſoient compagnie. Ce ſeul cortege m'eût ſuffi pour toute ma vie, ſans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois là dans le paradis terreſtre ; j'y vivois avec autant d'innocence, & j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de juillet, M. & Mad. de L.....g me marquerent tant d'attentions, & me firent tant de careſſes, que logé chez eux & comblé de leurs bontés, je ne pus

moins faire que d'y répondre en les voyant assidument. Je ne les quittois presque point : j'allois le matin faire ma cour à Mad. la Maréchale, j'y dînois, j'allois l'après-midi me promener avec M. le Maréchal ; mais je n'y soupois pas, à cause du grand monde, & qu'on y soupoit trop tard pour moi. Jusqu'alors tout étoit convenable, & il n'y avoit point de mal encore, si j'avois su m'en tenir là. Mais je n'ai jamais su garder un milieu dans mes attachemens, & remplir simplement des devoirs de société. J'ai toujours été tout ou rien ; bientôt je fus tout ; & me voyant fêté, gâté par des personnes de cette considération, je passai les bornes, & me pris pour eux d'une amitié qu'il n'est permis d'avoir que pour ses égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes manieres, tandis qu'ils ne se relâcherent jamais dans les leurs, de la politesse à laquelle ils m'avoient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été très à mon aise avec Mad. la Maréchale. Quoique je ne fusse pas parfaitement rassuré sur son caractere, je le redou-

tois moins que son esprit. C'étoit par-là sur-tout, qu'elle m'en imposoit. Je savois qu'elle étoit difficile en conversations, & qu'elle avoit droit de l'être. Je savois que les femmes, & sur-tout les grandes dames, veulent absolument être amusées, qu'il vaudroit mieux les offenser que les ennuyer, & je jugeois par ses commentaires sur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir, de ce qu'elle devoit penser de mes balourdises. Je m'avisai d'un supplément, pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler ; ce fut de lire. Elle avoit ouï parler de la Julie ; elle savoit qu'on l'imprimoit ; elle marqua de l'empressement de voir cet ouvrage ; j'offris de le lui lire ; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle sur les dix heures ; M. de Luxembourg y venoit : on fermoit la porte. Je lisois à côté de son lit, & je compassai si bien mes lectures, qu'il y en auroit eu pour tout le voyage, quand même il n'auroit pas été interrompu. (*) Le fils

(*) La perte d'une grande bataille, qui affligea beaucoup le roi, força M. de Luxembourg à retourner précipitamment à la cour.

cès de cet expédient paſſa mon attente. Mad. de Luxembourg s'engoua de la Julie & de ſon auteur ; elle ne parloit que de moi, ne s'occupoit que de moi, me diſoit des douceurs toute la journée, m'embraſſoit dix fois le jour. Elle voulut que j'euſſe toujours ma place à table à côté d'elle ; & quand quelques ſeigneurs vouloient prendre cette place, elle leur diſoit que c'étoit la mienne, & les faiſoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impreſſion que ces manieres charmantes faiſoient ſur moi, que les moindres marques d'affection ſubjuguent. Je m'attachois réellement à elle, à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte, en voyant cet engouement, & me ſentant ſi peu d'agrément dans l'eſprit pour le ſoutenir, étoit qu'il ne ſe changeât en dégoût, & malheureuſement pour moi, cette crainte ne fut que trop bien fondée.

Il falloit qu'il y eût une oppoſition naturelle entre ſon tour d'eſprit & le mien, puiſqu'indépendamment des ſoules de balourdiſes qui m'échappoient à chaque inſ-

tant dans la conversation, dans mes lettres même, & lorsque j'étois le mieux avec elle, il se trouvoit des choses qui lui déplaisoient, sans que je pusse imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple, & j'en pourrois citer vingt. Elle sut que je faisois pour Mad. d'H..... une copie de l'Héloïse à tant la page. Elle en voulut avoir une sur le même pied. Je la lui promis ; & la mettant par-là du nombre de mes pratiques, je lui écrivis quelque chose d'obligeant & d'honnête à ce sujet ; du moins telle étoit mon intention. Voici sa réponse, qui me fit tomber des nues.

« A Versailles, ce mardi. (Liasse C, N°. 43.)

» Je suis ravie, je suis contente ; votre » lettre m'a fait un plaisir infini, & je me » presse pour vous le mander & pour » vous en remercier.

» Voici les propres termes de votre » lettre. *Quoique vous soyez sûrement une* » *très-bonne pratique, je me fais quelque* » *peine de prendre de votre argent ; réguliére-*

„ *ment, ce seroit à moi de payer le plaisir que* „ *j'aurois de travailler pour vous.* Je ne „ vous en dis pas davantage. Je me plains „ de ce que vous ne me parlez jamais de „ votre santé. Rien ne m'intéresse davan- „ tage. Je vous aime de tout mon cœur ; „ & c'est, je vous assure, bien tristement „ que je vous le mande, car j'aurois bien „ du plaisir à vous le dire moi-même. „ M. de Luxembourg vous aime & vous „ embrasse de tout son cœur. „

En recevant cette lettre, je me hâtai d'y répondre, en attendant plus ample examen, pour protester contre toute interprétation désobligeante ; & après m'être occupé quelques jours à cet examen, avec l'inquiétude qu'on peut concevoir, & toujours sans y rien comprendre, voici quelle fut enfin ma derniere réponse à ce sujet.

" A Montmorency, le 8 décembre 1759.

„ Depuis ma derniere lettre, j"ai exa- „ miné cent & cent fois le passage en „ question. Je l'ai considéré par son sens

„ propre & naturel : je l'ai conſidéré par
„ tous les ſens qu'on peut lui donner, &
„ je vous avoue, madame la Maréchale,
„ que je ne ſais plus ſi c'eſt moi qui vous
„ dois des excuſes, ou ſi ce n'eſt point
„ vous qui m'en devez. „

Il y a maintenant dix ans que ces lettres ont été écrites. J'y ai ſouvent repenſé depuis ce temps-là; & telle eſt encore aujourd'hui ma ſtupidité ſur cet article, que je n'ai pu parvenir à ſentir ce qu'elle avoit pu trouver dans ce paſſage, je ne dis pas d'offenſant, mais même qui pût lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuſcrit de l'Héloïſe, que voulut avoir Mad. de Luxembourg, je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué, qui le diſtinguât de tout autre. J'avois écrit à part les aventures de milord Edouard, & j'avois balancé long-temps à les inférer, ſoit en entier, ſoit par extrait, dans cet ouvrage, où elles me paroiſſoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-

fait, parce que, n'étant pas du ton de tout le reſte, elles en auroient gâté la touchante ſimplicité. J'eus une autre raiſon bien plus forte, quand je connus Mad. de Luxembourg. C'eſt qu'il y avoit dans ces aventures, une marquiſe romaine, d'un caractere très-odieux, dont quelques traits, ſans lui être applicables, auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connoiſſoient que de réputation. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'y avois pris, & m'y confirmai. Mais dans l'ardent deſir d'enrichir ſon exemplaire de quelque choſe qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas ſonger à ces malheureuſes aventures, & former le projet d'en faire l'extrait, pour l'y ajouter? Projet inſenſé, dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte!

*Quos vult perdere Jupiter, dementat.*

J'eus la ſtupidité de faire cet extrait avec bien du ſoin, bien du travail, & de lui envoyer ce morceau comme la plus

belle chose du monde ; en la prévenant toutefois, comme il étoit vrai, que j'avois brûlé l'original, que l'extrait étoit pour elle seule, & ne seroit jamais vu de personne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même : ce qui, loin de lui prouver ma prudence & ma discrétion, comme je croyois faire, n'étoit que l'avertir du jugement que je portois moi-même sur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands complimens que j'en attendois, & jamais, à ma très-grande surprise, elle ne me parla du cahier que je lui avois envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce ne fut que long-temps après, que je jugeai, sur d'autres indices, l'effet qu'elle avoit produit.

J'eus encore, en faveur de son manuscrit, une autre idée plus raisonnable, mais qui, par des effets plus éloignés, ne m'a guere été moins nuisible : tant tout con-

court à l'œuvre de la deſtinée, quand elle appelle un homme au malheur. Je penſai d'orner ce manuſcrit des deſſins des eſtampes de la Julie, leſquels deſſins ſe trouverent être du même format que le manuſcrit. Je demandai à C..... ces deſſins, qui m'appartenoient à toutes ſortes de titres, & d'autant plus que je lui avois abandonné le produit des planches, leſquelles eurent un grand débit. C..... eſt auſſi ruſé que je le ſuis peu. A force de ſe faire demander ces deſſins, il parvint à ſavoir ce que j'en voulois faire. Alors, ſous prétexte d'ajouter quelques ornemens à ces deſſins, il ſe les fit laiſſer, & finit par les préſenter lui-même.

*Ego verſiculos feci, tulit alter honores.*

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg ſur un certain pied. Depuis mon établiſſement au petit château, il m'y venoit voir très-ſouvent, & toujours dès le matin, ſur-tout quand M. & Mad. de Luxembourg étoient à Montmorency. Cela faiſoit que, pour paſſer avec

lui la journée, je n'allois point au château. On me reprocha ces abſences : j'en dis la raiſon. On me preſſa d'amener M. C..... : je le fis. C'étoit ce que le drôle avoit cherché. Ainſi, graces aux bontés exceſſives qu'on avoit pour moi, un commis de M. T....., qui vouloit bien lui donner quelquefois ſa table, quand il n'avoit perſonne à dîner, ſe trouva tout d'un coup, admis à celle d'un maréchal de France, avec les princes, les ducheſſes, & tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai jamais, qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le Maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener ſur le chemin de St. Deni ; nous accompagnerons M. C..... Le pauvre garçon n'y tint pas ; ſa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi, j'avois le cœur ſi ému, que je ne pus dire un ſeul mot. Je ſuivois par-derriere, pleurant comme un enfant, & mourant d'envie de baiſer les pas de ce bon maréchal. Mais la ſuite de cette hiſtoire de copie m'a fait anticiper ici ſur les

temps. Reprenons-les dans leur ordre, autant que ma mémoire me le permettra.

Si-tôt que la petite maiſon de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, ſimplement, & retournai m'y établir; ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite, en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi : mais je ne pus me réſoudre non plus à quitter mon appartement du petit château. J'en gardai la clef, & tenant beaucoup aux jolis déjeûnés du périſtile, j'allois ſouvent y coucher, & j'y paſſois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maiſon de campagne. J'étois peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux & le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit abſolument laiſſé la direction des réparations de Mont-Louis, & voulut que je diſpoſaſſe de ſes ouvriers, ſans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une ſeule chambre au premier, un appartement complet, compoſé d'une chambre,

d'une antichambre & d'une garde-robe. Au rez-de-chauſſée étoient la cuiſine & la chambre de Thereſe. Le donjon me ſervoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloiſon vitrée & d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amuſai quand j'y fus, à orner la terraſſe qu'ombrageoient déjà deux rangs de jeunes tilleuls ; j'y en fis ajouter deux, pour faire un cabinet de verdure ; j'y fis poſer une table & des bancs de pierre ; je l'entourai de lilas, de ſeringa, de chevrefeuille ; j'y fis faire une belle plate-bande de fleurs, parallele aux deux rangs d'arbres ; & cette terraſſe, plus élevée que celle du château, dont la vue étoit du moins auſſi belle, & ſur laquelle j'avois apprivoiſé des multitudes d'oiſeaux, me ſervoit de ſalle de compagnie pour recevoir M. & Mad. de Luxembourg, M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentieres, Mad. la ducheſſe de Montmorency, Mad. la ducheſſe de Boufflers, Mad. la comteſſe de Valentinois, Mad. la comteſſe de Boufflers, & d'autres perſonnes

ſonnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignoient pas de faire, par une montée très-fatigante, le pélerinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de M. & de Mad. de Luxembourg, toutes ces viſites; je le ſentois, & mon cœur leur en faiſoit bien l'hommage. C'eſt dans un de ces tranſports d'attendriſſement, que je dis une fois à M. de Luxembourg en l'embraſſant: Ah! M. le Maréchal, je haïſſois les grands avant que de vous connoître, & je les hais davantage encore, depuis que vous me faites ſi bien ſentir combien il leur ſeroit aiſé de ſe faire adorer.

Au reſte, j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque, s'ils ſe ſont jamais apperçu que cet éclat m'ait un inſtant ébloui, que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête; s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien, moins ſimple dans mes manieres, moins liant avec le peuple, moins familier avec mes voiſins, moins prompt à rendre ſervice à tout le monde, quand je l'ai pu, ſans me rebuter jamais des importunités ſans

nombre, & ſouvent déraiſonnables, dont j'étois ſans ceſſe accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorency, par mon ſincere attachement pour les maîtres, il me ramenoit de même à mon voiſinage, goûter les douceurs de cette vie égale & ſimple, hors de laquelle il n'eſt point de bonheur pour moi. Thérese avoit fait amitié avec la fille d'un maçon, mon voiſin, nommé Pilleu; je la fis de même avec le pere; & après avoir le matin dîné au château, non ſans gêne, mais pour complaire à Mad. la Maréchale, avec quel empreſſement je revenois le ſoir ſouper avec le bon-homme Pilleu & ſa famille, tantôt chez lui, tantôt chez moi!

Outre ces deux logemens, j'en eus bientôt un troiſieme à l'hôtel de Luxembourg, dont les maîtres me preſſerent ſi fort d'aller les y voir quelquefois, que j'y conſentis, malgré mon averſion pour Paris, où je n'avois été, depuis ma retraite à l'Hermitage, que les deux ſeules fois dont j'ai parlé: encore n'y allois-je que les jours convenus, uniquement pour ſouper, &

m'en retourner le lendemain matin. J'entrois & fortois par le jardin qui donnoit ſur le boulevard ; de ſorte que je pouvois dire, avec la plus exacte vérité, que je n'avois pas mis le pied ſur le pavé de Paris.

Au ſein de cette proſpérité paſſagere, ſe préparoit de loin la cataſtrophe qui devoit en marquer la fin. Peu de temps après mon retour à Mont-Louis, j'y fis, & bien malgré moi, comme à l'ordinaire, une nouvelle connoiſſance qui fait encore époque dans mon hiſtoire. On jugera dans la ſuite, ſi c'eſt en bien ou en mal. C'eſt Mad. la marquiſe de V.....n, ma voiſine, dont le mari venoit d'acheter une maiſon de campagne à S...y près de Montmorency. Mademoiſelle d'A.., fille du comte d'A.., homme de condition, mais pauvre, avoit épouſé M. de V.....n, vieux, laid, fourd, dur, brutal, jaloux, balafré, borgne, au demeurant bon-homme, quand on ſavoit le prendre, & poſſeſſeur de quinze à vingt mille livres de rentes, auxquelles on la maria. Ce mignon, jurant, criant, grondant, tempêtant, & faiſant pleurer ſa

femme toute la journée, finiſſoit par faire toujours ce qu'elle vouloit, & cela pour la faire enrager, attendu qu'elle ſavoit lui perſuader que c'étoit lui qui le vouloit, & que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de Margency, dont j'ai parlé, étoit l'ami de madame, & devint celui de monſieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué ſon château de Margency, près d'Eaubonne & d'Andilly, & ils y étoient préciſément durant mes amours pour Mad. d'H..... Mad. d'H..... & Mad. de V.....n ſe connoiſſoient par Mad. d'Aubeterre, leur commune amie; & comme le jardin de Margency étoit ſur le paſſage de Mad. d'H..... pour aller au Mont-Olympe, ſa promenade favorite, Mad. de V.....n lui donna une clef pour paſſer. A la faveur de cette clef, j'y paſſois ſouvent avec elle: mais je n'aimois point les rencontres imprévues; & quand Mad. de V..... n ſe trouvoit par haſard ſur notre paſſage, je les laiſſois enſemble ſans lui rien dire, & j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me

mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant, quand elle fut à S...., elle ne laiſſa pas de me rechercher. Elle me vint voir pluſieurs fois à Mont-Louis, ſans me trouver; & voyant que je ne lui rendois pas ſa viſite, elle s'aviſa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terraſſe. Il fallut bien l'aller remercier: c'en fut aſſez. Nous voilà liés.

Cette liaiſon commença par être orageuſe, comme toutes celles que je faiſois malgré moi. Il n'y régna même jamais un vrai calme. Le tour d'eſprit de Mad. de V.....n étoit par trop antipathique avec le mien. Les traits malins & les épigrammes partent chez elle avec tant de ſimplicité, qu'il faut une attention continuelle, & pour moi très-fatigante, pour ſentir quand on eſt perſifflé. Une niaiſerie, qui me revient, ſuffira pour en juger. Son frere venoit d'avoir le commandement d'une frégate en courſe contre les Anglois. Je parlois de la maniere d'armer cette frégate, ſans nuire à ſa légéreté. Oui, dit-elle d'un ton tout uni, l'on ne prend de

canons que ce qu'il en faut pour ſe battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ſes amis abſens, ſans gliſſer quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal, elle le voyoit en ridicule, & ſon ami Margency n'étoit pas excepté. Ce que je trouvois encore en elle d'inſupportable, étoit la gêne continuelle de ſes petits envois, de ſes petits cadeaux, de ſes petits billets, auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre, & toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuſer. Cependant, à force de la voir, je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ſes chagrins, ainſi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéreſſans nos tête-à-tête. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer enſemble. Nous nous cherchions pour nous conſoler, & ce beſoin m'a ſouvent fait paſſer ſur beaucoup de choſes. J'avois mis tant de dureté dans ma franchiſe avec elle, qu'après avoir montré quelquefois ſi peu d'eſtime pour ſon caractere, il falloit réellement en avoir beaucoup, pour croire qu'elle pût ſincé-

rement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que je lui ai quelquefois écrites, & dont il eſt à noter que jamais, dans aucune de ſes réponſes, elle n'a paru piquée en aucune façon.

« A Montmorency, le 5 novembre 1760.

» Vous me dites, madame, que vous » ne vous êtes pas bien expliquée, pour » me faire entendre que je m'explique » mal. Vous me parlez de votre préten- » due bêtiſe, pour me faire ſentir la » mienne. Vous vous vantez de n'être » qu'une bonne femme, comme ſi vous » aviez peur d'être priſe au mot, & vous » me faites des excuſes pour m'appren- » dre que je vous en dois. Oui, madame, » je le ſais bien ; c'eſt moi qui ſuis une » bête, un bon-homme, & pis encore, » s'il eſt poſſible ; c'eſt moi qui choiſis » mal mes termes, au gré d'une belle » dame françoiſe, qui fait autant d'atten- » tion aux paroles, & qui parle auſſi bien » que vous. Mais conſidérez que je les » prends dans le ſens commun de la

„ langue, ſans être au fait ou en ſouci des
„ honnêtes acceptions qu'on leur donne
„ dans les vertueuſes ſociétés de Paris. Si
„ quelquefois mes expreſſions ſont équi-
„ voques, je tâche que ma conduite en
„ détermine le ſens. „ &c. Le reſte de la lettre eſt à peu près ſur le même ton. Voyez-en la réponſe, liaſſe D, N°. 41, & jugez de l'incroyable modération d'un cœur de femme, qui peut n'avoir pas plus de reſſentiment d'une pareille lettre, que cette réponſe n'en laiſſe paroître, & qu'elle ne m'en a jamais témoigné. C....., entreprenant, hardi juſqu'à l'effronterie, & qui ſe tenoit à l'affût de tous mes amis, ne tarda pas à s'introduire en mon nom, chez Mad. de V.....n, & y fut bientôt, à mon inſu, plus familier que moi-même. C'étoit un ſingulier corps que ce C.....; Il ſe préſentoit de ma part chez toutes mes connoiſſances, s'y établiſſoit, y mangeoit ſans façon. Tranſporté de zele pour mon ſervice, il ne parloit jamais de moi que les larmes aux yeux : mais quand il me venoit voir, il gardoit le plus profond

ſilence ſur toutes ces liaiſons, & ſur tout ce qu'il ſavoit devoir m'intéreſſer. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit, ou vu, qui m'intéreſſoit, il m'écoutoit, m'interrogeoit même. Il ne ſavoit jamais rien de Paris, que ce que je lui en apprenois: enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de perſonne: il n'étoit ſecret & myſtérieux qu'avec ſon ami. Mais laiſſons quant à préſent, C..... & Mad. de V.....n. Nous y reviendrons dans la ſuite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, LaTour, le peintre, vint m'y voir, & m'apporta mon portrait en paſtel, qu'il avoit expoſé au ſallon, il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait, que je n'avois pas accepté. Mais Mad. D'.....y, qui m'avoit donné le ſien & qui vouloit avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle, vint ma rupture avec Mad. D'.....y; je lui rendis ſon portrait; & n'étant plus queſtion de lui donner le

mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit & le trouva bien ; je le lui offris, il l'accepta, je le lui envoyai. Ils comprirent, lui & Mad. la Maréchale, que je ferois bien aise d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature, de très-bonne main, les firent enchâsser dans une boîte à bonbons, de cryſtal de roche, montée en or, & m'en firent le cadeau d'une façon très-galante, dont je fus enchanté. Mad. de Luxembourg ne voulut jamais consentir que son portrait occupât le dessus de la boîte. Elle m'avoit reproché plusieurs fois, que j'aimois mieux M. de Luxembourg qu'elle ; & je ne m'en étois point défendu, parce que cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment, mais bien clairement, par cette façon de placer son portrait, qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis, à peu près dans ce même temps, une sottise qui ne contribua pas à me conserver ses bonnes graces. Quoique je ne connusse point du tout M. de Silhouette, & que je fusse peu porté à l'aimer, j'avois

une grande opinion de ſon adminiſtration. Lorſqu'il commença d'appeſantir ſa main ſur les financiers, je vis qu'il n'entamoit pas ſon opération dans un temps favorable; je n'en fis pas des vœux moins ardens pour ſon ſuccès; & quand j'appris qu'il étoit déplacé, je lui écrivis dans mon étourderie, la lettre ſuivante, qu'aſſurément je n'entreprends pas de juſtifier.

" A Montmorency, le 2 décembre 1759.

„ Daignez, monſieur, recevoir l'hom-
„ mage d'un ſolitaire qui n'eſt pas connu
„ de vous, mais qui vous eſtime par vos
„ talens, qui vous reſpecte par votre ad-
„ miniſtration, & qui vous a fait l'hon-
„ neur de croire qu'elle ne vous reſteroit
„ pas long-temps. Ne pouvant ſauver l'é-
„ tat qu'aux dépens de la capitale qui l'a
„ perdu, vous avez bravé les cris des ga-
„ gneurs d'argent. En vous voyant écra-
„ ſer ces miſérables, je vous enviois votre
„ place; en vous la voyant quitter, ſans
„ vous être démenti, je vous admire.
„ Soyez content de vous, monſieur; elle

„ vous laisse un honneur dont vous jouis-
„ rez long-temps sans concurrent. Les
„ malédictions des frippons sont la gloire
„ de l'homme juste. „

Mad. de Luxembourg, qui savoit que j'avois écrit cette lettre, m'en parla au voyage de pâques; je la lui montrai; elle en souhaita une copie, je la lui donnai: mais j'ignorois, en la lui donnant, qu'elle étoit un de ces gagneurs d'argent, qui s'intéressoient aux sous-fermes, & qui avoient fait déplacer Silhouette. On eût dit, à toutes mes balourdises, que j'allois excitant à plaisir la haine d'une femme aimable & puissante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachois davantage de jour en jour, & dont j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la disgrace, quoique je fisse, à force de gaucheries, tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il est assez superflu d'avertir que c'est à elle que se rapporte l'histoire de l'opiate de M. Tronchin, dont j'ai parlé dans ma premiere partie: l'autre dame étoit Mad. de Mirepoix. Elles ne m'en ont jamais reparlé, ni fait le moindre sem-

blant de s'en ſouvenir, ni l'une ni l'autre; mais de préſumer que Mad. de L.....g ait pu l'oublier réellement, c'eſt ce qui me paroît bien difficile, quand même on ne ſauroit rien des événemens ſubſéquens. Pour moi, je m'étourdiſſois ſur l'effet de mes bêtiſes, par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à deſſein de l'offenſer: comme ſi jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles, même avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part.

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien ſentir, & que je ne trouvaſſe encore ni diminution dans ſon empreſſement, ni changement dans ſes manieres, la continuation, l'augmentation même d'un preſſentiment trop bien fondé, me faiſoit trembler ſans ceſſe, que l'ennui ne ſuccédât bientôt à cet engouement. Pouvois-je attendre d'une ſi grande dame, une conſtance à l'épreuve de mon peu d'adreſſe à la ſoutenir? Je ne ſavois pas même lui cacher ce preſſentiment ſourd, qui m'inquiétoit, & ne me rendoit que plus mauſ-

ſade. On en jugera par la lettre ſuivante, qui contient une bien ſinguliere prédiction.

NB. *Cette lettre, ſans date dans mon brouillon, eſt du mois d'octobre* 1760 *au plus tard.*

" Que vos bontés ſont cruelles ! Pourquoi troubler la paix d'un ſolitaire, qui renonçoit aux plaiſirs de la vie, pour n'en plus ſentir les ennuis ? J'ai paſſé mes jours à chercher en vain des attachemens ſolides. Je n'en ai pu former dans les conditions auxquelles je pouvois atteindre; eſt-ce dans la vôtre que j'en dois chercher ? L'ambition ni l'intérêt ne me tentent pas ; je ſuis peu vain, peu craintif ; je puis réſiſter à tout, hors aux careſſes. Pourquoi m'attaquez-vous tous deux par un foible qu'il faut vaincre, puiſque dans la diſtance qui nous ſépare, les épanchemens des cœurs ſenſibles ne doivent pas rapprocher le mien de vous ? La reconnoiſſance ſuffira-t-elle pour un cœur qui ne connoît pas deux manieres de ſe donner, & ne ſe ſent capable que

„ d'amitié ? D'amitié , madame la Maré-
„ chale ! Ah , voilà mon malheur ! Il eſt
„ beau à vous , à M. le Maréchal , d'em-
„ ployer ce terme : mais je ſuis inſenſé
„ de vous prendre au mot. Vous vous
„ jouez , moi je m'attache , & la fin du
„ jeu me prépare de nouveaux regrets.
„ Que je hais tous vos titres , & que je
„ vous plains de les porter ! Vous me ſem-
„ blez ſi dignes de goûter les charmes
„ de la vie privée ! Que n'habitez-vous
„ Clarens ! J'irois y chercher le bonheur
„ de ma vie : mais le château de Mont-
„ morency , mais l'hôtel de Luxembourg !
„ Eſt-ce là qu'on doit voir Jean-Jaques ?
„ Eſt-ce là qu'un ami de l'égalité doit
„ porter les affections d'un cœur ſenſible
„ qui , payant ainſi l'eſtime qu'on lui té-
„ moigne , croit rendre autant qu'il re-
„ çoit ? Vous êtes bonne & ſenſible auſſi ;
„ je le ſais , je l'ai vu ; j'ai regret de n'a-
„ voir pu plus tôt le croire : mais dans le
„ rang où vous êtes , dans votre maniere
„ de vivre , rien ne peut faire une impreſ-
„ ſion durable , & tant d'objets nouveaux

„ s'effacent ſi bien mutuellement, qu'au-
„ cun ne demeure. Vous m'oublierez,
„ madame, après m'avoir mis hors d'état
„ de vous imiter. Vous aurez beaucoup
„ fait pour me rendre malheureux, &
„ pour être inexcuſable. „

Je lui joignois là M. de Luxembourg, afin de rendre le compliment moins dur pour elle; car, au reſte, je me ſentois ſi ſûr de lui, qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'eſprit, une ſeule crainte ſur la durée de ſon amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de Mad. la Maréchale, ne s'eſt un moment étendu juſqu'à lui. Je n'ai jamais eu la moindre défiance ſur ſon caractere, que je ſavois être foible, mais ſûr. Je ne craignois pas plus de ſa part un refroidiſſement, que je n'en attendois un attachement héroïque. La ſimplicité, la familiarité de nos manieres l'un avec l'autre, marquoit combien nous comptions réciproquement ſur nous. Nous avions raiſon tous deux: j'honorerai, je chérirai, tant que je vivrai, la mémoire de ce digne ſeigneur; & quoi qu'on ait pu faire pour

le

le détacher de moi, je suis aussi certain qu'il est mort mon ami, que si j'avois reçu son dernier soupir.

Au second voyage de Montmorency, de l'année 1760, la lecture de la Julie étant finie, j'eus recours à celle de l'Emile, pour me soutenir auprès de Mad. de Luxembourg; mais cela ne réussit pas si bien, soit que la matiere fût moins de son goût, soit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laisser duper par mes libraires, elle voulut que je lui laissasse le soin de faire imprimer cet ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y consentis, sous l'expresse condition, qu'il ne s'imprimeroit point en France: & c'est sur quoi nous eûmes une longue dispute; moi, prétendant que la permission tacite étoit impossible à obtenir, imprudente même à demander, & ne voulant point permettre autrement l'impression dans le royaume; elle, soutenant que cela ne feroit pas même une difficulté à la censure, dans le système que le gouverne-

ment avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ſes vues M. de M.....s, qui m'écrivit à ce ſujet une longue lettre toute de ſa main, pour me prouver que la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard étoit préciſément une piece faite pour avoir par-tout l'approbation du genre humain, & celle de la cour dans la circonſtance. Je fus ſurpris de voir ce magiſtrat, toujours ſi craintif, devenir ſi coulant dans cette affaire. Comme l'impreſſion d'un livre qu'il approuvoit, étoit par cela ſeul légitime, je n'avois plus d'objection à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant, par un ſcrupule extraordinaire, j'exigeai toujours que l'ouvrage s'imprimeroit en Hollande, & même par le libraire Néaulme, que je ne me contentai pas d'indiquer, mais que j'en prévins; conſentant au reſte que l'édition ſe fît au profit d'un libraire François, & que, quand elle ſeroit faite, on la débitât, ſoit à Paris, ſoit où l'on voudroit, attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà exactement ce qui fut

convenu entre Mad. de Luxembourg & moi, après quoi je lui remis mon manuscrit.

Elle avoit amené à ce voyage, sa petite-fille, Mlle. de Boufflers, aujourd'hui Mad. la duchesse de Lauzun. Elle s'appelloit Amélie. C'étoit une charmante personne. Elle avoit vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale. Rien de plus aimable & de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre & de plus chaste que les sentimens qu'elle inspiroit. D'ailleurs, c'étoit un enfant; elle n'avoit pas onze ans. Mad. la Maréchale, qui la trouvoit trop timide, faisoit ses efforts pour l'animer. Elle me permit plusieurs fois de lui donner un baiser; ce que je fis avec ma maussaderie ordinaire. Au lieu des gentillesses qu'un autre eût dites à ma place, je restois là muet, interdit, & je ne sais lequel étoit le plus honteux, de la pauvre petite, ou de moi. Un jour je la rencontrai seule dans l'escalier du petit château: elle venoit de voir Thérese, avec laquelle sa gouvernante étoit encore,

Faute de ſavoir que lui dire, je lui propoſai un baiſer, que dans l'innocence de ſon cœur, elle ne refuſa pas, en ayant reçu un le matin même, par l'ordre de ſa grand-maman, & en ſa préſence. Le lendemain, liſant l'Emile au chevet de Mad. la Maréchale, je tombai préciſément ſur un paſſage où je cenſure, avec raiſon, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très-juſte, & dit là-deſſus quelque choſe de fort ſenſé, qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtiſe, qui m'a ſi ſouvent donné l'air vil & coupable, quand je n'étois que ſot & embarraſſé! Bêtiſe qu'on prend même pour une fauſſe excuſe, dans un homme qu'on ſait n'être pas ſans eſprit. Je puis jurer que dans ce baiſer ſi répréhenſible, ainſi que dans les autres, le cœur & les ſens de Mlle. Amélie n'étoient pas plus purs que les miens; & je puis jurer même que ſi, dans ce moment, j'avois pu éviter ſa rencontre, je l'aurois fait; non qu'elle ne me fît grand plaiſir à voir, mais par l'embarras de trouver en paſſant, quelque mot

agréable à lui dire. Comment ſe peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé? Quel parti prendre? Comment ſe conduire, dénué de tout impromptu dans l'eſprit? Si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdiſe infailliblement: ſi je ne dis rien, je ſuis un miſanthrope, un animal farouche, un ours. Une totale imbécillité m'eût été bien plus favorable: mais les talens dont j'ai manqué dans le monde, ont fait les inſtrumens de ma perte, des talens que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage, Mad. de Luxembourg fit une bonne œuvre, à laquelle j'eus quelque part. Diderot ayant très-imprudemment offenſé Mad. la princeſſe de Robeck, fille de M. de Luxembourg; Paliſſot, qu'elle protégeoit, la vengea par la comédie des Philoſophes, dans laquelle je fus tourné en ridicule, & Diderot extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage, moins, je penſe, à cauſe de l'obligation qu'il

m'avoit, que de peur de déplaire au pere de ſa protectrice, dont il ſavoit que j'étois aimé. Le libraire Duchesne, qu'alors je ne connoiſſois point, m'envoya cette piece quand elle fut imprimée; & je ſoupçonne que ce fut par l'ordre de Paliſſot, qui crut peut-être que je verrois avec plaiſir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il ſe trompa fort. En rompant avec Diderot, que je croyois moins méchant qu'indiſcret & foible, j'ai toujours conſervé dans l'ame, de l'attachement pour lui, même de l'eſtime, & du reſpect pour notre ancienne amitié, que je ſais avoir été long-temps auſſi ſincere de ſa part que de la mienne. C'eſt toute autre choſe avec G...., homme faux par caractere, qui ne m'aima jamais, qui n'eſt pas même capable d'aimer, & qui, de gaieté de cœur, ſans aucun ſujet de plainte, & ſeulement pour contenter ſa noire jalouſie, s'eſt fait, ſous le maſque, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci n'eſt plus rien pour moi: l'autre ſera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent

à la vue de cette odieuse piece : je n'en pus supporter la lecture, & sans l'achever, je la renvoyai à Ducheſne avec la lettre suivante.

" A Montmorency, le 21 mai 1760.

„ En parcourant, monſieur, la piece „ que vous m'avez envoyée, j'ai frémi „ de m'y voir loué. Je n'accepte point „ cet horrible préſent. Je ſuis perſuadé „ qu'en me l'envoyant, vous n'avez point „ voulu me faire une injure ; mais vous „ ignorez ou vous avez oublié que j'ai „ eu l'honneur d'être l'ami d'un homme „ reſpectable, indignement noirci & ca- „ lomnié dans ce libelle. „

Ducheſne montra cette lettre. Diderot qu'elle auroit dû toucher, s'en dépita. Son amour-propre ne put me pardonner la ſupériorité d'un procédé généreux, & je ſus que ſa femme ſe déchaînoit par-tout contre moi, avec une aigreur qui m'affecta peu, ſachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une harangere.

Diderot à ſon tour, trouva un vengeur

dans l'abbé Morrellet, qui fit contre Palissot un petit écrit imité du petit Prophete, & intitulé *la Vision*. Il offensa très-imprudemment dans cet écrit, Mad. de Robeck, dont les amis le firent mettre à la Bastille : car pour elle, naturellement peu vindicative, & pour lors mourante, je suis persuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'Alembert, qui étoit fort lié avec l'abbé Morrellet, m'écrivit pour m'engager à prier Mad. de Luxembourg de solliciter sa liberté, lui promettant en reconnoissance, des louanges dans l'Encyclopédie. (*) Voici ma réponse.

" Je n'ai pas attendu votre lettre, mon-
" sieur, pour témoigner à Mad. la Maré-
" chale de Luxembourg la peine que me
" faisoit la détention de l'abbé Morrellet.
" Elle sait l'intérêt que j'y prends, elle
" saura celui que vous y prenez, & il
" lui suffiroit, pour y prendre intérêt elle-

(*) Cette lettre, avec plusieurs autres, a disparu à l'hôtel de Luxembourg, tandis que mes papiers y étoient en dépôt.

„ même, de savoir que c'est un homme
„ de mérite. Au surplus, quoiqu'elle &
„ M. le Maréchal m'honorent d'une bien-
„ veillance qui fait la consolation de ma
„ vie, & que le nom de votre ami soit
„ près d'eux une recommandation pour
„ l'abbé Morrellet, j'ignore jusqu'à quel
„ point il leur convient d'employer en
„ cette occasion, le crédit attaché à leur
„ rang, & à la considération due à leurs
„ personnes. Je ne suis pas même per-
„ suadé que la vengeance en question
„ regarde Mad. la princesse de Robeck,
„ autant que vous paroissez le croire; &
„ quand cela seroit, on ne doit pas s'at-
„ tendre que le plaisir de la vengeance
„ appartienne aux philosophes exclusi-
„ vement, & que quand ils voudront
„ être femmes, les femmes seront philo-
„ sophes.

„ Je vous rendrai compte de ce que
„ m'aura dit Mad. de Luxembourg,
„ quand je lui aurai montré votre lettre.
„ En attendant, je crois la connoître assez
„ pour pouvoir vous assurer d'avance,

„ que quand elle auroit le plaiſir de con-
„ tribuer à l'élargiſſement de l'abbé Mor-
„ rellet, elle n'accepteroit point le tribut
„ de reconnoiſſance que vous lui promet-
„ tez dans l'Encyclopédie, quoiqu'elle
„ s'en tînt honorée; parce qu'elle ne fait
„ pas le bien pour la louange, mais pour
„ contenter ſon bon cœur. „

Je n'épargnai rien pour exciter le zele & la commiſération de Mad. de Luxembourg en faveur du pauvre captif, & je réuſſis. Elle fit un voyage à Verſailles, exprès pour voir M. le comte de St. Florentin; & ce voyage abrégea celui de Montmorency, que M. le Maréchal fut obligé de quitter en même temps, pour ſe rendre à Rouen, où le roi l'envoyoit comme gouverneur de Normandie, au ſujet de quelques mouvemens du parlement qu'on vouloit contenir. Voici la lettre que m'écrivit Mad. de Luxembourg, le ſurlendemain de ſon départ.

« A Verſailles, ce mercredi.
( Liaſſe D, N°. 23. )

„ M. de Luxembourg eſt parti hier

„ à ſix heures du matin. Je ne ſais pas „ encore ſi j'irai. J'attends de ſes nou- „ velles, parce qu'il ne ſait pas lui-même „ combien de temps il y ſera. J'ai vu „ M. de St. Florentin, qui eſt le mieux „ diſpoſé pour l'abbé Morrellet; mais il „ y trouve des obſtacles, dont il eſpere „ cependant triompher, à ſon premier „ travail avec le roi, qui ſera la ſemaine „ prochaine. J'ai demandé auſſi en grace, „ qu'on ne l'exilât point, parce qu'il „ en étoit queſtion; on vouloit l'envoyer „ à Nancy. Voilà, monſieur, ce que j'ai „ pu obtenir; mais je vous promets que „ je ne laiſſerai pas M. de St. Florentin „ en repos, que l'affaire ne ſoit finie „ comme vous le deſirez. Que je vous „ diſe donc à préſent le chagrin que j'ai „ eu de vous quitter ſi-tôt; mais je me „ flatte que vous n'en doutez pas. Je vous „ aime de tout mon cœur, & pour toute „ ma vie. „

Quelques jours après, je reçus ce billet de d'Alembert, qui me donna une véritable joie.

" Ce 1er. août. (Liasse D, N°. 26.)

„ Grace à vos soins, mon cher philo-
„ sophe, l'abbé est sorti de la Bastille,
„ & sa détention n'aura point d'autres
„ suites. Il part pour la campagne, &
„ vous fait, ainsi que moi, mille remercie-
„ mens & complimens. *Vale & me ama.* „

L'abbé m'écrivit aussi quelques jours après, une lettre de remerciement, (liasse D, N°. 29.) qui ne me parut pas respirer une certaine effusion de cœur, & dans laquelle il sembloit exténuer en quelque sorte le service que je lui avois rendu; & à quelque temps de là, je trouvai que d'Alembert & lui m'avoient en quelque sorte, je ne dirai pas, supplanté, mais succédé auprès de Mad. de Luxembourg, & que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant je suis bien éloigné de soupçonner l'abbé Morrellet d'avoir contribué à ma disgrace; je l'estime trop pour cela. Quant à M. d'Alembert, je n'en dis rien ici; j'en reparlerai dans la suite.

J'eus dans le même temps une autre affaire, qui occasionna la derniere lettre, que j'aie écrite à M. de Voltaire : lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une insulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à personne. Je suppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé T.....t que je connoissois un peu, mais que j'avois très-peu vu, m'écrivit le 13 juin 1760, (liasse D, N°. 11.) pour m'avertir que M. Formey son ami & correspondant, avoit imprimé dans son Journal, ma lettre à M. de Voltaire, sur le désastre de Lisbonne. L'abbé T.....t vouloit savoir comment cette impression s'étoit pu faire, & dans son tour d'esprit finet & jésuitique, me demandoit mon avis sur la réimpression de cette lettre, sans vouloir me dire le sien. Comme je hais souverainement les ruseurs de cette espece, je lui fis les remerciemens que je lui devois ; mais j'y mis un ton dur, qu'il sentit, & qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois lettres, jusqu'à ce qu'il fut tout ce qu'il avoit voulu savoir.

Je compris bien, quoi qu'en pût dire T.....t, que Formey n'avoit point trouvé cette lettre imprimée, & que la premiere impreſſion en venoit de lui. Je le connoiſſois pour un effronté pillard, qui, ſans façon, ſe faiſoit un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà public, le nom de l'auteur, d'y mettre le ſien, & de le vendre à ſon profit. (*) Mais comment ce manuſcrit lui étoit-il parveuu? C'étoit là la queſtion, qui n'étoit pas difficile à réſoudre, mais dont j'eus la ſimplicité d'être embarraſſé. Quoique Voltaire fût honoré par excès dans cette lettre, comme enfin, malgré ſes procédés mal-honnêtes, il eût été fondé à ſe plaindre, ſi je l'avois fait imprimer ſans ſon aveu, je pris le parti de lui écrire à ce ſujet. Voici cette ſeconde lettre, à laquelle il ne fit aucune réponſe, & dont

(*) C'eſt ainſi qu'il s'eſt, dans la ſuite, approprié l'Emile.

pour mettre sa brutalité plus à l'aise, il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur.

" A Montmorency, le 17 juin 1760.

„ Je ne pensois pas, monsieur, me „ trouver jamais en correspondance avec „ vous. Mais apprenant que la lettre que „ je vous écrivis en 1756, a été imprimée „ à Berlin, je dois vous rendre compte de „ ma conduite à cet égard, & je remplirai „ ce devoir avec vérité & simplicité.

„ Cette lettre vous ayant été réelle- „ ment adressée, n'étoit point destinée à „ l'impression. Je la communiquai sous „ condition, à trois personnes, à qui les „ droits de l'amitié ne me permettoient „ pas de rien refuser de semblable, & à „ qui les mêmes droits permettoient en- „ core moins d'abuser de leur dépôt, en „ violant leur promesse. Ces trois per- „ sonnes sont, Mad. de C.....x, „ belle-fille de Mad. D...n, Mad. la „ comtesse de H....., & un Allemand „ nommé M. G.... Mad. de C.....x „ souhaitoit que cette lettre fût imprimée,

„ & me demanda mon consentement pour
„ cela. Je lui dis qu'il dépendoit du vôtre.
„ Il vous fut demandé ; vous le refusâtes,
„ & il n'en fut plus question.

„ Cependant M. l'abbé T.....t, avec
„ qui je n'ai nulle espece de liaison, vient
„ de m'écrire, par une attention pleine
„ d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles
„ d'un Journal de M. Formey, il y avoit
„ lu cette même lettre, avec un avis dans
„ lequel l'éditeur dit, sous la date du 23
„ octobre 1759, qu'il l'a trouvée, il y a
„ quelques semaines, chez les libraires de
„ Berlin, & que, comme c'est une de ces
„ feuilles volantes qui disparoissent bien-
„ tôt sans retour, il a cru lui devoir don-
„ ner place dans son Journal.

„ Voilà, monsieur, tout ce que j'en
„ sais. Il est très-sûr que jusqu'ici, l'on
„ n'avoit pas même ouï parler à Paris de
„ cette lettre. Il est très-sûr que l'exem-
„ plaire, soit manuscrit, soit imprimé,
„ tombé dans les mains de M. Formey,
„ n'a pu lui venir que de vous, ce qui
„ n'est pas vraisemblable, ou d'une des

„ trois

„ trois perſonnes que je viens de nommer.
„ Enfin, il eſt très-ſûr que les deux dames
„ ſont incapables d'une pareille infidélité.
„ Je n'en puis ſavoir davantage dans ma
„ retraite. Vous avez des correſpondan-
„ ces, au moyen deſquelles il vous ſeroit
„ aiſé, ſi la choſe en valoit la peine, de re-
„ monter à la ſource, & de vérifier le fait.

„ Dans la même lettre, M. l'abbé
„ T . . . . . t me marque qu'il tient la
„ feuille en réſerve, & ne la prêtera point
„ ſans mon conſentement, qu'aſſurément
„ je ne lui donnerai pas. Mais cet exem-
„ plaire peut n'être pas le ſeul à Paris. Je
„ ſouhaite, monſieur, que cette lettre
„ n'y ſoit pas imprimée, & je ferai de
„ mon mieux pour cela; mais ſi je ne
„ pouvois éviter qu'elle ne le fût, &
„ qu'inſtruit à temps, je puſſe avoir la
„ préférence, alors je n'héſiterois pas à
„ la faire imprimer moi-même. Cela me
„ paroît juſte & naturel.

„ Quant à votre réponſe à la même
„ lettre, elle n'a été communiquée à per-
„ ſonne, & vous pouvez compter qu'elle

„ ne ſera point imprimée ſans votre aveu,
„ qu'aſſurément je n'aurai point l'indiſ-
„ crétion de vous demander, ſachant bien
„ que ce qu'un homme écrit à un autre,
„ il ne l'écrit pas au public. Mais ſi vous
„ en vouliez faire une pour être publiée,
„ & me l'adreſſer, je vous promets de la
„ joindre fidélement à ma lettre, & de n'y
„ pas repliquer un ſeul mot.

„ Je ne vous aime point, monſieur;
„ vous m'avez fait les maux qui pou-
„ voient m'être les plus ſenſibles, à moi
„ votre diſciple & votre enthouſiaſte.
„ Vous avez perdu Geneve pour le prix
„ de l'aſyle que vous y avez reçu; vous
„ avez aliéné de moi mes concitoyens,
„ pour le prix des applaudiſſemens que
„ je vous ai prodigués parmi eux: c'eſt
„ vous qui me rendez le ſéjour de mon
„ pays inſupportable; c'eſt vous qui me
„ ferez mourir en terre étrangere, privé
„ de toutes les conſolations des mourans,
„ & jeté pour tout honneur, dans une
„ voirie; tandis que tous les honneurs
„ qu'un homme peut attendre, vous

„ accompagneront dans mon pays. Je „ vous hais, enfin, puiſque vous l'avez „ voulu ; mais je vous hais en homme „ encore plus digne de vous aimer, ſi „ vous l'aviez voulu. De tous les ſenti- „ mens dont mon cœur étoit pénétré „ pour vous, il n'y reſte que l'admira- „ tion qu'on ne peut refuſer à votre beau „ génie, & l'amour de vos écrits. Si je „ ne puis honorer en vous que vos talens, „ ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai „ jamais au reſpect qui leur eſt dû, ni „ aux procédés que ce reſpect exige. „

Au milieu de toutes ces petites tracaſ- feries littéraires, qui me confirmoient de plus en plus dans ma réſolution, je reçus le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré, & auquel j'ai été le plus ſenſible, dans la viſite que M. le prince de Conti daigna me faire par deux fois, l'une au petit château, & l'autre à Mont-Louis. Il choiſit même toutes les deux fois, le temps que Mad. de Luxembourg n'étoit pas à Montmorency, afin de rendre plus manifeſte qu'il n'y venoit que pour

moi. Je n'ai jamais douté que je ne dusse les premieres bontés de ce prince à Mad. de Luxembourg & à M. de Boufflers ; mais je ne doute pas, non plus, que je ne doive à ses propres sentimens & à moi-même, celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors. (*)

Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très-petit, & que la situation du donjon étoit charmante, j'y conduisis le prince, qui pour comble de graces, voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs. Je savois qu'il gagnoit le chevalier de Lorenzy, qui étoit plus fort que moi. Cependant, malgré les signes & les grimaces du chevalier & des assistans, que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant, je lui dis d'un ton respectueux, mais grave : Monseigneur,

(*) Remarquez la persévérance de cette aveugle & stupide confiance, au milieu de tous les traitemens qui devoient le plus m'en désabuser. Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770.

j'honore trop votre alteſſe ſéréniſſime, pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince, plein d'eſprit & de lumiere, & ſi digne de n'être pas adulé, ſentit en effet, du moins je le penſe, qu'il n'y avoit là que moi qui le traitaſſe en homme, & j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment ſu bon gré.

Quand il m'en auroit ſu mauvais gré, je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien, & je n'ai pas aſſurément à me reprocher non plus, d'avoir mal répondu dans mon cœur à ſes bontés, mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaiſe grace, tandis qu'il mettoit lui-même une grace infinie dans la maniere de me les marquer. Peu de jours après, il me fit envoyer un panier de gibier, que je reçus comme je devois. A quelque temps de là, il m'en fit envoyer un autre; & l'un de ſes officiers des chaſſes écrivit par ſes ordres, que c'étoit de la chaſſe de ſon alteſſe, & du gibier tiré de ſa propre main. Je le reçus encore; mais j'écrivis à Mad. de Boufflers que je n'en

recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, & méritoit de l'être. Refuser des préſens en gibier, d'un prince du ſang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, eſt moins la délicateſſe d'un homme fier qui veut conſerver ſon indépendance, que la ruſticité d'un mal-appris qui ſe méconnoît. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil, ſans en rougir, & ſans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin, je n'ai pas entrepris mes confeſſions pour taire mes ſottiſes, & celle-là me révolte trop moi-même, pour qu'il me ſoit permis de la diſſimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir ſon rival, il s'en fallut peu : car alors Mad. de B.....s étoit encore ſa maîtreſſe, & je n'en ſavois rien. Elle me venoit voir aſſez ſouvent avec le chevalier de Lorenzy. Elle étoit belle & jeune encore ; elle affectoit l'eſprit romain, & moi je l'eus toujours romaneſque ; cela ſe tenoit d'aſſez près. Je faillis me prendre ; je crois qu'elle le vit : le chevalier le vit auſſi ; du moins il m'en parla, & de maniere à ne pas me décou-

rager. Mais pour le coup, je fus sage, & il en étoit temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venois de donner aux barbons dans ma lettre à d'Alembert, j'eus honte d'en profiter si mal moi-même; d'ailleurs, apprenant ce que j'avois ignoré, il auroit fallu que la tête m'eût tourné, pour porter si haut mes concurrences. Enfin, mal guéri peut-être encore de ma passion pour Mad. d'H....., je sentis que plus rien ne la pouvoit remplacer dans mon cœur, & je fis mes adieux à l'amour pour le reste de ma vie. Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune femme, qui avoit ses vues, des agaceries bien dangereuses, & avec des yeux bien inquiétans: mais si elle a fait semblant d'oublier mes douze lustres, pour moi, je m'en suis souvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chûtes, & je réponds de moi pour le reste de mes jours.

Mad. de B.....s s'étant apperçu de l'émotion qu'elle m'avoit donnée, put s'appercevoir aussi que j'en avois triom-

phé. Je ne suis ni assez fou, ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge ; mais sur certains propos qu'elle tint à Thérese, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité ; si cela est, & qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curiosité frustrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes foiblesses, puisque l'amour vainqueur me fut si funeste, & que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a servi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs : mais ils sont tels dans cette cruelle époque, & la forte impression m'en est si bien restée, que, perdu dans la mer immense de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ses suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. Ainsi, je puis marcher dans le livre suivant, avec encore assez d'assurance. Si je vais plus loin, ce ne sera plus qu'en tâtonnant.

# LIVRE ONZIEME.

QUOIQUE la Julie, qui depuis long-temps étoit sous presse, ne parût point encore à la fin de 1760, elle commençoit à faire grand bruit. Mad. de Luxembourg en avoit parlé à la cour, Mad. d'H..... à Paris. Cette derniere avoit même obtenu de moi pour St. L.....t, la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avoit été enchanté. Duclos, à qui je l'avois aussi fait lire, en avoit parlé à l'académie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue St. Jaques & celui du Palais-royal étoient assiégés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin, & son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avoit été attendu. Mad. la Dauphine, qui l'avoit lu des premieres, en parla à M. de Luxembourg, comme d'un ouvrage ravis-

ſant. Les ſentimens furent partagés chez les gens de lettres : mais dans le monde, il n'y eut qu'un avis ; & les femmes ſurtout s'enivrerent & du livre & de l'auteur, au point qu'il y en avoit peu, même dans les hauts rangs, dont je n'euſſe fait la conquête, ſi je l'avois entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, & qui, ſans avoir eu beſoin de l'expérience, autoriſent mon opinion. Il eſt ſingulier que ce livre ait mieux réuſſi en France que dans le reſte de l'Europe, quoique les François, hommes & femmes, n'y ſoient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, ſon moindre ſuccès fut en Suiſſe, & ſon plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu regnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs ? Non, ſans doute ; mais il y regne encore ce ſens exquis qui tranſporte le cœur à leur image, & qui nous fait chérir dans les autres, les ſentimens purs, tendres, honnêtes, que nous n'avons plus. La corruption déſormais eſt par-tout la même : il n'exiſte plus ni mœurs, ni vertus en Europe ; mais s'il

exiſte encore quelque amour pour elles, c'eſt à Paris qu'on doit le chercher. (*)

Il faut, à travers tant de préjugés & de paſſions factices, ſavoir bien analyſer le cœur humain, pour y démêler les vrais ſentimens de la nature. Il faut une délicateſſe de tact, qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour ſentir, ſi j'oſe ainſi dire, les fineſſes de cœur dont cet ouvrage eſt rempli. Je mets ſans crainte, ſa quatrieme partie à côté de la Princeſſe de Cleves; & je dis que ſi ces deux morceaux n'euſſent été lus qu'en province, on n'auroit jamais ſenti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner ſi le plus grand ſuccès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parce qu'on eſt plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant ici diſtinguer encore. Cette lecture n'eſt aſſurément pas propre à cette ſorte de gens d'eſprit, qui n'ont que de la ruſe, qui ne ſont fins que pour pénétrer le mal, & qui

(*) J'écrivois ceci en 1769.

ne voient rien du tout, où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la Julie eût été publiée en certain pays que je penſe, je ſuis ſûr que perſonne n'en eût achevé la lecture, & qu'elle ſeroit morte en naiſſant.

J'ai raſſemblé la plupart des lettres qui me furent écrites ſur cet ouvrage, dans une liaſſe qui eſt entre les mains de Mad. de Nadaillac. Si jamais ce recueil paroît, on y verra des choſes bien ſingulieres, & une oppoſition de jugement qui montre ce que c'eſt que d'avoir à faire au public. La choſe qu'on y a le moins vue, & qui en fera toujours un ouvrage unique, eſt la ſimplicité du ſujet & la chaîne de l'intérêt qui, concentré entre trois perſonnes, ſe ſoutient durant ſix volumes, ſans épiſode, ſans aventure romaneſque, ſans méchanceté d'aucune eſpece, ni dans les perſonnages, ni dans les actions. Diderot a fait de grands complimens à Richardſon, ſur la prodigieuſe variété de ſes tableaux & ſur la multitude de ſes perſonnages. Richardſon a, en effet, le mérite

de les avoir tous bien caractériſés : mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus inſipides romanciers, qui ſuppléent à la ſtérilité de leurs idées, à force de perſonnages & d'aventures. Il eſt aiſé de réveiller l'attention, en préſentant inceſſamment & des événemens inouis & de nouveaux viſages, qui paſſent comme les figures de la lanterne magique : mais de ſoutenir toujours cette attention ſur les mêmes objets, & ſans aventures merveilleuſes, cela, certainement, eſt plus difficile ; & ſi, toute choſe égale, la ſimplicité du ſujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de Richardſon, ſupérieurs en tant d'autres choſes, ne ſauroient, ſur cet article, entrer en parallele avec le mien. Il eſt mort, cependant, je le ſais, & j'en ſais la cauſe ; mais il reſſuſcitera.

Toute ma crainte étoit, qu'à force de ſimplicité, ma marche ne fût ennuyeuſe, & que je n'euſſe pu nourrir aſſez l'intérêt, pour le ſoutenir juſqu'au bout. Je fus raſſuré par un fait qui, ſeul, m'a plus flatté que tous les complimens qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à Mad. la princeſſe de Talmont (*), un jour de bal de l'opéra. Après ſouper, elle ſe fit habiller pour y aller, & en attendant l'heure, elle ſe mit à lire le nouveau roman. A minuit, elle ordonna qu'on mît ſes chevaux, & continua de lire. On vint lui dire que ſes chevaux étoient mis; elle ne répondit rien. Ses gens, voyant qu'elle s'oublioit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne preſſe encore, dit-elle, en liſant toujours. Quelque temps après, ſa montre étant arrêtée, elle ſonna pour ſavoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant, dit-elle, il eſt trop tard pour aller au bal; qu'on ôte mes chevaux. Elle ſe fit déshabiller, & paſſa le reſte de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait, j'ai toujours deſiré de voir Mad. de Talmont, non-ſeulement pour ſavoir d'elle-même

(*) Ce n'eſt pas elle, mais une autre dame, dont j'ignore le nom.

s'il eſt exactement vrai ; mais auſſi parce que j'ai toujours cru qu'on ne pouvoit prendre un intérêt ſi vif à l'Héloïſe, ſans avoir ce ſixieme ſens, ce ſens moral, dont ſi peu de cœurs ſont doués, & ſans lequel nul ne ſauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes ſi favorables, fut la perſuaſion où elles furent que j'avois écrit ma propre hiſtoire, & que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit ſi bien établie, que Mad. de Polignac écrivit à Mad. de V.....n, pour la prier de m'engager à lui laiſſer voir le portrait de Julie. Tout le monde étoit perſuadé qu'on ne pouvoit exprimer ſi vivement des ſentimens qu'on n'auroit point éprouvés, ni peindre ainſi les tranſports de l'amour, que d'après ſon propre cœur. En cela, l'on avoit raiſon, & il eſt certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extaſes ; mais on ſe trompoit, en penſant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire : on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires.

Sans quelques réminiſcences de jeuneſſe & Mad. d'H....., les amours que j'ai ſentis & décrits, n'auroient été qu'avec des ſylphides. Je ne voulus ni confirmer ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuſe. On peut voir dans la préface en dialogue, que je fis imprimer à part, comment je laiſſai là-deſſus le public en ſuſpens. Les rigoriſtes diſent que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger, & je crois qu'il y auroit eu plus de bêtiſe que de franchiſe à cette déclaration faite ſans néceſſité.

A peu près dans le même temps, parut la Paix perpétuelle, dont l'année précédente j'avois cédé le manuſcrit à un certain M. de Baſtide, auteur d'un journal appellé *le Monde*, dans lequel il vouloit, bon gré malgré, fourrer tous mes manuſcrits. Il étoit de la connoiſſance de M. Duclos, & vint, en ſon nom, me preſſer de lui aſder à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de la Julie, & vouloit que je la miſſe dans ſon journal: il vouloit que

j'y

j'y misse l'Emile ; il auroit voulu que j'y misse le Contrat Social, s'il en eût soupçonné l'existence. Enfin, excédé de ses importunités, je pris le parti de lui céder pour douze louis, mon extrait de la Paix perpétuelle. Notre accord étoit, qu'il s'imprimeroit dans son journal ; mais si-tôt qu'il fut propriétaire de ce manuscrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchemens que le censeur exigea. Qu'eût-ce été, si j'y avois joint mon jugement sur cet ouvrage, dont très-heureusement je ne parlai point à M. de Bastide, & qui n'entra point dans notre marché ! Ce jugement est encore en manuscrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaisanteries & le ton suffisant de Voltaire à ce sujet, m'ont dû faire rire, moi qui voyois si bien la portée de ce pauvre homme dans les matieres politiques, dont il se mêloit de parler.

Au milieu de mes succès dans le public, & de la faveur des dames, je me sentois déchoir à l'hôtel de Luxembourg,

non pas auprès de M. le Maréchal, qui sembloit même redoubler chaque jour de bontés & d'amitiés pour moi, mais auprès de Mad. la Maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire, son appartement m'étoit moins ouvert ; & durant les voyages de Montmorency, quoique je me présentasse assez exactement, je ne la voyois plus guere qu'à table. Ma place n'y étoit même plus aussi marquée, à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus, qu'elle me parloit peu, & que je n'avois pas, non plus, grand chose à lui dire, j'aimois autant prendre une autre place, où j'étois plus à mon aise, sur-tout le soir ; car machinalement je prenois peu à peu l'habitude de me placer plus près de M. le Maréchal.

A propos du soir, je me souviens d'avoir dit que je ne soupois pas au château, & cela étoit vrai dans le commencement de la connoissance ; mais comme M. de Luxembourg ne dinoit point & ne se mettoit pas même à table, il arriva de là, qu'au bout de plusieurs mois, & déjà très-

familier dans la maiſon, je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque. Cela me détermina d'y ſouper quelquefois, quand il y avoit peu de monde; & je m'en trouvois très-bien, vu qu'on dînoit preſque en l'air, & comme on dit, ſur le bout du banc: au lieu que le ſouper étoit très-long, parce qu'on s'y repoſoit avec plaiſir, au retour d'une longue promenade; très-bon, parce que M. de Luxembourg étoit gourmand; & très-agréable, parce que Mad. de Luxembourg en faiſoit les honneurs à charmer. Sans cette explication, l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de Luxembourg, (liaſſe C, N°. 36.) où il me dit qu'il ſe rappelle avec délices nos promenades; ſur-tout, ajoute-t-il, quand en rentrant les ſoirs dans la cour, nous n'y trouvions point de traces de roues de carroſſes; c'eſt que, comme on paſſoit tous les matins le rateau ſur le ſable de la cour, pour effacer les ornieres, je jugeois par le nombre de ces traces, du monde qui étoit ſurvenu dans l'après-midi.

Cette année 1761 mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur, depuis que j'avois l'honneur de le voir: comme si les maux que me préparoit la destinée, eussent dû commencer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement & qui en étoit le plus digne. La premiere année, il perdit sa sœur, Mad. la duchesse de Villeroy; la seconde, il perdit sa fille, Mad. la princesse de Robeck; la troisieme, il perdit dans le duc de Montmorency, son fils unique, & dans le comte de Luxembourg son petit-fils, les seuls & derniers soutiens de sa branche & de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent; mais son cœur ne cessa de saigner en-dedans, tout le reste de sa vie, & sa santé ne fit plus que décliner. La mort imprévue & tragique de son fils dut lui être d'autant plus sensible, qu'elle arriva précisément au moment où le roi venoit de lui accorder pour son fils, & de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des Gardes-du-corps. Il eut la douleur de voir

s'éteindre peu à peu, ce dernier enfant de la plus grande eſpérance, & cela par l'aveugle confiance de la mere au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des médecines pour toute nourriture. Hélas! ſi j'en euſſe été cru, le grand-pere & le petit-fils ſeroient tous deux encore en vie. Que ne dis-je point, que n'écrivis-je point à M. le Maréchal, que de repréſentations ne fis-je point à Mad. de Montmorency, ſur le régime plus qu'auſtere que, ſur la foi de ſon médecin, elle faiſoit obſerver à ſon fils! Mad. de Luxembourg, qui penſoit comme moi, ne vouloit point uſurper l'autorité de la mere; M. de Luxembourg, homme doux & foible, n'aimoit point à contrarier. Mad. de Montmorency avoit dans B....u une foi, dont ſon fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aiſe, quand il pouvoit obtenir la permiſſion de venir à Mont-Louis avec Mad. de Boufflers, demander à goûter à Thereſe, & mettre quelque aliment dans ſon eſtomac affamé! Combien je déplorois en moi-même les miſeres

de la grandeur, quand je voyois cet unique héritier d'un ſi grand bien, d'un ſi grand nom, de tant de titres & de dignités, dévorer avec l'avidité d'un mendiant, un pauvre petit morceau de pain! Enfin, j'eus beau dire & beau faire, le médecin triompha, & l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans, qui fit périr le petit-fils, creuſa le tombeau du grand-pere, & il s'y joignit de plus la puſillanimité de vouloir ſe diſſimuler les infirmités de l'âge. M. de Luxembourg avoit eu par intervalles, quelque douleur au gros doigt du pied; il en eut une atteinte à Montmorency, qui lui donna de l'inſomnie & un peu de fievre. J'oſai prononcer le mot de goutte; Mad. de Luxembourg me tança. Le valet-de-chambre chirurgien de M. le Maréchal ſoutint que ce n'étoit pas la goutte, & ſe mit à panſer la partie ſouffrante avec du baume tranquille. Malheureuſement, la douleur ſe calma; & quand elle revint, on ne manqua pas d'employer le même remede qui l'avoit calmée: la conſtitu-

tion s'altéra, les maux augmenterent, & les remedes en même raiſon. Mad. de Luxembourg, qui vit bien enfin que c'étoit la goutte, s'oppoſa à cet inſenſé traitement. On ſe cacha d'elle, & M. de Luxembourg périt par ſa faute, au bout de quelques années, pour avoir voulu s'obſtiner à guérir. Mais n'anticipons point de ſi loin ſur les malheurs : combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il eſt ſingulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire & faire, ſembloit fait pour déplaire à Mad. de Luxembourg, lors même que j'avois le plus à cœur de conſerver ſa bienveillance. Les afflictions que M. de Luxembourg éprouvoit coup ſur coup, ne faiſoient que m'attacher à lui davantage, & par conſéquent à Mad. de Luxembourg : car ils m'ont toujours paru ſi ſincérement unis, que les ſentimens qu'on avoit pour l'un, s'étendoient néceſſairement à l'autre. M. le Maréchal vieilliſſoit. Son aſſiduité à la cour, les ſoins qu'elle entraînoit, les chaſſes continuelles, la fatigue, ſur-tout, du ſervice

durant ſon quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme, & je ne voyois plus rien qui pût ſoutenir la ſienne dans cette carriere. Puiſque ſes dignités devoient être diſperſées, & ſon nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuſe, dont l'objet principal avoit été de ménager la faveur du prince à ſes enfans. Un jour que nous n'étions que nous trois, & qu'il ſe plaignoit des fatigues de la cour, en homme que ſes pertes avoient découragé, j'oſai lui parler de retraite, & lui donner le conſeil que Cyneas donnoit à Pyrrhus. Il ſoupira, & ne répondit pas déciſivement. Mais au premier moment où Mad. de Luxembourg me vit en particulier, elle me relança vivement ſur ce conſeil, qui me parut l'avoir alarmée. Elle ajouta une choſe dont je ſentis la juſteſſe, & qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde : c'eſt que la longue habitude de vivre à la cour, devenoit un vrai beſoin, que c'étoit même en ce moment une diſſipation pour M. de Luxembourg, & que la re-

traite que je lui conseillois, seroit moins un repos pour lui qu'un exil, où l'oisiveté, l'ennui, la tristesse acheveroient bientôt de le consumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avoit persuadé, quoiqu'elle dût compter sur la promesse que je lui fis & que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquillisée à cet égard, & je me suis rappellé que depuis lors, mes tête-à-tête avec M. le Maréchal avoient été plus rares & presque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdise & mon guignon me nuisoient ainsi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyoit & qu'elle aimoit le plus, ne m'y servoient pas. L'abbé de B.....s sur-tout, jeune homme aussi brillant qu'il soit possible de l'être, ne me parut jamais bien disposé pour moi; & non-seulement il est le seul de la société de Mad. la Maréchale, qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'appercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorency, je perdois quelque chose auprès d'elle; & il est vrai que, sans même qu'il le voulût, c'étoit

assez de sa seule présence : tant la grace & le sel de ses gentillesses appesantissoient encore mes lourds *spropositi*. Les deux premieres années, il n'étoit presque pas venu à Montmorency ; & par l'indulgence de Mad. la Maréchale, je m'étois passablement soutenu : mais si-tôt qu'il parut un peu de suite, je fus écrasé sans retour. J'aurois voulu me refugier sous son aile, & faire enforte qu'il me prît en amitié ; mais la même maussaderie qui me faisoit un besoin de lui plaire, m'empêcha d'y réussir ; & ce que je fis pour cela mal-adroitement, acheva de me perdre auprès de Mad. la Maréchale, sans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'esprit il eût pu réussir à tout ; mais l'impossibilité de s'appliquer, & le goût de la dissipation, ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talens en tout genre. En revanche il en a beaucoup, & c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde, où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du cistre, & barbouillant un peu de

peinture au paſtel. Il s'aviſa de vouloir faire le portrait de Mad. de Luxembourg; ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui reſſembloit point du tout, & cela étoit vrai. Le traître d'abbé me conſulta ; & moi, comme un ſot & comme un menteur, je dis que le portrait reſſembloit. Je voulois cajoler l'abbé ; mais je ne cajolois pas Mad. la Maréchale, qui mit ce trait ſur ſes regiſtres : & l'abbé ayant fait ſon coup, ſe moqua de moi. J'appris par ce ſuccès de mon tardif coup d'eſſai, à ne plus me mêler de vouloir flagorner & flatter malgré Minerve.

Mon talent étoit de dire aux hommes des vérités utiles, mais dures, avec aſſez d'énergie & de courage ; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La maladreſſe des louanges que j'ai voulu donner, m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes cenſures. J'en ai à citer ici un exemple ſi terrible, que ſes ſuites ont non-ſeulement fait ma deſtinée pour le reſte de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la poſtérité.

Durant les voyages de Montmorency, M. de Choiſeul venoit quelquefois ſouper au château. Il y vint un jour que j'en ſortois. On parla de moi : M. de Luxembourg lui conta mon hiſtoire de Veniſe avec M. de M..... M. de Choiſeul dit que c'étoit dommage que j'euſſe abandonné cette carriere, & que ſi j'y voulois rentrer, il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de Luxembourg me redit cela ; j'y fus d'autant plus ſenſible, que je n'étois pas accoutumé d'être gâté par les miniſtres ; & il n'eſt pas ſûr que, malgré mes réſolutions, ſi ma ſanté m'eût permis d'y ſonger, j'euſſe évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi, que les courts intervalles où toute autre paſſion me laiſſoit libre ; mais un de ces intervalles eût ſuffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de Choiſeul m'affectionnant à lui, accrut l'eſtime que, ſur quelques opérations de ſon miniſtere, j'avois conçue pour ſes talens ; & le pacte de famille en particulier, me parut annoncer un homme

d'état du premier ordre. Il gagnoit encore dans mon esprit, au peu de cas que je faisois de ses prédécesseurs, sans excepter Mad. de P.....r, que je regardois comme une façon de premier ministre ; & quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulseroit l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France, en en faisant pour que M. de Choiseul triomphât. Je m'étois senti de tout temps pour Mad. de P.....r, de l'antipathie, même quand avant sa fortune, je l'avois vue chez Mad. de la Popliniere, portant encore le nom de Mad. d'E.....s. Depuis lors, j'avois été mécontent de son silence au sujet de Diderot, & de tous ses procédés par rapport à moi, tant au sujet des Fêtes de Ramire & des Muses galantes, qu'au sujet du Devin du village, qui ne m'avoit valu dans aucun genre de produit, des avantages proportionnés à ses succès; & dans toutes les occasions, je l'avois toujours trouvé très-peu disposée à m'obliger : ce qui n'empêcha pas le chevalier de Lorenzy de me proposer de faire quel-

que chose à la louange de cette dame, en m'insinuant que cela pourroit m'être utile. Cette proposition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la faisoit pas de son chef; sachant que cet homme, nul par lui-même, ne pense & n'agit que par l'impulsion d'autrui. Je fais trop peu me contraindre, pour avoir pu lui cacher mon dédain pour sa proposition, ni à personne mon peu de penchant pour la favorite; elle le connoissoit, j'en étois sûr, & tout cela mêloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle, dans les vœux que je faisois pour M. de Choiseul. Prévenu d'estime pour ses talens, qui étoient tout ce que je connoissois de lui, plein de reconnoissance pour sa bonne volonté, ignorant d'ailleurs totalement dans ma retraite ses goûts & sa maniere de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public & le mien; & mettant alors la derniere main au Contrat Social, j'y marquai, dans un seul trait, ce que je pensois des précédens ministeres, & de celui qui commençoit à les éclipser. Je manquai, dans

cette occaſion, à ma plus conſtante maxime; & de plus, je ne ſongeai pas que, quand on veut louer & blâmer fortement dans un même article, ſans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puiſſe y trouver de qui-pro-quo. J'étois là-deſſus dans une ſi folle ſécurité, qu'il ne me vint pas même à l'eſprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt ſi j'eus raiſon.

Une de mes chances étoit, d'avoir toujours dans mes liaiſons, des femmes auteurs. Je croyois au moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout: elle m'y ſuivit encore. Mad. de Luxembourg ne fut pourtant jamais, que je ſache, atteinte de cette manie; mais Mad. la comteſſe de B..... s le fut. Elle fit une tragédie en proſe, qui fut d'abord lue, promenée & prônée dans la ſociété de M. le prince de Conti, & ſur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut auſſi me conſulter, pour avoir le mien.

Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertissement que je crus lui devoir, que sa piece, intitulée *l'Esclave généreux*, avoit un très-grand rapport à une piece angloise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. Mad. de B.....s me remercia de l'avis, en m'assurant toutefois que sa piece ne ressembloit point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule, & cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit imposé; cela ne m'a pas empêché de me rappeller souvent depuis lors, le sort de celui que remplit Gil-Blas près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de B.....s, qui ne m'aimoit pas, outre Mad. de B.....s, auprès de laquelle j'avois des torts que jamais les femmes ni les auteurs ne pardonnent, tous les autres amis de Mad. la Maréchale m'ont toujours paru peu disposés à être des miens, entr'autres M. le président Hénault, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs défauts;

défauts ; entr'autres auſſi, Mad. du Deffand & Mlle. de Leſpinaſſe, toutes deux en grande liaiſon avec Voltaire, & intimes amies de d'Alembert, avec lequel la derniere a même fini par vivre, s'entend en tout bien & en tout honneur; & cela ne peut même s'entendre autrement. J'avois d'abord commencé par m'intéreſſer fort à Mad. du Deffand, que la perte de ſes yeux faiſoit aux miens un objet de commiſération : mais ſa maniere de vivre, ſi contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un étoit preſque celle du coucher de l'autre, ſa paſſion ſans bornes pour le petit bel-eſprit, l'importance qu'elle donnoit, ſoit en bien, ſoit en mal, aux moindres torche-culs qui paroiſſoient, le deſpotiſme & l'emportement de ſes oracles, ſon engouement outré pour ou contre toutes choſes, qui ne lui permettoit de parler de rien qu'avec des convulſions, ſes préjugés incroyables, ſon invincible obſtination, l'enthouſiaſme de déraiſon où la portoit l'opiniâtreté de ſes jugemens paſſionnés ; tout cela me rebuta bientôt

des soins que je voulois lui rendre. Je la négligeai ; elle s'en apperçut : c'en fut assez pour la mettre en fureur ; & quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractere pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié.

Ce n'étoit pas assez d'avoir si peu d'amis dans la société de Mad. de Luxembourg, si je n'avois des ennemis dans sa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la position où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit assurément pas M. le duc de Villeroy son frere ; car, non-seulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité plusieurs fois d'aller à Villeroy ; & comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de respect & d'honnêteté qu'il m'avoit été possible, partant de cette réponse vague comme d'un consentement, il avoit arrangé avec M. & Mad. de Luxembourg un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devois être, & qui me fut proposé. Comme les soins qu'exigeoit ma santé, ne me permettoient pas alors de me déplacer

ſans riſque, je priai M. de Luxembourg de vouloir bien me dégager. On peut voir par ſa réponſe, (liaſſe D, N°. 3.) que cela ſe fit de la meilleure grace du monde, & M. le duc de Villeroy ne m'en témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son neveu & ſon héritier, le jeune marquis de Villeroy, ne participa pas à la bienveillance dont m'honoroit ſon oncle, ni auſſi, je l'avoue, au reſpect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent inſupportable, & mon air froid m'attira ſon averſion. Il fit même, un ſoir à table, une incartade, dont je me tirai mal, parce que je ſuis bête, ſans aucune préſence d'eſprit, & que la colere, au lieu d'aiguiſer le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune, preſqu'à mon arrivée à l'Hermitage, & que j'avois alors appellé *Duc*. Ce chien, non beau, mais rare en ſon eſpece, duquel j'avois fait mon compagnon, mon ami, & qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, étoit devenu célebre au château de

Montmorency, par ſon naturel aimant, ſenſible, & par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre ; mais par une puſillanimité fort ſotte, j'avois changé ſon nom en celui de *Turc*, comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent *Marquis*, ſans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de Villeroy, qui fut ce changement de nom, me pouſſa tellement là-deſſus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offenſant pour le nom de duc, dans cette hiſtoire, n'étoit pas tant de le lui avoir donné, que de le lui avoir ôté. Le pis fut, qu'il y avoit là pluſieurs ducs ; M. de Luxembourg l'étoit, ſon fils l'étoit. Le marquis de Villeroy, fait pour le devenir, & qui l'eſt aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie, de l'embarras où il m'avoit mis, & de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'aſſura le lendemain, que ſa tante l'avoit très-vivement tancé là-deſſus ; & l'on peut juger ſi cette réprimande, en la ſuppoſant réelle, a dû beaucoup raccommoder mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au Temple, que le ſeul chevalier de Lorenzy, qui fit profeſſion d'être mon ami; mais il l'étoit encore plus de d'Alembert, à l'ombre duquel il paſſoit chez les femmes pour un grand géometre. Il étoit d'ailleurs le ſigisbée, ou plutôt le complaiſant de Mad. la comteſſe de B . . . . . s, très-amie elle-même de d'Alembert, & le chevalier de Lorenzy n'avoit d'exiſtence & ne penſoit que par elle. Ainſi, loin que j'euſſe au-dehors quelque contrepoids à mon ineptie, pour me ſoutenir auprès de Mad. de Luxembourg, tout ce qui l'approchoit ſembloit concourir à me nuire dans ſon eſprit. Cependant, outre l'Emile dont elle avoit voulu ſe charger, elle me donna dans le même temps, une autre marque d'intérêt & de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conſervoit & me conſerveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promiſe pour toute la vie.

Si-tôt que j'avois cru pouvoir compter

ſur ce ſentiment de ſa part, j'avois commencé par ſoulager mon cœur auprès d'elle, de l'aveu de toutes mes fautes ; ayant pour maxime inviolable, avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je ſuis, ni meilleur, ni pire. Je lui avois déclaré mes liaiſons avec Thérèſe, & tout ce qui en avoit réſulté, ſans omettre de quelle façon j'avois diſpoſé de mes enfans. Elle avoit reçu mes confeſſions très-bien, trop bien même, en m'épargnant les cenſures que je méritois; & ce qui m'émut ſur-tout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à Thérèſe, lui faiſant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent careſſes, & l'embraſſant très-ſouvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des tranſports de joie & de reconnoiſſance, qu'aſſurément je partageois bien ; les amitiés dont M. & Mad. de Luxembourg me combloient en elle, me touchant bien plus vivement encore que celles qu'ils me faiſoient directement.

Pendant assez long-temps, les choses en restèrent là: mais enfin, Mad. la Maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir retirer un de mes enfans. Elle savoit que j'avois fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné; elle me demanda le double de ce chiffre; je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche, la Roche, son valet-de-chambre & son homme de confiance, qui fit de vaines perquisitions, & ne trouva rien, quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans seulement, si les registres des Enfans-trouvés étoient bien en ordre, ou que la recherche eût été bien faite, ce chiffre n'eût pas dû être introuvable. Quoi qu'il en soit, je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurois été, si j'avois suivi cet enfant dès sa naissance. Si à l'aide du renseignement on m'eût présenté quelqu'enfant pour le mien, le doute si ce l'étoit bien en effet, si on ne lui en substituoit point un autre, m'eut resserré le cœur par l'incertitude, & je n'aurois point goûté dans tout son charme, le vrai sentiment de la nature: il a besoin, pour

ſe ſoutenir, au moins durant l'enfance, d'être appuyé ſur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoît pas encore, affoiblit, anéantit enfin les ſentimens paternels & maternels ; & jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice, comme celui qu'on a nourri ſous ſes yeux. La réflexion que je fais ici, peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'eſt en les aggravant dans leur ſource.

Il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer que, par l'entremiſe de Thérèſe, ce même la Roche fit connoiſſance avec Mad. le Vaſſeur, que G.... continuoit de tenir à Deuil, à la porte de la C..... e, & tout près de Montmorency. Quand je fus parti, ce fut par M. la Roche que je continuai de faire remettre à cette femme, l'argent que je n'ai point ceſſé de lui envoyer, & je crois qu'il lui portoit auſſi ſouvent des préſens de la part de Mad. la Maréchale ; ainſi elle n'étoit ſûrement pas à plaindre, quoiqu'elle ſe plaignît toujours. A l'égard de G . . . . , comme je n'aime point à parler des gens que je dois

haïr, je n'en parlois jamais à Mad. de Luxembourg que malgré moi ; mais elle me mit plusieurs fois sur son chapitre, sans me dire ce qu'elle en pensoit, & sans me laisser pénétrer jamais si cet homme étoit de sa connoissance ou non. Comme la réserve avec les gens qu'on aime, & qui n'en ont point avec nous, n'est pas de mon goût, sur-tout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors pensé quelquefois à celle-là, mais seulement quand d'autres événemens ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps sans entendre parler de l'Emile, depuis que je l'avois remis à Mad. de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en étoit conclu à Paris avec le libraire Duchesne, & par celui-ci avec le libraire Néaulme d'Amsterdam. Mad. de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Duchesne, pour les signer. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de M.....s, qu'il ne m'écrivoit pas de sa propre main. Cette certitude que mon

traité ſe faiſoit de l'aveu & ſous les yeux du magiſtrat, me le fit ſigner avec confiance. Ducheſne me donnoit de ce manuſcrit ſix mille francs, la moitié comptant, & je crois cent ou deux cents exemplaires. Après avoir ſigné les deux doubles, je les renvoyai tous deux à Mad. de Luxembourg, qui l'avoit ainſi deſiré : elle en donna un à Ducheſne, elle garda l'autre, au lieu de me le renvoyer, & je ne l'ai jamais revu.

La connoiſſance de M. & Mad. de Luxembourg, en faiſant quelque diverſion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de Mad. la Maréchale, j'avois toujours ſenti qu'il n'y avoit que mon ſincere attachement pour M. le Maréchal & pour elle, qui pût me rendre leurs entours ſupportables; & tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement, avec un genre de vie plus conforme à mon goût & moins contraire à ma ſanté, que cette gêne & ces ſoupers tenoient dans une altération

continuelle, malgré tous les soins qu'on apportoit à ne pas m'exposer à la déranger : car sur ce point, comme sur tout autre, les attentions furent poussées aussi loin qu'il étoit possible ; & par exemple, tous les soirs après soupé, M. le Maréchal qui s'alloit coucher de bonne heure, ne manquoit jamais de m'emmener bon gré malgré, pour m'aller coucher aussi. Ce ne fut que quelque temps avant ma catastrophe, qu'il cessa, je ne sais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'appercevoir le refroidissement de Mad. la Maréchale, je desirois, pour ne m'y pas exposer, d'exécuter mon ancien projet; mais les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la conclusion du traité de l'Emile, & en attendant je mis la derniere main au Contrat Social, & l'envoyai à Rey, fixant le prix de ce manuscrit à mille francs, qu'il me donna. Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuscrit. Je le remis bien cacheté, à DuVoisin, ministre du Pays-de-Vaud, & chapelain

de l'hôtel de Hollande, qui me venoit voir quelquefois, & qui ſe chargea de l'envoyer à Rey, avec lequel il étoit en liaiſon. Ce manuſcrit, écrit en menu caractere, étoit fort petit, & ne rempliſſoit pas ſa poche. Cependant, en paſſant la barriere, ſon paquet tomba, je ne ſais comment, entre les mains des commis, qui l'ouvrirent, l'examinerent, & le lui rendirent enſuite, quand il l'eut réclamé au nom de l'ambaſſadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, & pas un mot de critique ni de cenſure, ſe réſervant ſans doute, d'être le vengeur du chriſtianiſme lorſque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuſcrit, & l'envoya à Rey. Tel fut en ſubſtance, le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, & c'eſt tout ce que j'en ai ſu.

Outre ces deux livres & mon Dictionnaire de muſique, auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance,

tous en état de paroître, & que je me propoſois de donner encore, ſoit ſéparément, ſoit avec mon recueil général, ſi je l'entreprenois jamais. Le principal de ces écrits, dont la plupart ſont encore en manuſcrit, dans les mains de du Peyrou, étoit un Eſſai ſur l'origine des langues, que je fis lire à M. de M.....s & au chevalier de Lorenzy, qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions raſſemblées, me vaudroient au moins, tous frais faits, un capital de huit à dix mille francs, que je voulois placer en rente viagere, tant ſur ma tête que ſur celle de Thereſe; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre enſemble au fond de quelque province, ſans plus occuper le public de moi, & ſans plus m'occuper moi-même, d'autre choſe que d'achever paiſiblement ma carriere, en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit poſſible, & d'écrire à loiſir les Mémoires que je méditois.

Tel étoit mon projet, dont la généroſité de Rey, que je ne dois pas taire, vint

faciliter encore l'exécution. Ce libraire, dont on me disoit tant de mal à Paris, est cependant, de tous ceux avec qui j'ai eu à faire, le seul dont j'aie eu toujours à me louer. (*) Nous étions à la vérité, souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages; il étoit étourdi, j'étois emporté. Mais en matiere d'intérêt & de procédés qui s'y rapportent, quoique je n'aie jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude & de probité. Il est même aussi le seul qui m'ait avoué franchement qu'il faisoit bien ses affaires avec moi, & souvent il m'a dit qu'il me devoit sa fortune, en m'offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude, il voulut me la témoigner au moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagere de trois cents francs,

(*) Quand j'écrivois ceci, j'étois bien loin encore d'imaginer, de concevoir, & de croire les fraudes que j'ai découvertes ensuite dans les impressions de mes écrits, & dont il a été forcé de convenir.

exprimant dans l'acte, que c'étoit en reconnoiſſance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela de lui à moi, ſans oſtentation, ſans prétention, ſans bruit; & ſi je n'en avois parlé le premier à tout le monde, perſonne n'en auroit rien ſu. Je fus ſi touché de ce procédé, que depuis lors je me ſuis attaché à Rey d'une amitié véritable. Quelque temps après, il me déſira pour parrain d'un de ſes enfans: j'y conſentis; & l'un de mes regrets dans la ſituation où l'on m'a réduit, eſt qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre déſormais mon attachement utile à ma filleule & à ſes parens. Pourquoi, ſi ſenſible à la modeſte généroſité de ce libraire, le ſuis-je ſi peu aux bruyans empreſſemens de tant de gens haut huppés, qui rempliſſent pompeuſement l'univers du bien qu'ils diſent m'avoir voulu faire, & dont je n'ai jamais rien ſenti? Eſt-ce leur faute, eſt-ce la mienne? Ne ſont-ils que vains, ne ſuis-je qu'ingrat? Lecteur ſenſé, peſez, décidez; pour moi, je me tais.

Cette penſion fut une grande reſſource pour l'entretien de Théreſe, & un grand ſoulagement pour moi. Mais au reſte, j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faiſoit. Elle a toujours diſpoſé de tout elle-même. Quand je gardois ſon argent, je lui en tenois un fidelle compte, ſans jamais en mettre un liard à notre commune dépenſe, même quand elle étoit plus riche que moi. *Ce qui eſt à moi eſt à nous*, lui diſois-je; *& ce qui eſt à toi eſt à toi.* Je n'ai jamais ceſſé de me conduire avec elle, ſelon cette maxime que je lui ai ſouvent répétée. Ceux qui ont eu la baſſeſſe de m'accuſer de recevoir par ſes mains ce que je refuſois dans les miennes, jugeoient ſans doute de mon cœur par les leurs, & me connoiſſoient mal. Je mangerois volontiers avec elle le pain qu'elle auroit gagné, jamais celui qu'elle auroit reçu. J'en appelle ſur ce point à ſon témoignage, & dès à préſent, & lorſque, ſelon le cours de la nature, elle m'aura ſurvécu. Malheureuſement, elle eſt

peu

peu entendue en économie à tous égards, peu soigneuse & fort dépensiere, non par vanité ni par gourmandise, mais par négligence uniquement. Nul n'est parfait ici bas; & puisqu'il faut que ses excellentes qualités soient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices, quoique ces défauts nous fassent peut-être encore plus de mal à tous deux. Les soins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelqu'avance qui pût un jour lui servir de ressource, sont inimaginables; mais ce furent toujours des soins perdus. Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes; & malgré tous mes efforts, tout est toujours parti à mesure qu'il est venu. Quelque simplement que Thérese se mette, jamais la pension de Rey ne lui a suffi pour se niper, que je n'y aie encore suppléé du mien, chaque année. Nous ne sommes pas faits, ni elle ni moi, pour être jamais riches, & je ne compte assurément pas cela parmi nos malheurs.

Le Contrat Social s'imprimoit assez ra-

pidement. Il n'en étoit pas de même de l'Emile, dont j'attendois la publication, pour exécuter la retraite que je méditois. Ducheſne m'envoyoit de temps à autre des modeles d'impreſſion pour choiſir ; quand j'avois choiſi, au lieu de commencer, il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés ſur le format, ſur le caractere, & qu'il avoit déjà pluſieurs feuilles d'imprimées, ſur quelque léger changement que je fis ſur une épreuve, il recommença tout, & au bout de ſix mois, nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces eſſais, je vis bien que l'ouvrage s'imprimoit en France, ainſi qu'en Hollande, & qu'il s'en faiſoit à la fois deux éditions. Que pouvois-je faire ? Je n'étois plus maître de mon manuſcrit. Loin d'avoir trempé dans l'édition de France, je m'y étois toujours oppoſé, mais enfin, puiſque cette édition ſe faiſoit bon gré malgré moi, & puiſqu'elle ſervoit de modele à l'autre, il falloit bien y jeter les yeux & voir les épreuves, pour ne

pas laiſſer eſtropier & défigurer mon livre. D'ailleurs, l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magiſtrat, que c'étoit lui qui dirigeoit en quelque ſorte l'entrepriſe, qu'il m'écrivoit très-ſouvent, & qu'il me vint voir même à ce ſujet, dans une occaſion dont je vais parler à l'inſtant.

Tandis que Ducheſne avançoit à pas de tortue, Néaulme, qu'il retenoit, avançoit encore plus lentement. On ne lui envoyoit pas fidélement les feuilles à meſure qu'elles s'imprimoient. Il crut appercevoir de la mauvaiſe foi dans la manœuvre de Ducheſne, c'eſt-à-dire, de Guy, qui faiſoit pour lui; & voyant qu'on n'exécutoit pas le traité, il m'écrivit lettres ſur lettres pleines de doléances & de griefs, auxquels je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois pour mon compte. Son ami Guérin, qui me voyoit alors fort ſouvent, me parloit inceſſamment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réſerve. Il ſavoit & ne ſavoit pas qu'on l'imprimoit en France; il ſavoit & ne ſavoit pas que le magiſtrat

s'en mêlât : en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre, il sembloit m'accuser d'imprudence, sans vouloir jamais dire en quoi elle consistoit ; il biaisoit & tergiversoit sans cesse ; il sembloit ne parler que pour me faire parler. Ma sécurité, pour lors, étoit si complete, que je riois du ton circonspect & mystérieux qu'il mettoit à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les ministres & les magistrats, dont il fréquentoit assez les bureaux. Sûr d'être en regle à tous égards sur cet ouvrage, fortement persuadé qu'il avoit non-seulement l'agrément & la protection du magistrat, mais même qu'il méritoit & qu'il avoit de même la faveur du ministere, je me félicitois de mon courage à bien faire, & je riois de mes pusillanimes amis, qui paroissoient s'inquiéter pour moi. Duclos fut de ce nombre, & j'avoue que ma confiance en sa droiture & en ses lumieres, eût pu m'alarmer à son exemple, si j'en avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage & dans la probité de ses patrons. Il me vint voir de chez M. Baille, tandis

que l'Emile étoit fous preſſe ; il m'en parla. Je lui lus la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard ; il l'écouta très-paiſiblement, &, ce me ſemble, avec grand plaiſir. Il me dit, quand j'eus fini : Quoi, Citoyen ! cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris ? Oui, lui dis-je, & l'on devroit l'imprimer au Louvre, par ordre du roi. J'en conviens, me dit-il ; mais faites-moi le plaiſir de ne dire à perſonne que vous m'ayez lu ce morceau. Cette frappante maniere de s'exprimer me ſurprit ſans m'effrayer. Je ſavois que Duclos voyoit beaucoup M. de M.....s. J'eus peine à concevoir comment il penſoit ſi différemment que lui ſur le même objet.

Je vivois à Montmorency depuis plus de quatre ans, ſans y avoir eu un ſeul jour de bonne ſanté. Quoique l'air y ſoit excellent, les eaux y ſont mauvaiſes, & cela peut très-bien être une des cauſes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761, je tombai tout-à-fait malade, & je paſſai

l'hiver entier dans des souffrances presque sans relâche. Le mal physique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit aussi plus sensibles. Depuis quelque temps, de sourds & tristes pressentimens me troubloient, sans que je susse à propos de quoi. Je recevois des lettres anonymes assez singulieres, & même des lettres signées qui ne l'étoient guere moins. J'en reçus une d'un conseiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la présente constitution des choses, & n'augurant pas bien des suites, me consultoit sur le choix d'un asyle, à Geneve ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en reçus une de M. de . . . . . , président à mortier au parlement de . . . . . , lequel me proposoit de rédiger pour ce parlement, qui pour lors étoit mal avec la cour, des mémoires & remontrances, offrant de me fournir tous les documens & matériaux dont j'aurois besoin pour cela. Quand je souffre, je suis sujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres; j'en mis dans les réponses que j'y fis, refusant tout à plat ce

qu'on me demandoit. Ce refus n'eſt aſſurément pas ce que je me reproche, puiſque ces lettres pouvoient être des pieges de mes ennemis (*), & ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais : mais pouvant refuſer avec aménité, je refuſai avec dureté ; & voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers, les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conſeiller ne me ſurprit pas abſolument, parce que je penſois, comme lui & comme beaucoup d'autres, que la conſtitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les déſaſtres d'une guerre malheureuſe, qui tous venoient de la faute du gouvernement ; l'incroyable déſordre des finances, les tiraillemens continuels de l'adminiſtration, partagée juſqu'alors entre deux ou trois mi-

(*) Je ſavois, par exemple, que le préſident de . . . . . étoit fort lié avec les encyclopédiſtes & les H . . . . . s.

niſtres en guerre ouverte l'un avec l'autre, & qui, pour ſe nuire mutuellement, abymoient le royaume ; le mécontentement général du peuple & de tous les ordres de l'état ; l'entêtement d'une femme obſtinée, qui, ſacrifiant toujours à ſes goûts ſes lumieres, ſi tant eſt qu'elle en eût, écartoit preſque toujours des emplois, les plus capables, pour placer ceux qui lui plaiſoient le plus : tout concouroit à juſtifier la prévoyance du conſeiller, & celle du public, & la mienne. Cette prévoyance me mit même pluſieurs fois en balance, ſi je ne chercherois pas moi-même un aſyle hors du royaume, avant les troubles qui ſembloient le menacer ; mais raſſuré par ma petiteſſe & mon humeur paiſible, je crus que dans la ſolitude où je voulois vivre, nul orage ne pouvoit pénétrer juſqu'à moi ; fâché ſeulement que dans cet état des choſes, M. de Luxembourg ſe prêtât à des commiſſions qui devoient le faire moins bien vouloir dans ſon gouvernement. J'aurois voulu qu'il s'y ménageât, à tout événement, une re-

traite, s'il arrivoit que la grande machine vînt à crouler, comme cela paroiſſoit à craindre dans l'état actuel des choſes; & il me paroît encore à préſent indubitable, que ſi toutes les rênes du gouvernement ne fuſſent enfin tombées dans une ſeule main, la monarchie françoiſe ſeroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empiroit, l'impreſſion de l'Emile ſe ralentiſſoit, & fut enfin tout-à-fait ſuſpendue, ſans que je puſſe en apprendre la raiſon, ſans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, ſans que je puſſe avoir des nouvelles de perſonne, ni rien ſavoir de ce qui ſe paſſoit, M. de M.....s étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il ſoit, ne me trouble ni ne m'abat, pourvu que je ſache en quoi il conſiſte; mais mon penchant naturel, eſt d'avoir peur des ténebres: je redoute & je hais leur air noir; le myſtere m'inquiete toujours, il eſt par trop antipathique avec mon naturel ouvert juſqu'à l'imprudence. L'aſpect du monſtre le plus hideux m'ef-

fraieroit peu, ce me semble ; mais si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination, qu'allumoit ce long silence, occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avois à cœur la publication de mon dernier & meilleur ouvrage, plus je me tourmentois à chercher ce qui pouvoit l'accrocher ; & toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre, j'en croyois voir la suppression. Cependant, n'en pouvant imaginer ni la cause, ni la maniere, je restois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres sur lettres à Guy, à M. de M.....s, à Mad. de Luxembourg ; & les réponses ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublois entiérement, je délirois. Malheureusement, j'appris dans le même temps, que le P. Griffet, jésuite, avoit parlé de l'Emile & en avoit rapporté des passages. A l'instant mon imagination part comme un éclair, & me dévoile tout le mystere d'iniquité : j'en vis la marche aussi claire-

ment, auſſi ſûrement que ſi elle m'eût été révélée. Je me figurai que les Jéſuites, furieux du ton mépriſant ſur lequel j'avois parlé des colleges, s'étoient emparés de mon ouvrage ; que c'étoient eux qui en accrochoient l'édition ; qu'inſtruits par Guerin, leur ami, de mon état préſent, & prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas, ils vouloient retarder l'impreſſion juſqu'alors, dans le deſſein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, & de me prêter, pour remplir leurs vues, des ſentimens différens des miens. Il eſt étonnant quelle foule de faits & de circonſtances vint dans mon eſprit ſe calquer ſur cette folie, & lui donner un air de vraiſemblance, que dis-je ! m'y montrer l'évidence & la démonſtration. Guérin étoit totalement livré aux Jéſuites, je le ſavois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites ; je me perſuadai que c'étoit par leur impulſion qu'il m'avoit preſſé de traiter avec Néaulme, que par ledit Néaulme ils avoient eu les premieres feuilles de mon ouvrage, qu'ils

avoient enſuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impreſſion chez Duchesne, & peut-être de s'emparer de mon manuſcrit, pour y travailler à leur aiſe, juſqu'à ce que ma mort les laiſſât libres de le publier traveſti à leur mode. J'avois toujours ſenti, malgré le patelinage du P. B.....r, que les Jéſuites ne m'aimoient pas, non-ſeulement comme encyclopédiſte, mais parce que tous mes principes étoient encore plus oppoſés à leurs maximes & à leur crédit, que l'incrédulité de mes confreres, puiſque le fanatiſme athée & le fanatiſme dévot, ſe touchant par leur commune intolérance, peuvent même ſe réunir, comme ils ont fait à la Chine, & comme ils font contre moi; au lieu que la religion raiſonnable & morale, ôtant tout pouvoir humain ſur les conſciences, ne laiſſe plus de reſſource aux arbitres de ce pouvoir. Je ſavois que M. le C.....r étoit auſſi fort ami des Jéſuites : je craignois que le fils, intimidé par le pere, ne ſe vît forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même

voir l'effet de cet abandon, dans les chicanes que l'on commençoit à me ſuſciter ſur les deux premiers volumes, où l'on exigeoit des cartons pour des riens; tandis que les deux autres volumes étoient, comme on ne l'ignoroit pas, remplis de choſes ſi fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les cenſurant comme les deux premiers. Je ſavois de plus, & M. de M.....s me le dit lui-même, que l'abbé de Grave, qu'il avoit chargé de l'inſpection de cette édition, étoit encore un autre partiſan des Jéſuites. Je ne voyois par-tout que Jéſuites, ſans ſonger qu'à la veille d'être anéantis, & tout occupés de leur propre défenſe, ils avoient autre choſe à faire que d'aller tracaſſer ſur l'impreſſion d'un livre où il ne s'agiſſoit pas d'eux. J'ai tort de dire *ſans ſonger*; car j'y ſongeois très-bien; & c'eſt même une objection que M. de M.....s eut ſoin de me faire ſi-tôt qu'il fut inſtruit de ma viſion: mais par un autre de ces travers d'un homme qui, du fond de ſa retraite, veut juger du ſecret des grandes affaires, dont

il ne fait rien, je ne voulus jamais croire que les Jéſuites fuſſent en danger, & je regardois le bruit qui s'en répandoit, comme un leurre de leur part, pour endormir leurs adverſaires. Leurs ſuccès paſſés, qui ne s'étoient jamais démentis, me donnoient une ſi terrible idée de leur puiſſance, que je déplorois déjà l'aviliſſement du parlement. Je ſavois que M. de Choiſeul avoit étudié chez les Jéſuites, que Mad. de Pompadour n'étoit point mal avec eux, & que leur ligue avec les favorites & les miniſtres avoit toujours paru avantageuſe aux uns & aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroiſſoit ne ſe mêler de rien; & perſuadé que ſi la ſociété recevoit un jour quelque rude échec, ce ne ſeroit jamais le parlement qui ſeroit aſſez fort pour le lui porter, je tirois de cette inaction de la cour, le fondement de leur confiance & l'augure de leur triomphe. Enfin, ne voyant dans tous les bruits du jour, qu'une feinte & des pieges de leur part, & leur croyant dans leur ſécurité, du temps pour vaquer à tout, je ne

doutois pas qu'ils n'écrasassent dans peu le jansénisme, & le parlement, & les encyclopédistes, & tout ce qui n'auroit pas porté leur joug; & qu'enfin s'ils laissoient paroître mon livre, ce ne fût qu'après l'avoir transformé au point de s'en faire une arme, en se prévalant de mon nom pour surprendre mes lecteurs.

Je me sentois mourant; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas: tant l'idée de ma mémoire déshonorée après moi, dans mon plus digne & meilleur livre, m'étoit effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir; & je crois que, si j'étois mort dans ces circonstances, je serois mort désespéré. Aujourd'hui même, que je vois marcher sans obstacle à son exécution, le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de M.....s, témoin & confident

de mes agitations, ſe donna pour les calmer, des ſoins qui prouvent ſon inépuiſable bonté de cœur. Mad. de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre, & fut pluſieurs fois chez Ducheſne, pour ſavoir à quoi en étoit cette édition. Enfin, l'impreſſion fut repriſe & marcha plus rondement, ſans que jamais j'aie pu ſavoir pourquoi elle avoit été ſuſpendue. M. de M.....s prit la peine de venir à Montmorency pour me tranquilliſer: il en vint à bout; & ma parfaite confiance en ſa droiture, l'ayant emporté ſur l'égarement de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoiſſes & de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très à plaindre: auſſi fit-il. Les propos inceſſamment rebattus de la çabale philoſophique qui l'entouroit, lui revinrent à l'eſprit. Quand j'allai vivre à l'Hermitage, ils publierent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps. Quand ils virent que je perſévérois, ils dirent que c'étoit par obſtination, par orgueil,

orgueil, par honte de m'en dédire ; mais que je m'y ennuyois à périr, & que j'y vivois très-malheureux. M. de M.....s le crut & me l'écrivit ; ſenſible à cette erreur dans un homme pour qui j'avois tant d'eſtime, je lui écrivis quatre lettres conſécutives, où lui expoſant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidélement mes goûts, mes penchans, mon caractere, & tout ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites ſans brouillon, rapidement, à trait de plume, & ſans même avoir été relues, ſont peut-être la ſeule choſe que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie, &, ce qui eſt bien étonnant, au milieu de mes ſouffrances & de l'extrême abattement où j'étois. Je gémiſſois en me ſentant défaillir, de penſer que je laiſſois dans l'eſprit des honnêtes gens, une opinion de moi ſi peu juſte ; & par l'eſquiſſe tracée à la hâte dans ces quatre lettres, je tâchois de ſuppléer en quelque ſorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres qui plûrent à M. de M.....s, & qu'il montra dans Paris, ſont en quel-

que façon, le ſommaire de ce que j'expoſe ici plus en détail, & méritent à ce titre d'être conſervées. On trouvera parmi mes papiers, la copie qu'il en fit faire à ma priere, & qu'il m'envoya quelques années après.

La ſeule choſe qui m'affligeoit déſormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je puſſe dépoſer mes papiers, pour en faire après moi le triage. Depuis mon voyage de Geneve, je m'étois lié d'amitié avec M....u; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, & j'aurois deſiré qu'il vînt me fermer les yeux. Je lui marquai ce deſir; & je crois qu'il auroit fait avec plaiſir cet acte d'humanité, ſi ſes affaires & ſa famille le lui euſſent permis. Privé de cette conſolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance, en lui envoyant la profeſſion de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content; mais il ne me parut pas dans ſa réponſe partager la ſécurité avec laquelle j'en attendois pour

lors l'effet. Il desira d'avoir de moi, quelque morceau que n'eût personne autre. Je lui envoyai une Oraison funebre du feu duc d'Orléans, que j'avois faite pour l'abbé Darty, & qui ne fut pas prononcée, parce que, contre son attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression, après avoir été reprise, se continua, s'acheva même assez tranquillement, & j'y remarquai ceci de singulier, qu'après les cartons qu'on avoit sévérement exigés pour les deux premiers volumes, on passa les deux derniers sans rien dire, & sans que leur contenu fît aucun obstacle à sa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas passer sous silence. Après avoir eu peur des Jésuites, j'eus peur des jansénistes & des philosophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en sont. Les *Commeres* avoient depuis un temps quitté leur ancienne demeure, & s'étoient établis tout à côté de moi; ensorte que de leur chambre, on

entendoit tout ce qui ſe diſoit dans la mienne & ſur ma terraſſe, & que de leur jardin on pouvoit très-aiſément eſcalader le petit mur qui le ſéparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail, enſorte que j'y avois une table couverte d'épreuves & de feuilles de l'Emile & du Contrat Social; & brochant ces feuilles à meſure qu'on me les envoyoit, j'avois là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. Mathas, dans le jardin duquel j'étois clos, faiſoient que ſouvent, oubliant de fermer le ſoir mon donjon, je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eût guere inquiété, ſi je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait pluſieurs fois cette remarque, je devins plus ſoigneux de fermer le donjon. La ſerrure étoit mauvaiſe, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laiſſois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes ſe

trouva éclipſé pendant un jour & deux nuits, ſans qu'il me fût poſſible de ſavoir ce qu'il étoit devenu juſqu'au matin du troiſieme jour, que je le retrouvai ſur ma table. Je n'eus ni n'ai jamais eu de ſoupçon ſur M. Mathas, ni ſur ſon neveu, M. Dumoulin, ſachant qu'ils m'aimoient l'un & l'autre, & prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les *Commerces*. Je ſavois que, quoique janſéniſtes, ils avoient quelque liaiſon avec d'Alembert & logeoient dans la même maiſon. Cela me donna quelque inquiétude & me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, & je ceſſai tout-à-fait de voir ces gens là, ayant ſu d'ailleurs qu'ils avoient fait parade dans pluſieurs maiſons, du premier volume de l'Emile, que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuaſſent d'être mes voiſins juſqu'à mon départ, je n'eus plus eu de communication avec eux depuis lors.

Le Contrat Social parut un mois ou deux avant l'Emile. Rey, dont j'avois tou-

jours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adreſſa au magiſtrat pour obtenir la permiſſion de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer ſon envoi. Rey n'eut aucune réponſe : ſes ballots reſterent à Rouen pluſieurs mois, au bout deſquels on les lui renvoya, après avoir tenté de les confiſquer ; mais il fit tant de bruit, qu'on les lui rendit. Des curieux en tirerent d'Amſterdam, quelques exemplaires qui circulerent avec peu de bruit. Mauléon, qui en avoit ouï parler & qui même en avoit vu quelque choſe, m'en parla d'un ton myſtérieux qui me ſurprit, & qui m'eût inquiété même, ſi, certain d'être en regle à tous égards & de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquillifé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que M. de Choiſeul, déjà bien diſpoſé pour moi, & ſenſible à l'éloge que mon eſtime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me ſoutînt en cette occaſion, contre la malveillance de Mad. de P.....r.

J'avois assurément lieu de compter alors, autant que jamais, sur les bontés de M. de Luxembourg & sur son appui dans le besoin : car jamais il ne me donna de marques d'amitié, ni plus fréquentes, ni plus touchantes. Au voyage de pâques, mon triste état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un seul jour de me venir voir ; & enfin me voyant souffrir sans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frere Côme, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, & eut le courage, rare certes & méritoire dans un grand seigneur, de rester chez moi durant l'opération, qui fut cruelle & longue. Il n'étoit pourtant question que d'être sondé ; mais je n'avois jamais pu l'être, même par Morand qui s'y prit à plusieurs fois, & toujours sans succès. Le frere Côme, qui avoit la main d'une adresse & d'une légéreté sans égale, vint à bout enfin d'introduire un très-petit algali, après m'avoir beaucoup fait souffrir pendant plus de deux heures, durant lesquelles je m'efforcai de retenir les plaintes,

pour ne pas déchirer le cœur ſenſible du bon Maréchal. Au premier examen, le frere Côme crut trouver une groſſe pierre, & me le dit ; au ſecond, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une ſeconde & une troiſieme fois, avec un ſoin & une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la proſtate étoit ſquirreuſe & d'une groſſeur ſurnaturelle ; il trouva la veſſie grande & en bon état, & finit par me déclarer que je ſouffrirois beaucoup, & que je vivrois long-temps. Si la ſeconde prédiction s'accomplit auſſi bien que la premiere, mes maux ne ſont pas prêts à finir.

C'eſt ainſi qu'après avoir été traité ſucceſſivement pendant tant d'années, pour des maux que je n'avois pas, je finis par ſavoir que ma maladie incurable ſans être mortelle, dureroit autant que moi. Mon imagination, réprimée par cette connoiſſance, ne me fit plus voir en perſpective, une mort cruelle dans les douleurs du calcul. Je ceſſai de craindre qu'un bout de

bougie, qui s'étoit rompu dans l'urethre, il y avoit long-temps, n'eût fait le noyau d'une pierre. Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paiſiblement ces derniers. Il eſt conſtant que depuis ce temps, j'ai beaucoup moins ſouffert de ma maladie que je n'avois fait juſqu'alors ; & je ne me rappelle jamais que je dois ce ſoulagement à M. de Luxembourg, ſans m'attendrir de nouveau ſur ſa mémoire.

Revenu, pour ainſi dire, à la vie, & plus occupé que jamais du plan ſur lequel j'en voulois paſſer le reſte, je n'attendois, pour l'exécuter, que la publication de l'Emile. Je ſongeois à la Touraine, où j'avois déjà été, & qui me plaiſoit beaucoup, tant pour la douceur du climat, que pour celle des habitans.

*La terra molle lieta e dilettoſa*
*Simile a ſe l'habitator produce.*

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg, qui m'en avoit voulu détourner ; je lui en reparlai derechef

comme d'une chose résolue. Alors il me proposa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un asyle qui pouvoit me convenir, & dans lequel ils se feroient l'un & l'autre un plaisir de m'établir. Cette proposition me toucha & ne me déplut pas. Avant toute chose, il falloit voir le lieu; nous convînmes du jour où M. le Maréchal enverroit son valet-de-chambre avec une voiture, pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé; il fallut remettre la partie, & les contretemps qui survinrent m'empêcherent de l'exécuter. Ayant appris depuis, que la terre de Merlou n'étoit pas à M. le Maréchal, mais à Madame, je m'en consolai plus aisément de n'y être pas allé.

L'Emile parut enfin, sans que j'entendisse plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant sa publication, M. le Maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de M.....s, qui se rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde sécurité m'empêcherent de réfléchir à ce qu'il

y avoit d'extraordinaire & même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux, qui par mégarde étoient reſtées dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de M.....s m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à Ducheſne durant mes alarmes au ſujet des Jéſuites, & il faut avouer que ces lettres ne faiſoient pas grand honneur à ma raiſon. Mais je lui marquai qu'en nulle choſe, je ne voulois paſſer pour meilleur que je n'étois, & qu'il pouvoit lui laiſſer les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne ſe fit point avec cet éclat d'applaudiſſemens qui ſuivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de ſi grands éloges particuliers, ni ſi peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivirent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit là le meilleur de mes écrits, ainſi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bizarres, comme s'il eût importé

de garder le ſecret du bien que l'on en penſoit. Mad. de B.....s, qui me marqua que l'auteur de ce livre meritoit des ſtatues & les hommages de tous les humains, me pria ſans façon, à la fin de ſon billet, de le lui renvoyer. D'Alembert, qui m'écrivit que cet ouvrage décidoit de ma ſupériorité, & devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres, ne ſigna point ſa lettre, quoiqu'il eût ſigné toutes celles qu'il m'avoit écrites juſqu'alors. Duclos, ami ſûr, homme vrai, mais circonſpect, & qui faiſoit cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit: la Condamine ſe jeta ſur la profeſſion de foi, & battit la campagne; Clairaut ſe borna, dans ſa lettre, au même morceau; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que ſa lecture lui avoit donnée, & il me marqua en propres termes, que cette lecture avoit réchauffé ſa vieille ame: de tous ceux à qui j'avois envoyé mon livre, il fut le ſeul qui dit hautement & librement à tout le monde tout le bien qu'il en penſoit.

Mathas, à qui j'en avois auſſi donné

un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de Blaire, conseiller au parlement, pere de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maison de campagne à St. Gratien, & Mathas, son ancienne connoissance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'Emile avant qu'il fût public. En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour: " M. Mathas, voilà un fort beau livre, mais dont il fera parlé dans peu, plus qu'il ne seroit à desirer pour l'auteur. „ Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, & je n'y vis que l'importance d'un homme de robe, qui met du mystere à tout. Tous les propos inquiétans qui me revinrent, ne me firent pas plus d'impression; & loin de prévoir en aucune sorte la catastrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en regle à tous égards, certain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de Mad. de Luxembourg & de la faveur du ministere, je m'applau-

diſſois du parti que j'avois pris, de me retirer au milieu de mes triomphes, & lorſque je venois d'écraſer tous mes envieux.

Une ſeule choſe m'alarmoit dans la publication de ce livre, & cela, moins pour ma ſûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorency, j'avois vu de près & avec indignation, les vexations qu'un ſoin jaloux des plaiſirs des princes fait exercer ſur les malheureux payſans, forcés de ſouffrir le dégât que le gibier fait dans leurs champs, ſans oſer ſe défendre qu'à force de bruit, & forcés de paſſer les nuits dans leurs feves & leurs pois, avec des chauderons, des tambours, des ſonnettes, pour écarter les ſangliers. Témoin de la dureté barbare, avec laquelle M. le comte de C.....s faiſoit traiter ces pauvres gens, j'avois fait, vers la fin de l'Emile, une ſortie ſur cette cruauté. Autre infraction à mes maximes, qui n'eſt pas reſtée impunie. J'appris que les officiers de M. le prince de Conti n'en uſoient guere moins durement ſur ſes terres; je tremblois que ce prince,

pour lequel j'étois pénétré de reſpect & de reconnoiſſance, ne prît pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour ſon oncle, & ne s'en tînt offenſé. Cependant, comme ma conſcience me raſſuroit pleinement ſur cet article, je me tranquilliſai ſur ſon témoignage, & je fis bien. Du moins, je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce paſſage, écrit long-temps avant que j'euſſe l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage ſur le même ſujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platiſes dont on avoit entre-mêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois, appellé Balexſert; & il étoit dit dans le titre, qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aiſément que cette académie & ce prix étoient d'une création toute nouvelle, pour déguiſer le plagiat aux yeux du public; mais je vis auſſi qu'il y avoit à cela quel-

que intrigue antérieure, à laquelle je ne comprenois rien ; soit par la communication de mon manuscrit, sans quoi ce vol n'auroit pu se faire ; soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après, que sur un mot échappé à d'Ivernois, j'ai pénétré le mystere & entrevu ceux qui avoient mis en jeu le sieur Balexsert.

Les sourds mugissemens qui précedent l'orage, commençoient à se faire entendre, & tous les gens un peu pénétrans virent bien qu'il se couvoit au sujet de mon livre & de moi, quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi, ma sécurité, ma stupidité fut telle que, loin de prévoir mon malheur, je n'en soupçonnai pas même la cause, après en avoir ressenti l'effet. On commença par répandre avec assez d'adresse, qu'en sévissant contre les Jésuites, on ne pouvoit marquer une indulgence partiale pour les livres & les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom

à

à l'Émile, comme si je ne l'avois pas mis à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il sembloit qu'on craignît de se voir forcé à quelques démarches qu'on feroit à regret, mais que les circonstances rendoient nécessaires, & auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent & ne m'inquieterent guere: il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y avoir dans toute cette affaire, la moindre chose qui me regardât personnellement, moi qui me sentois si parfaitement irréprochable, si bien appuyé, si bien en regle à tous égards, & qui ne craignois pas que Mad. de Luxembourg me laissât dans l'embarras, pour un tort qui, s'il existoit, étoit tout entier à elle seule. Mais sachant en pareil cas comme les choses se passent, & que l'usage est de sévir contre les libraires, en ménageant les auteurs, je n'étois pas sans inquiétude pour le pauvre Duchesne, si M. de M.....s venoit à l'abandonner.

Je restai tranquille. Les bruits augmenterent, & changerent bientôt de ton. Le

public & fur-tout le parlement fembloient s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours, la fermentation devint terrible; & les menaces changeant d'objet, s'adreſſerent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires, qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, & qu'il falloit brûler les auteurs. Pour les libraires, on n'en parloit point. La premiere fois que ces propos, plus dignes d'un inquiſiteur de Goa que d'un ſénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des H.....s, pour tâcher de m'effrayer, & de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruſe, & je me diſois en me moquant d'eux, que s'ils avoient ſu la vérité des choſes, ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle, qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. M. & Mad. de Luxembourg avoient cette année, avancé leur ſecond voyage de Montmorency, de ſorte qu'ils y étoient au commencement de juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres,

malgré le bruit qu'ils faiſoient à Paris, & les maîtres de la maiſon ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant, que j'étois ſeul avec M. de Luxembourg, il me dit : Avez vous parlé mal de M. de Choiſeul dans le Contrat Social ? Moi ! lui dis-je en reculant de ſurpriſe, non, je vous jure ; mais j'en ai fait en revanche, & d'une plume qui n'eſt pas louangeuſe, le plus bel éloge que jamais miniſtre ait reçu. Et tout de ſuite je lui rapportai le paſſage. Et dans l'Emile ? reprit-il. Pas un mot, répondis-je ; il n'y a pas un ſeul mot qui le regarde. Ah ! dit-il avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même choſe dans l'autre livre, ou être plus clair ! J'ai cru l'être, ajoutai-je ; je l'eſtimois aſſez pour cela. Il alloit reprendre la parole ; je le vis prêt à s'ouvrir ; il ſe retint & ſe tut. Malheureuſe politique de courtiſan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même !

Cette converſation, quoique courte, m'éclaira ſur ma ſituation, du moins à certain égard, & me fit comprendre que

c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité, qui tournoit à mon préjudice tout ce que je disois & faisois de bien. Cependant, me sentant pour plastron dans cette affaire, Mad. de Luxembourg & M. de M.....s, je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter & venir jusqu'à moi : car d'ailleurs, je sentis bien dès lors, qu'il ne seroit plus question d'équité, ni de justice, & qu'on ne s'embarrasseroit pas d'examiner si j'avois réellement tort ou non. L'orage, cependant, grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jusqu'à Néaulme, qui, dans la diffusion de son bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, & la certitude où il paroissoit être du sort qui menaçoit le livre & l'auteur. Une chose pourtant me rassuroit toujours : je voyois Mad. de Luxembourg si tranquille, si contente, si riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de son fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon sujet, pour ne pas me dire un seul mot de commisération ni

d'excuſe, pour voir le tour que prendroit cette affaire, avec autant de ſang-froid que ſi elle ne s'en fût point mêlée, & qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me ſurprenoit, étoit qu'elle ne me diſoit rien du tout. Il me ſembloit qu'elle auroit dû me dire quelque choſe. Mad. de B . . . . . s paroiſſoit moins tranquille. Elle alloit & venoit avec un air d'agitation, ſe donnant beaucoup de mouvement, & m'aſſurant que M. le prince de Conti s'en donnoit beaucoup auſſi, pour parer le coup qui m'étoit préparé, & qu'elle attribuoit toujours aux circonſtances préſentes, dans leſquelles il importoit au parlement de ne pas ſe laiſſer accuſer par les Jéſuites, d'indifférence ſur la religion. Elle paroiſſoit, cependant, peu compter ſur le ſuccès des démarches du prince & des ſiennes. Ses converſations, plus alarmantes que raſſurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite, & elle me conſeilloit toujours l'Angleterre, où elle m'offroit beaucoup d'amis, entre autres le célebre Hume, qui étoit le ſien

depuis long-temps. Voyant que je perſiſtois à reſter tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que ſi j'étois arrêté & interrogé, je me mettois dans la néceſſité de nommer Mad. de Luxembourg, & que ſon amitié pour moi méritoit bien que je ne m'expoſaſſe pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas, elle pouvoit reſter tranquille, & que je ne la compromettrois point. Elle repliqua que cette réſolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter; & en cela elle avoit raiſon, ſur-tout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque riſque qu'il pût y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impreſſion, ſans cependant que je puſſe me réſoudre à fuir, elle me parla de la Baſtille pour quelques ſemaines, comme d'un moyen de me ſouſtraire à la juriſdiction du parlement, qui ne ſe mêle pas des priſonniers d'état. Je n'objectai rien contre cette ſinguliere grace, pourvu qu'elle ne fût pas ſollicitée en mon nom.

Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la suite, qu'elle n'avoit proposé cette idée que pour me sonder, & qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finissoit tout.

Peu de jours après, M. le Maréchal reçut du curé de Deuil, ami de G.... & de Mad. D'.....y, une lettre portant l'avis, qu'il disoit avoir eu de bonne part, que le parlement devoit procéder contre moi avec la derniere sévérité, & que tel jour, qu'il marqua, je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique H.....e; je savois que le parlement étoit très-attentif aux formes, & que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion, par un décret de prise de corps, avant de savoir juridiquement si j'avouois le livre, & si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, disois-je à Mad. de B.....s, que les crimes qui portent atteinte à la sûreté publique, dont sur le simple indice, on décrete les accusés de prise de corps, de peur qu'ils n'échappent au châtiment.

Mais quand on veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs & des récompenſes, on procede contre le livre, & l'on évite autant qu'on peut, de s'en prendre à l'auteur. Elle me fit à cela une diſtinction ſubtile, que j'ai oubliée, pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décrétoit de priſe de corps, au lieu de m'aſſigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de Guy, qui me marquoit que s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général, il avoit vu ſur ſon bureau, le brouillon d'un requiſitoire contre l'Emile & ſon auteur. Notez que ledit Guy étoit l'aſſocié de Ducheſne qui avoit imprimé l'ouvrage; lequel, fort tranquille pour ſon propre compte, donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable! Il étoit ſi ſimple, ſi naturel, qu'un libraire admis à l'audience de M. le procureur-général, lût tranquillement les manuſcrits & brouillons épars ſur le bureau de ce magiſtrat! Mad. de B.....s & d'autres me confirmerent la

même chose. Sur les absurdités dont on me rebattoit incessamment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit sous tout cela quelque mystere qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'événement, me reposant sur ma droiture & mon innocence en toute cette affaire, & trop heureux, quelque persécution qui dût m'attendre, d'être appellé à l'honneur de souffrir pour la vérité. Loin de craindre & de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, & je faisois les après-midi ma promenade ordinaire. Le 8 juin, veille du décret, je la fis avec deux professeurs oratoriens, le P. Alamanni & le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres: nous y suppléâmes par des chalumeaux de seigle, avec lesquels nous aspirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choisir des tuyaux bien larges, pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été si gai.

J'ai conté comment je perdis le ſommeil dans ma jeuneſſe. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les ſoirs dans mon lit, juſqu'à ce que je ſentiſſe mes yeux s'appeſanti.. Alors j'éteignois ma bougie, & je tâchois de m'aſſoupir quelques inſtans qui ne duroient guere. Ma lecture ordinaire du ſoir étoit la Bible, & je l'ai lue entiere au moins cinq ou ſix fois de ſuite de cette façon. Ce ſoir là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongeai plus long-temps ma lecture, & je lus tout entier, le livre qui finit par le Lévite d'Ephraïm, & qui, ſi je ne me trompe, eſt le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette hiſtoire m'affecta beaucoup, & j'en étois occupé dans une eſpece de rêve, quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit & de la lumiere. Théreſe, qui la portoit, éclairoit M. la Roche, qui me voyant lever bruſquement ſur mon ſéant, me dit: Ne vous alarmez pas; c'eſt de la part de Mad. la Maréchale, qui vous écrit & vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En

effet, dans la lettre de Mad. de Luxembourg, je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous ſes efforts, on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, eſt extrême; rien ne peut parer le coup; la cour l'exige, le parlement le veut; à ſept heures du matin, il ſera décrété de priſe de corps, & l'on enverra ſur-le-champ le ſaiſir: j'ai obtenu qu'on ne le pourſuivra pas s'il s'éloigne; mais s'il perſiſte à vouloir ſe laiſſer prendre, il ſera pris. La Roche me conjura, de la part de Mad. la Maréchale, de me lever & d'aller conférer avec elle. Il étoit deux heures; elle venoit de ſe coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, & ne veut pas s'endormir ſans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte, & j'y courus.

Elle me parut agitée. C'étoit la premiere fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de ſurpriſe, au milieu de la nuit, je n'étois pas moi-même exempt d'émotion: mais en la voyant, je m'ou-

bliai moi-même, pour ne penſer qu'à elle, & au triſte rôle qu'elle alloit jouer, ſi je me laiſſois prendre : car, me ſentant aſſez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire & me perdre, je ne me ſentois ni aſſez de préſence d'eſprit, ni aſſez d'adreſſe, ni peut-être aſſez de fermeté pour éviter de la compromettre ſi j'étois vivement preſſé. Cela me décida à ſacrifier ma gloire à ſa tranquillité, à faire pour elle, en cette occaſion, ce que rien ne m'eût fait faire pour moi. Dans l'inſtant que ma réſolution fut priſe, je la lui déclarai, ne voulant point gâter le prix de mon ſacrifice en le lui faiſant acheter. Je ſuis certain qu'elle ne put ſe tromper ſur mon motif; cependant, elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fût ſenſible. Je fus choqué de cette indifférence, au point de balancer à me rétracter: mais M. le Maréchal ſurvint; Mad. de B..... s arriva de Paris quelques momens après. Ils firent ce qu'auroit dû faire Mad. de Luxembourg. Je me laiſſai flatter; j'eus honte de me dédire, & il ne fut plus queſ-

tion que du lieu de ma retraite, & du temps de mon départ. M. de Luxembourg me propoſa de reſter chez lui quelques jours incognito, pour délibérer & prendre mes meſures plus à loiſir; je n'y conſentis point, non plus qu'à la propoſition d'aller ſecrétement au Temple. Je m'obſtinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de reſter caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis ſecrets & puiſſans dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois ſortir pour aſſurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Geneve; mais un inſtant de réflexion ſuffit pour me diſſuader de faire cette ſottiſe. Je ſavois que le miniſtere de France, encore plus puiſſant à Geneve qu'à Paris, ne me laiſſeroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit réſolu de me tourmenter. Je ſavois que le Diſcours ſur l'inégalité avoit excité contre moi, dans le conſeil, une haine d'autant plus dangereuſe qu'il n'oſoit la manifeſter. Je ſavois qu'en der-

nier lieu, quand la Nouvelle Héloïſe parut, il s'étoit preſſé de la défendre, à la ſollicitation du docteur T.....n; mais voyant que perſonne ne l'imitoit, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, & retira la défenſe. Je ne doutois pas que, trouvant ici l'occaſion plus favorable, il n'eût grand ſoin d'en profiter. Je ſavois que, malgré tous les beaux ſemblans, il régnoit contre moi dans tous les cœurs Genevois, une ſecrete jalouſie, qui n'attendoit que l'occaſion de s'aſſouvir. Néanmoins, l'amour de la patrie me rappelloit dans la mienne; & ſi j'avois pu me flatter d'y vivre en paix, je n'aurois pas balancé: mais l'honneur ni la raiſon ne me permettant pas de m'y refugier comme un fugitif, je pris le parti de m'en rapprocher ſeulement, & d'aller attendre en Suiſſe, celui qu'on prendroit à Geneve à mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long-temps.

Mad. de B.....s déſapprouva beaucoup cette réſolution, & fit de nouveaux efforts pour m'engager à paſſer en Angle-

terre. Elle ne m'ébranla pas. Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois ; & toute l'éloquence de Mad. de B. . . . . s, loin de vaincre ma répugnance, sembloit l'augmenter, sans que je susse pourquoi.

Décidé à partir le même jour, je fus dès le matin parti pour tout le monde ; & la Roche, par qui j'envoyai chercher mes papiers, ne voulut pas dire à Thérese elle-même, si je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois résolu d'écrire un jour mes Mémoires, j'avois accumulé beaucoup de lettres & autres papiers, de sorte qu'il fallut plusieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés, furent mis à part, & je m'occupai le reste de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile, & brûler le reste. M. de Luxembourg voulut bien m'aider à ce travail, qui se trouva si long que nous ne pûmes achever dans la matinée, & je n'eus le temps de rien brûler. M. le Maréchal m'offrit de se charger du reste du triage, de brûler le rebut lui-même, sans s'en rapporter à qui que ce

fût, & de m'envoyer tout ce qui auroit été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aise d'être délivré de ce soin, pour pouvoir passer le peu d'heures qui me restoient, avec des personnes si cheres, que j'allois quitter pour jamais. Il prit la clef de la chambre où je laissois ces papiers, & à mon instante priere, il envoya chercher ma pauvre tante qui se consumoit dans la perplexité mortelle de ce que j'étois devenu, & de ce qu'elle alloit devenir, & attendant à chaque instant les huissiers, sans savoir comment se conduire & que leur répondre. La Roche l'amena au château, sans lui rien dire; elle me croyoit déjà bien loin : en m'appercevant, elle perça l'air de ses cris, & se précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité! Dans ce doux & cruel moment, se rassemblerent tous les jours de bonheur, de tendresse & de paix, passés ensemble, pour me faire mieux sentir le déchirement d'une premiere séparation, après nous être à peine perdus de vue un seul jour pendant près de dix-sept ans.

Le

Le Maréchal, témoin de cet embraſſement, ne pût retenir ſes larmes. Il nous laiſſa. Thérèſe ne vouloit plus me quitter. Je lui fis ſentir l'inconvénient qu'elle me ſuivît en ce moment, & la néceſſité qu'elle reſtât pour liquider mes effets & recueillir mon argent. Quand on décrete un homme de priſe de corps, l'uſage eſt de ſaiſir ſes papiers, de mettre le ſcellé ſur ſes effets, ou d'en faire l'inventaire, & d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle reſtât pour veiller à ce qui ſe paſſeroit, & tirer de tout le meilleur parti poſſible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu : M. le Maréchal confirma ma promeſſe ; mais je ne voulus jamais lui dire où j'allois, afin qu'interrogée par ceux qui viendroient me ſaiſir, elle pût proteſter avec vérité, de ſon ignorance ſur cet article. En l'embraſſant au moment de nous quitter, je ſentis en moi-même un mouvement très-extraordinaire, & je lui dis dans un tranſport, hélas! trop prophétique : Mon enfant, il faut t'armer de courage. Tu as partagé la proſpérité de

mes beaux jours ; il te reſte, puiſque tu le veux, à partager mes miſeres. N'attends plus qu'affronts & calamités à ma ſuite. Le ſort que ce triſte jour commence pour moi, me pourſuivra juſqu'à ma derniere heure.

Il ne me reſtoit plus qu'à ſonger au départ. Les huiſſiers avoient dû venir à dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis, & ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la poſte. Je n'avois point de chaiſe ; M. le Maréchal me fit préſent d'un cabriolet, & me prêta des chevaux & un poſtillon juſqu'à la premiere poſte, où, par les meſures qu'il avoit priſes, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point dîné à table, & ne m'étois pas montré dans le château, les dames vinrent me dire adieu dans l'entre-ſol, où j'avois paſſé la journée. Mad. la Maréchale m'embraſſa pluſieurs fois d'un air aſſez triſte ; mais je ne ſentis plus dans ces embraſſemens, les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués, il y avoit

deux ou trois ans. Mad. de B.....s m'embraſſa auſſi ; & me dit de fort belles choſes. Un embraſſement qui me ſurprit davantage, fut celui de Mad. de M.....x ; car elle étoit auſſi là. Mad. la maréchale de M.....x eſt une perſonne extrêmement froide, décente & réſervée, & ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maiſon de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que, flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchaſſe à m'en augmenter le prix, ſoit qu'en effet elle eût mis dans cet embraſſement, un peu de cette commiſération naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans ſon mouvement & dans ſon regard, je ne ſais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent en y repenſant, j'ai ſoupçonné dans la ſuite que, n'ignorant pas à quel ſort j'étois condamné, elle n'avoit pu ſe défendre d'un moment d'attendriſſement ſur ma deſtinée.

M. le Maréchal n'ouvroit pas la bouche ; il étoit pâle comme un mort. Il voulut abſolument m'accompagner juſqu'à ma

chaise qui m'attendoit à l'abreuvoir. Nous traversâmes tout le jardin sans dire un seul mot. J'avois une clef du parc, dont je me servis pour ouvrir la porte; après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui tendis sans mot dire. Il la prit avec une vivacité surprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penser souvent depuis ce temps-là. Je n'ai guere eu dans ma vie, d'instant plus amer que celui de cette séparation. L'embrassement fut long & muet : nous sentîmes l'un & l'autre, que cet embrassement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre & Montmorency, je rencontrai dans un carrosse de remise, quatre hommes en noir, qui me saluerent en souriant. Sur ce que Thérese m'a rapporté dans la suite, de la figure des huissiers, de l'heure de leur arrivée, & de la façon dont ils se comporterent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux; surtout ayant appris dans la suite, qu'au lieu d'être décrété à sept heures, comme on me l'avoit annoncé, je ne l'avois été qu'à

midi. Il fallut traverſer tout Paris. On n'eſt pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues pluſieurs perſonnes qui me ſaluerent d'un air de connoiſſance, mais je n'en reconnus aucune. Le même ſoir je me détournai pour paſſer à Villeroy. A Lyon, les couriers doivent être menés au commandant. Cela pouvoit être embarraſſant pour un homme qui ne vouloit ni mentir, ni changer ſon nom. J'allois avec une lettre de Mad. de Luxembourg, prier M. de Villeroy de faire enſorte que je fuſſe exempté de cette corvée. M. de Villeroy me donna une lettre dont je ne fis point uſage, parce que je ne paſſai pas à Lyon. Cette lettre eſt reſtée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me preſſa beaucoup de coucher à Villeroy; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, & je fis encore deux poſtes le même jour.

Ma chaiſe étoit rude, & j'étois trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées. D'ailleurs, je n'avois pas l'air aſſez impoſant pour me faire bien

ſervir, & l'on ſait qu'en France, les chevaux de poſte ne ſentent la gaule que ſur les épaules du poſtillon. En payant graſſement les guides, je crus ſuppléer à la mine & au propos ; ce fut encore pis. Ils me prirent pour un pied-plat, qui marchoit par commiſſion, & qui couroit la poſte pour la premiere fois de ſa vie. Dès lors je n'eus plus que des roſſes, & je devins le jouet des poſtillons. Je finis, comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, & aller comme il leur plut.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui ſe préſentoient ſur tout ce qui venoit de m'arriver ; mais ce n'étoit là ni mon tour d'eſprit, ni la pente de mon cœur. Il eſt étonnant avec quelle facilité j'oublie le mal paſſé, quelque récent qu'il puiſſe être. Autant ſa prévoyance m'effraie & me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant ſon ſouvenir me revient foiblement & s'éteint ſans peine, auſſi-tôt qu'il eſt arrivé. Ma cruelle imagination,

qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore, fait diversion à ma mémoire, & m'empêche de me rappeller ceux qui ne sont plus. Contre ce qui est fait, il n'y a plus de précautions à prendre, & il est inutile de s'en occuper. J'épuise en quelque façon mon malheur d'avance: plus j'ai souffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier; tandis qu'au contraire, sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle & le rumine, pour ainsi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'est à cette heureuse disposition, je le sens, que je dois de n'avoir jamais connu cette humeur rancuniere qui fermente dans un cœur vindicatif, par le souvenir continuel des offenses reçues, & qui le tourmente lui-même, de tout le mal qu'il voudroit faire à son ennemi. Naturellement emporté, j'ai senti la colere, la fureur même dans les premiers mouvemens; mais jamais un desir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offense, pour m'occuper beaucoup de l'offenseur.

Je ne penſe au mal que j'en ai reçu, qu'à cauſe de celui que j'en peux recevoir encore; & ſi j'étois ſûr qu'il ne m'en fît plus, celui qu'il m'a fait ſeroit à l'inſtant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenſes. C'eſt une fort belle vertu ſans doute, mais qui n'eſt pas à mon uſage. J'ignore ſi mon cœur ſauroit dominer ſa haine, car il n'en a jamais ſenti, & je penſe trop peu à mes ennemis, pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point, pour me tourmenter, ils ſe tourmentent eux-mêmes. Je ſuis à leur merci, ils ont tout pouvoir, ils en uſent. Il n'y a qu'une ſeule choſe au-deſſus de leur puiſſance, & dont je les défie: c'eſt en ſe tourmentant de moi, de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ, j'oubliai ſi parfaitement tout ce qui venoit de ſe paſſer, & le parlement, & Mad. de P.....r, & M. de C.....l, & G...., & d'Alembert, & leurs complots, & leurs complices, que je n'y aurois pas même repenſé de tout mon

voyage, ſans les précautions dont j'étois obligé d'uſer. Un ſouvenir qui me vint au lieu de tout cela, fut celui de ma derniere lecture, la veille de mon départ. Je me rappellai auſſi les Idylles de Geſſner, que ſon traducteur Hubner m'avoit envoyées, il y avoit quelque temps. Ces deux idées me revinrent ſi bien & ſe mêlerent de telle ſorte dans mon eſprit, que je voulus eſſayer de les réunir, en traitant à la maniere de Geſſner, le ſujet du Lévite d'Ephraïm. Ce ſtyle champêtre & naïf ne paroiſſoit guere propre à un ſujet ſi atroce, & il n'étoit guere à préſumer que ma ſituation préſente me fournît des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la choſe, uniquement pour m'amuſer dans ma chaiſe & ſans aucun eſpoir de ſuccès. A peine eus-je eſſayé, que je fus étonné de l'aménité de mes idées, & de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours, les trois premiers chants de ce petit poëme, que j'achevai dans la ſuite à Motiers; & je ſuis ſûr de n'avoir rien fait en ma vie, où regne une douceur

de mœurs plus attendriſſante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un coſtume plus exact, une plus antique ſimplicité en toute choſe, & tout cela, malgré l'horreur du ſujet, qui dans le fond eſt abominable; de ſorte qu'outre tout le reſte, j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le Lévite d'Ephraïm, s'il n'eſt pas le meilleur de mes ouvrages, en ſera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai, ſans ſentir en-dedans, l'applaudiſſement d'un cœur ſans fiel, qui loin de s'aigrir par ſes malheurs, s'en conſole avec lui-même, & trouve en ſoi de quoi s'en dédommager. Qu'on raſſemble tous ces grands philoſophes, ſi ſupérieurs dans leurs livres, à l'adverſité qu'ils n'éprouverent jamais; qu'on les mette dans une poſition pareille à la mienne, & que dans la premiere indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire : on verra comment ils s'en tireront.

En partant de Montmorency pour la Suiſſe, j'avois pris la réſolution d'aller

m'arrêter à Yverdon, chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, & qui m'avoit même invité à l'y aller voir. J'appris en route, que Lyon faiſoit un détour; cela m'évita d'y paſſer. Mais en revanche, il falloit paſſer par Beſançon, place de guerre, & par conſéquent ſujette au même inconvénient. Je m'aviſai de gauchir, & de paſſer par Salins, ſous prétexte d'aller voir M. de Mairan, neveu de M. D...n, qui avoit un emploi à la ſaline, & qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réuſſit; je ne trouvai point M. de Mairan: fort aiſe d'être diſpenſé de m'arrêter, je continuai ma route ſans que perſonne me dît un mot.

En entrant ſur le territoire de Berne, je fis arrêter; je deſcendis, je me proſternai, j'embraſſai, je baiſai la terre, & m'écriai dans mon tranſport: Ciel, protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'eſt ainſi, qu'aveugle & confiant dans mes eſpérances,

je me ſuis toujours paſſionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon poſtillon ſurpris me crut fou ; je remontai dans ma chaiſe, & peu d'heures après, j'eus la joie auſſi pure que vive, de me ſentir preſſé dans les bras du reſpectable Roguin. Ah, reſpirons quelques inſtans chez ce digne hôte ! J'ai beſoin d'y reprendre du courage & des forces ; je trouverai bientôt à les employer.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je me ſuis étendu, dans le récit que je viens de faire, ſur toutes les circonſtances que j'ai pu me rappeller. Quoiqu'elles ne paroiſſent pas fort lumineuſes, quand on tient une fois le fil de la trame, elles peuvent jeter du jour ſur ſa marche ; & par exemple, ſans donner la premiere idée du problême que je vais propoſer, elles aident beaucoup à le réſoudre.

Suppoſons que, pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet, mon éloignement fût abſolument néceſſaire, tout devoit, pour l'opérer, ſe paſſer à peu près comme il ſe paſſa ; mais ſi, ſans me laiſſer

épouvanter par l'ambaſſade nocturne de Mad. de Luxembourg & troubler par ſes alarmes, j'avois continué de tenir ferme, comme j'avois commencé, & qu'au lieu de reſter au château, je m'en fuſſe retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-je également été décrété ? Grande queſtion, d'où dépend la ſolution de beaucoup d'autres, & pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire & celle du décret réel ne ſont pas inutiles à remarquer. Exemple groſſier, mais ſenſible, de l'importance des moindres détails, dans l'expoſé des faits dont on cherche les cauſes ſecretes, pour les découvrir par induction.

# LIVRE DOUZIEME.

ICI commence l'œuvre de ténebres, dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli, sans que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, il m'ait été possible d'en percer l'effrayante obscurité. Dans l'abyme de maux où je suis submergé, je sens les atteintes des coups qui me sont portés, j'en apperçois l'instrument immédiat; mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. L'opprobre & les malheurs tombent sur moi comme d'eux-mêmes, & sans qu'il y paroisse. Quand mon cœur déchiré laisse échapper des gémissemens, j'ai l'air d'un homme qui se plaint sans sujet, & les auteurs de ma ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, sans qu'il s'en doute lui-même, & sans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me

regardent, les traitemens que j'ai soufferts, & tout ce qui m'est arrivé, je suis hors d'état de remonter à la main motrice, & d'assigner les causes en disant les faits. Ces causes primitives sont toutes marquées dans les trois précédens livres ; tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs secrets y sont exposés. Mais dire en quoi ces diverses causes se combinent pour opérer les étranges événemens de ma vie, voilà ce qu'il m'est impossible d'expliquer, même par conjecture. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'assez généreux pour vouloir approfondir ces mysteres, & découvrir la vérité, qu'ils relisent avec soin les trois précédens livres, qu'ensuite à chaque fait qu'ils liront dans les suivans, ils prennent les informations qui seront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue & d'agent en agent jusqu'aux premiers moteurs de tout, je sais certainement à quel terme aboutiront leurs recherches ; mais je me perds dans la route obscure & tortueuse des souterrains qui les y conduiront.

Durant mon ſéjour à Yverdon, j'y fis connoiſſance avec toute la famille de M. Roguin, & entr'autres avec ſa niece Mad. Boy de la Tour & ſes filles, dont, comme je crois l'avoir dit, j'avois autrefois connu le pere à Lyon. Elle étoit venue à Yverdon voir ſon oncle & ſes ſœurs; ſa fille ainée, âgée d'environ quinze ans, m'enchanta par ſon grand ſens & ſon excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mere & à la fille. Cette derniere étoit deſtinée par M. Roguin, au colonel ſon neveu, déjà d'un certain âge, & qui me témoignoit auſſi la plus grande affection; mais, quoique l'oncle fût paſſionné pour ce mariage, que le neveu le deſirât fort auſſi, & que je priſſe un intérêt très-vif à la ſatisfaction de l'un & de l'autre, la grande diſproportion d'âge & l'extrême répugnance de la jeune perſonne me firent concourir avec la mere, à détourner ce mariage, qui ne ſe fit point. Le colonel épouſa depuis, mademoiſelle Dillan ſa parente, d'un caractere & d'une beauté bien ſelon mon cœur, & qui l'a rendu

rendu le plus heureux des maris & des peres. Malgré cela, M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occaſion contrarié ſes deſirs. Je m'en ſuis conſolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers ſa famille, le devoir de la plus ſainte amitié, qui n'eſt pas de ſe rendre toujours agréable, mais de conſeiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long-temps en doute ſur l'accueil qui m'attendoit à Geneve, au cas que j'euſſe envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, & j'y fus décrété le 18 juin, c'eſt-à-dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables abſurdités étoient cumulées dans ce ſecond décret, & l'édit eccléſiaſtique y étoit ſi formellement violé, que je refuſai d'ajouter foi aux premieres nouvelles qui m'en vinrent, & que, quand elles furent bien confirmées, je tremblai qu'une ſi manifeſte & criante infraction de toutes les loix, à commencer par celle du bon ſens, ne mît Geneve ſens-deſſus-deſſous. J'eus de quoi me raſſurer; tout reſta tranquille. S'il

s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, & je fus traité publiquement par toutes les caillettes & par tous les cuiſtres, comme un écolier qu'on menaceroit du fouet, pour n'avoir pas bien dit ſon catéchiſme.

Ces deux décrets furent le ſignal du cri de malédiction qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures ſonnerent le plus terrible tocſin. Les François ſur-tout, ce peuple ſi doux, ſi poli, ſi généreux, qui ſe pique ſi fort de bienſéance & d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ſes vertus favorites, ſe ſignala par le nombre & la violence des outrages dont il m'accabloit à l'envi. J'étois un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup. Le continuateur du Journal de Trévoux fit ſur ma prétendue lycanthropie, un écart qui montroit aſſez bien la ſienne. Enfin, vous euſſiez dit qu'on craignoit à Paris, de ſe faire une affaire avec la police,

ſi, publiant un écrit ſur quelque ſujet que ce pût être, on manquoit d'y larder quelque inſulte contre moi. En cherchant vainement la cauſe de cette unanime animoſité, je fus prêt à croire que tout le monde étoit devenu fou. Quoi! le rédacteur de la Paix perpétuelle ſouffle la diſcorde; l'éditeur du Vicaire Savoyard eſt un impie; l'auteur de la Nouvelle Héloïſe eſt un loup; celui de l'Emile eſt un enragé! Eh, mon Dieu, qu'aurois-je donc été, ſi j'avois publié le livre de l'Eſprit, ou quelqu'autre ouvrage ſemblable? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce livre, le public, loin de joindre ſa voix à celle de ſes perſécuteurs, le vengea d'eux par ſes éloges. Que l'on compare ſon livre & les miens, l'accueil différent qu'ils ont reçu, les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers états de l'Europe; qu'on trouve à ces différences, des cauſes qui puiſſent contenter un homme ſenſé: voilà tout ce que je demande, & je me tais.

Je me trouvois ſi bien du ſéjour d'Yverdon, que je pris la réſolution d'y reſ-

ter, à la vive sollicitation de M. Roguin & de toute sa famille. M. de Moiry de Gingins, baillif de cette ville, m'encourageoit aussi par ses bontés, à rester dans son gouvernement. Le colonel me pressa si fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avoit dans sa maison, entre cour & jardin, que j'y consentis; & aussitôt il s'empressa de le meubler & garnir de tout ce qui étoit nécessaire pour mon petit ménage. Le banneret Roguin, des plus empressés autour de moi, ne me quittoit pas de la journée. J'étois toujours très-sensible à tant de caresses, mais j'en étois quelquefois bien importuné. Le jour de mon emménagement étoit déjà marqué, & j'avois écrit à Thérese de me venir joindre, quand tout-à-coup j'appris qu'il s'élevoit à Berne un orage contre moi, qu'on attribuoit aux dévots, & dont je n'ai jamais pu pénétrer la premiere cause. Le sénat excité, sans qu'on fût par qui, paroissoit ne vouloir pas me laisser tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le baillif de cette fermentation, il écri-

vit en ma faveur à pluſieurs membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance, & leur faiſant honte de vouloir refuſer à un homme de mérite opprimé, l'aſyle que tant de bandits trouvoient dans leurs états. Des gens ſenſés ont préſumé que la chaleur de ſes reproches avoit plus aigri qu'adouci les eſprits. Quoi qu'il en ſoit, ſon crédit ni ſon éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devoit me ſignifier, il m'en avertit d'avance; & pour ne pas attendre cet ordre, je réſolus de partir dès le lendemain. La difficulté étoit de ſavoir où aller, voyant que Geneve & la France m'étoient fermées, & prévoyant bien que dans cette affaire, chacun s'empreſſeroit d'imiter ſon voiſin.

Mad. Boy de la Tour me propoſa d'aller m'établir dans une maiſon vuide, mais toute meublée, qui appartenoit à ſon fils, au village de Motiers, dans le Val-de-Travers, comté de Neuchatel. Il n'y avoit qu'une montagne à traverſer pour m'y rendre. L'offre venoit d'autant plus à

propos, que dans les états du roi de Prusse je devois naturellement être à l'abri des persécutions, & qu'au moins la religion n'y pouvoit guere servir de prétexte. Mais une secrete difficulté, qu'il ne me convenoit pas de dire, avoit bien de quoi me faire hésiter. Cet amour inné de la justice, qui dévora toujours mon cœur, joint à mon penchant secret pour la France, m'avoit inspiré de l'aversion pour le roi de Prusse, qui me paroissoit, par ses maximes & par sa conduite, fouler aux pieds tout respect pour la loi naturelle & pour tous les devoirs humains. Parmi les estampes encadrées, dont j'avois orné mon donjon à Montmorency, étoit un portrait de ce prince, au-dessous duquel étoit un distique qui finissoit ainsi :

Il pense en philosophe, & se conduit en roi.

Ce vers qui, sous toute autre plume, eût fait un assez bel éloge, avoit sous la mienne un sens qui n'étoit pas équivoque, & qu'expliquoit d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce distique avoit été vu

de tous ceux qui venoient me voir, & qui n'étoient pas en petit nombre. Le chevalier de Lorenzy l'avoit même écrit pour le donner à d'Alembert, & je ne doutois pas que d'Alembert n'eût pris le soin d'en faire ma cour à ce prince. J'avois encore aggravé ce premier tort par un passage de l'Emile, où, sous le nom d'Adraste, roi des Dauniens, on voyoit assez qui j'avois en vue; & la remarque n'avoit pas échappé aux épilogueurs, puisque Mad. de B.....s m'avoit mis plusieurs fois sur cet article. Ainsi j'étois bien sûr d'être inscrit en encre rouge sur les registres du roi de Prusse; & supposant d'ailleurs qu'il eût les principes que j'avois osé lui attribuer, mes écrits & leur auteur ne pouvoient par cela seul que lui déplaire: car on sait que les méchans & les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même sans me connoître, & sur la seule lecture de mes écrits.

J'osai pourtant me mettre à sa merci, & je crus courir peu de risque. Je savois que les passions basses ne subjuguent guere

que les hommes foibles, & ont peu de prise sur les ames d'une forte trempe, telles que j'avois toujours reconnu la sienne. Je jugeois que dans son art de régner il entroit de se montrer magnanime en pareille occasion, & qu'il n'étoit pas au-dessus de son caractere de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile & facile vengeance ne balanceroit pas un moment en lui l'amour de la gloire; & me mettant à sa place, je ne crus pas impossible qu'il se prévalût de la circonstance pour accabler du poids de sa générosité, l'homme qui avoit osé mal penser de lui. J'allai donc m'établir à Motiers, avec une confiance dont je le crus fait pour sentir le prix; & je me dis: Quand Jean-Jaques s'éleve à côté de Coriolan, Fréderic sera-t-il au-dessous du général des Volsques?

Le colonel Roguin voulut absolument passer avec moi la montagne, & venir m'installer à Motiers. Une belle-sœur de Mad. Boy de la Tour, appellée Mad. Girardier, à qui la maison que j'allois occuper étoit très-commode, ne me vit pas

arriver avec un certain plaiſir ; cependant elle me mit de bonne grace en poſſeſſion de mon logement, & je mangeai chez elle en attendant que Théreſe fût venue, & que mon petit ménage fût établi.

Depuis mon départ de Montmorency, ſentant bien que je ſerois déſormais fugitif ſur la terre, j'héſitois à permettre qu'elle vînt me joindre, & partager la vie errante à laquelle je me voyois condamné. Je ſentois que par cette cataſtrophe, nos relations alloient changer, & que ce qui juſqu'alors avoit été faveur & bienfait de ma part, le ſeroit déſormais de la ſienne. Si ſon attachement reſtoit à l'épreuve de mes malheurs, elle en ſeroit déchirée, & ſa douleur ajouteroit à mes maux. Si ma diſgrace attiédiſſoit ſon cœur, elle me feroit valoir ſa conſtance comme un ſacrifice ; & au lieu de ſentir le plaiſir que j'avois à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne ſentiroit que le mérite qu'elle auroit de vouloir bien me ſuivre par-tout où le ſort me forçoit d'aller.

Il faut tout dire : je n'ai diſſimulé ni les

vices de ma pauvre maman, ni les miens; je ne dois pas faire plus de grace à Théreſe; & quelque plaiſir que je prenne à rendre honneur à une perſonne qui m'eſt ſi chere, je ne veux pas non plus déguiſer ſes torts, ſi tant eſt même qu'un changement involontaire dans les affections du cœur ſoit un vrai tort. Depuis long-temps je m'appercevois de l'attiédiſſement du ſien. Je ſentois qu'elle n'étoit plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années, & je le ſentois d'autant mieux que j'étois le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvénient dont j'avois ſenti l'effet auprès de maman, & cet effet fut le même auprès de Théreſe. N'allons pas chercher des perfections hors de la nature; il ſeroit le même auprès de quelque femme que ce fût. Le parti que j'avois pris à l'égard de mes enfans, quelque bien raiſonné qu'il m'eût paru, ne m'avoit pas toujours laiſſé le cœur tranquille. En méditant mon Traité de l'éducation, je ſentis que j'avois négligé des devoirs dont rien ne pouvoit me diſpenſer. Le

remords enfin devint si vif, qu'il m'arracha presque l'aveu public de ma faute au commencement de l'Emile ; & le trait même est si clair, qu'après un tel passage il est surprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. Ma situation, cependant, étoit alors la même, & pire encore par l'animosité de mes ennemis, qui ne cherchoient qu'à me prendre en faute. Je craignis la récidive ; & n'en voulant pas courir le risque, j'aimai mieux me condamner à l'abstinence, que d'exposer Thérese à se voir derechef dans le même cas. J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empiroit sensiblement mon état : cette double raison m'avoit fait former des résolutions que j'avois quelquefois assez mal tenues, mais dans lesquelles je persistois avec plus de constance depuis trois ou quatre ans ; c'étoit aussi depuis cette époque, que j'avois remarqué du refroidissement dans Thérese : elle avoit pour moi le même attachement par devoir, mais elle n'en avoit plus par amour. Cela jetoit nécessairement moins

d'agrément dans notre commerce, & j'imaginai que, fûre de la continuation de mes foins où qu'elle put être, elle aimeroit peut-être mieux rester à Paris que d'errer avec moi. Cependant elle avoit marqué tant de douleur à notre séparation, elle avoit exigé de moi des promesses si positives de nous rejoindre, elle en exprimoit si vivement le desir depuis mon départ, tant à M. le prince de Conti qu'à M. de Luxembourg, que loin d'avoir le courage de lui parler de séparation, j'eus à peine celui d'y penser moi-même; & après avoir senti dans mon cœur combien il m'étoit impossible de me passer d'elle, je ne songeai plus qu'à la rappeller incessamment. Je lui écrivis donc de partir; elle vint. A peine y avoit-il deux mois que je l'avois quittée; mais c'étoit, depuis tant d'années, notre premiere séparation. Nous l'avions sentie bien cruellement l'un & l'autre. Quel saisissement en nous embrassant! O que les larmes de tendresse & de joie sont douces! Comme mon cœur s'en abreuve! Pourquoi m'a-t-on fait verser si peu de celles-là?

En arrivant à Motiers, j'avois écrit à milord Keith, maréchal d'Ecoſſe, gouverneur de Neuchatel, pour lui donner avis de ma retraite dans les états de ſa majeſté, & pour lui demander ſa protection. Il me répondit avec la généroſité qu'on lui connoît & que j'attendois de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec M. Martinet, châtelain du Val-de-Travers, qui étoit en grande faveur auprès de ſon excellence. L'aſpect vénérable de cet illuſtre & vertueux Ecoſſois m'émut puiſſamment le cœur, & dès l'inſtant même commença entre lui & moi ce vif attachement qui de ma part eſt toujours demeuré le même, & qui le ſeroit toujours de la ſienne, ſi les traîtres qui m'ont ôté toutes les conſolations de la vie, n'euſſent profité de mon éloignement pour abuſer ſa vieilleſſe & me défigurer à ſes yeux.

George Keith, maréchal héréditaire d'Ecoſſe, & frere du célebre général Keith, qui vécut glorieuſement & mourut au lit d'honneur, avoit quitté ſon pays dans ſa jeuneſſe, & y fut proſcrit pour s'être atta-

ché à la maiſon Stuart, dont il ſe dégoûta bientôt, par l'eſprit injuſte & tyrannique qu'il y remarqua, & qui en fit toujours le caractere dominant. Il demeura long-temps en Eſpagne, dont le climat lui plaiſoit beaucoup, & finit par s'attacher, ainſi que ſon frere, au roi de Pruſſe, qui ſe connoiſſoit en hommes, & les accueillit comme ils le méritoient. Il fut bien payé de cet accueil, par les grands ſervices que lui rendit le maréchal Keith, & par une choſe bien plus précieuſe encore, la ſincere amitié de milord maréchal. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine & fiere, ne pouvoit ſe plier que ſous le joug de l'amitié; mais elle s'y plioit ſi parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que Fréderic, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le chargea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Eſpagne; & enfin le voyant déjà vieux, avoir beſoin de repos, lui donna pour retraite, le gouvernement de Neuchatel, avec la délicieuſe occupation d'y paſſer le reſte de ſa vie, à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchatelois, qui n'aiment que la pretintaille & le clinquant, qui ne ſe connoiſſent point en véritable étoffe, & mettent l'eſprit dans les longues phraſes, voyant un homme froid & ſans façon, prirent ſa ſimplicité pour de la hauteur, ſa franchiſe pour de la ruſticité, ſon laconiſme pour de la bêtiſe; ſe cabrerent contre ſes ſoins bienfaiſans, parce que voulant être utile & non cajoleur, il ne ſavoit point flatter les gens qu'il n'eſtimoit pas. Dans la ridicule affaire du miniſtre Petitpierre, qui fut chaſſé par ſes confreres, pour n'avoir pas voulu qu'ils fuſſent damnés éternellement, milord s'étant oppoſé aux uſurpations des miniſtres, vit ſoulever contre lui tout le pays, dont il prenoit le parti; & quand j'y arrivai, ce ſtupide murmure n'étoit pas éteint encore. Il paſſoit au moins pour un homme qui ſe laiſſoit prévenir; & de toutes les imputations dont il fut chargé, c'étoit peut-être la moins injuſte. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir ſur la maigreur de ſon corps,

déjà décharné par les ans ; mais en levant les yeux sur sa physionomie animée, ouverte & noble, je me sentis saisi d'un respect mêlé de confiance, qui l'emporta sur tout autre sentiment. Au compliment très-court que je lui fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre chose, comme si j'eusse été là depuis huit jours. Il ne nous dit pas même de nous asseoir. L'empesé châtelain resta debout. Pour moi, je vis dans l'œil perçant & fin de milord, je ne sais quoi de si caressant, que me sentant d'abord à mon aise, j'allai sans façon partager son sopha, & m'asseoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'instant, je sentis que cette liberté lui faisoit plaisir, & qu'il se disoit en lui-même : celui-ci n'est pas un Neuchatelois.

Effet singulier de la grande convenance des caracteres ! Dans un âge où le cœur a déjà perdu sa chaleur naturelle, celui de ce bon viellard se réchauffa pour moi, d'une façon qui surprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers, sous prétexte de tirer des cailles, & y passa deux jours sans toucher

toucher un fusil. Il s'établit entre nous une telle amitié, car c'est le mot, que nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre. Le château de Colombier, qu'il habitoit l'été, étoit à six lieues de Motiers; j'allois tous les quinze jours au plus tard y passer vingt-quatre heures, puis je revenois de même en pélerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvois jadis, dans mes courses de l'Hermitage à Eaubonne, étoit bien différente assurément; mais elle n'étoit pas plus douce que celle avec laquelle j'approchois de Colombier. Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versées dans ma route, en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard! Je l'appellois mon pere, il m'appelloit son enfant. Ces doux noms rendent en partie l'idée de l'attachement qui nous unissoit, mais ils ne rendent pas encore celle du besoin que nous avions l'un de l'autre, & du desir continuel de nous rapprocher. Il vouloit absolument me loger au château de Colombier, & me press

long-temps d'y prendre à demeure l'appartement que j'occupois. Je lui dis enfin, que j'étois plus libre chez moi, & que j'aimois mieux paſſer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchiſe, & ne m'en parla plus. O bon milord! ô mon digne pere! que mon cœur s'émeut encore en penſant à vous! Ah, les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! Mais non, non, grand homme, vous êtes & ferez toujours le même pour moi, qui ſuis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord maréchal n'eſt pas ſans défaut; c'eſt un ſage, mais c'eſt un homme. Avec l'eſprit le plus pénétrant, avec le tact le plus fin qu'il ſoit poſſible d'avoir, avec la plus profonde connoiſſance des hommes, il ſe laiſſe abuſer quelquefois, & n'en revient pas. Il a l'humeur ſinguliere, quelque choſe de bizarre & d'étranger dans ſon tour d'eſprit. Il paroît oublier les gens qu'il voit tous les jours, & ſe ſouvient d'eux au moment qu'ils y penſent le moins: ſes attentions paroiſſent hors de

propos; ſes cadeaux ſont de fantaiſie, & non de convenance. Il donne ou envoie à l'inſtant, ce qui lui paſſe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur indifféremment. Un jeune Genevois deſirant entrer au ſervice du roi de Pruſſe, ſe préſente à lui: milord lui donne, au lieu de lettre, un petit ſachet plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette ſinguliere recommandation, le roi place à l'inſtant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entre eux un langage que les eſprits vulgaires n'entendront jamais. Ces petites bizarreries, ſemblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendoient milord maréchal que plus intéreſſant. J'étois bien ſûr, & j'ai bien éprouvé dans la ſuite, qu'elles n'influoient pas ſur les ſentimens, ni ſur les ſoins que lui preſcrit l'amitié dans les occaſions ſérieuſes. Mais il eſt vrai que dans ſa façon d'obliger, il met encore la même ſingularité que dans ſes manieres. Je n'en citerai qu'un ſeul trait ſur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier étoit trop forte

pour moi, je la partageois d'ordinaire, en partant après dîné & couchant à Brot, à moitié chemin. L'hôte, appellé Sandoz, ayant à folliciter à Berlin une grace qui lui importoit extrêmement, me pria de demander à ſon excellence de la demander pour lui. Volontiers. Je le mene avec moi; je le laiſſe dans l'anti-chambre, & je parle de ſon affaire à milord, qui ne me répond rien. La matinée ſe paſſe; en traverſant la ſalle pour aller dîner, je vois le pauvre Sandoz qui ſe morfondoit d'attendre. Croyant que milord l'avoit oublié, je lui en reparle avant de nous mettre à table; mot, comme auparavant. Je trouvai cette maniere de me faire ſentir combien je l'importunois, un peu dure, & je me tus en plaignant tout bas le pauvre Sandoz. En m'en retournant le lendemain, je fus bien ſurpris du remerciement qu'il me fit, du bon accueil & du bon dîné qu'il avoit eus chez S. E. qui de plus avoit reçu ſon papier. Trois ſemaines après, milord lui envoya le reſcrit qu'il avoit demandé, expédié par le miniſtre & ſigné du roi, &

cela, ſans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un ſeul mot, ni à lui non plus, ſur cette affaire, dont je crus qu'il ne vouloit pas ſe charger.

Je voudrois ne pas ceſſer de parler de George Keith : c'eſt de lui que me viennent mes derniers ſouvenirs heureux ; tout le reſte de ma vie n'a plus été qu'afflictions & ſerremens de cœur. La mémoire en eſt ſi triſte, & m'en vient ſi confuſément, qu'il ne m'eſt pas poſſible de mettre aucun ordre dans mes récits : je ſerai forcé déſormais de les arranger au haſard & comme ils ſe préſenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude ſur mon aſyle, par la réponſe du roi à milord maréchal, en qui, comme on peut croire, j'avois trouvé un bon avocat. Non-ſeulement S. M. approuva ce qu'il avoit fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarraſſé d'une pareille commiſſion, & ne ſachant comment s'en acquitter honnêtement, tâcha d'en exténuer l'inſulte, en transformant cet argent

en nature de proviſions, & me marquant qu'il avoit ordre de me fournir du bois & du charbon pour commencer mon petit ménage ; il ajouta même, & peut-être de ſon chef, que le roi me feroit volontiers bâtir une petite maiſon à ma fantaiſie, ſi j'en voulois choiſir l'emplacement. Cette derniere offre me toucha fort, & me fit oublier la meſquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux, je regardai Fréderic comme mon bienfaiteur & mon protecteur, & je m'attachai ſi ſincérement à lui, que je pris dès lors autant d'intérêt à ſa gloire, que j'avois trouvé juſqu'alors d'injuſtice à ſes ſuccès. A la paix qu'il fit peu de temps après, je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût : c'étoit un cordon de guirlandes, dont j'ornai la maiſon que j'habitois, & où j'eus, il eſt vrai, la fierté vindicative de dépenſer preſque autant d'argent qu'il m'en avoit voulu donner. La paix conclue, je crus que ſa gloire militaire & politique étant au comble, il alloit s'en donner une d'une autre eſpece, en revivi-

fiant ſes états, en y faiſant régner le commerce, l'agriculture, en y créant un nouveau ſol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en maintenant la paix chez tous ſes voiſins, en ſe faiſant l'arbitre de l'Europe, après en avoir été la terreur. Il pouvoit ſans riſque poſer l'épée, bien ſûr qu'on ne l'obligeroit pas à la reprendre. Voyant qu'il ne déſarmoit pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ſes avantages, & qu'il ne fût grand qu'à demi. J'oſai lui écrire à ce ſujet, & prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de ſa trempe, porter juſqu'à lui cette ſainte voix de la vérité, que ſi peu de rois ſont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en ſecret & de moi à lui, que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord maréchal, & je lui envoyai ma lettre au roi, toute cachetée. Milord envoya la lettre, ſans s'informer de ſon contenu. Le roi n'y fit aucune réponſe; & quelque temps après, milord maréchal étant allé à Berlin, il lui dit ſeulement que je l'avois bien grondé. Je compris par là, que ma lettre

avoit été mal reçue, & que la franchiſe de mon zele avoit paſſé pour la ruſticité d'un pédant. Dans le fond, cela pouvoit très-bien être; peut-être ne dis-je pas ce qu'il falloit dire, & ne pris-je pas le ton qu'il falloit prendre. Je ne puis répondre que du ſentiment qui m'avoit mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établiſſement à Motiers-Travers, ayant toutes les aſſurances poſſibles qu'on m'y laiſſeroit tranquille, je pris l'habit arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle; elle m'étoit venue diverſes fois dans le cours de ma vie, & elle me revint ſouvent à Montmorency, où le fréquent uſage des ſondes, me condamnant à reſter ſouvent dans ma chambre, me fit mieux ſentir tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur Arménien, qui venoit ſouvent voir un parent qu'il avoit à Montmorency, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au riſque du qu'en dira-t-on, dont je me ſouciois très-peu. Cependant, avant d'adopter cette nou-

velle parure, je voulus avoir l'avis de Mad. de Luxembourg, qui me conseilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garde-robe arménienne ; mais l'orage excité contre moi, m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles, & ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de recourir aux fondes, je crus pouvoir, sans aucun risque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, sur-tout après avoir consulté le pasteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même sans scandale. Je pris donc la veste, le caffetan, le bonnet fourré, la ceinture; & après avoir assisté dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord maréchal. S. E. me voyant ainsi vêtu, me dit pour tout compliment, *salamaleki;* après quoi tout fut fini, & je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature, je ne songeai plus qu'à mener une vie tranquille & douce, autant qu'il dépendroit de moi. Seul, je n'ai jamais connu

l'ennui, même dans le plus parfait déſœuvrement : mon imagination rempliſſant tous les vuides, ſuffit ſeule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, aſſis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu ſupporter. Quand on marche, qu'on ſe promene, encore paſſe ; les pieds & les yeux font au moins quelque choſe : mais reſter là les bras croiſés, à parler du temps qu'il fait & des mouches qui volent, ou, qui pis eſt, à s'entre-faire des complimens, cela m'eſt un ſupplice inſupportable. Je m'aviſai, pour ne pas vivre en ſauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portois mon couſſin dans mes viſites, où j'allois, comme les femmes, travailler à ma porte & cauſer avec les paſſans. Cela me faiſoit ſupporter l'inanité du babillage, & paſſer mon temps ſans ennui chez mes voiſines, dont pluſieurs étoient aſſez aimables, & ne manquoient pas d'eſprit. Une entr'autres, appellée Iſabelle d'Ivernois, fille du procureur-général de Neuchatel, me parut

assez estimable pour me lier avec elle d'une amitié particuliere, dont elle ne s'est pas mal trouvée, par les conseils utiles que je lui ai donnés, & par les soins que je lui ai rendus dans des occasions essentielles ; de sorte que maintenant, digne & vertueuse mere de famille, elle me doit peut-être sa raison, son mari, sa vie & son bonheur. De mon côté, je lui dois des consolations très-douces, & sur-tout durant un bien triste hiver, où dans le fort de mes maux & de mes peines, elle venoit passer avec Thérese & moi, de longues soirées qu'elle savoit nous rendre bien courtes par l'agrément de son esprit, & par les mutuels épanchemens de nos cœurs. Elle m'appelloit son papa, je l'appellois ma fille ; & ces noms que nous nous donnons encore, ne cesseront point, je l'espere, de lui être aussi chers qu'à moi. Pour rendre mes laccts bons à quelque chose, j'en faisois présent à mes jeunes amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriroient leurs enfans. Sa sœur ainée en eut un à ce titre, & l'a mérité ; Isabelle en eut un de même,

& ne l'a pas moins mérité par l'intention ; mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire ſa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une & à l'autre, des lettres dont la premiere a couru le monde ; mais tant d'éclat n'alloit pas à la ſeconde : l'amitié ne marche pas avec ſi grand bruit.

Parmi les liaiſons que je fis à mon voiſinage, & dans le détail deſquelles je n'entrerai pas, je dois noter celle du colonel Pury, qui avoit une maiſon ſur la montagne, où il venoit paſſer les étés. Je n'étois pas empreſſé de ſa connoiſſance, parce que je ſavois qu'il étoit très-mal à la cour & auprès de milord maréchal, qu'il ne voyoit point. Cependant, comme il me vint voir & me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour ; cela continua, & nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connoiſſance avec M. du Peyrou, & enſuite une amitié trop intime, pour que je puiſſe me diſpenſer de parler de lui.

M. du Peyrou étoit américain, fils d'un

commandant de Surinam, dont le ſucceſſeur, M. le Chambrier, de Neuchatel, épouſa la veuve. Devenue veuve une ſeconde fois, elle vint avec ſon fils, s'établir dans le pays de ſon ſecond mari. (*) Du Peyrou, fils unique, fort riche, & tendrement aimé de ſa mere, avoit été élevé avec aſſez de ſoin, & ſon éducation lui avoit profité. Il avoit acquis beaucoup de demi-connoiſſances, quelque goût pour les arts, & il ſe piquoit ſur-tout d'avoir cultivé ſa raiſon: ſon air hollandois, froid & philoſophe, ſon teint baſané, ſon humeur ſilencieuſe & cachée, favoriſoient beaucoup cette opinion. Il étoit ſourd & goutteux, quoique jeune encore. Cela rendoit tous ſes mouvemens fort poſés, fort graves; & quoiqu'il aimât à diſputer, quelquefois même un peu longuement,

(*) L'auteur, mal informé, eſt ici tombé dans une double erreur: le premier mari de la dame, dont il fait mention, n'ayant jamais occupé le poſte de commandant de Surinam; & ſon ſecond mari ayant encore vécu neuf ans dans ſa patrie, où il s'étoit retiré avec elle. (*Note de l'éditeur.*)

généralement il parloit peu, parce qu'il n'entendoit pas. Tout cet extérieur m'en impoſa. Je me dis: voici un penſeur, un homme ſage, tel qu'on ſeroit heureux d'avoir un ami. Pour achever de me prendre, il m'adreſſoit ſouvent la parole, ſans jamais me faire aucun compliment. Il me parloit peu de moi, peu de mes livres, très-peu de lui; il n'étoit pas dépourvu d'idées, & tout ce qu'il diſoit étoit aſſez juſte. Cette juſteſſe & cette égalité m'attirerent. Il n'avoit dans l'eſprit, ni l'élévation, ni la fineſſe de milord maréchal; mais il en avoit la ſimplicité: c'étoit toujours le repréſenter en quelque choſe. Je ne m'engouai pas; mais je m'attachai par l'eſtime, & peu à peu cette eſtime amena l'amitié. J'oubliai totalement avec lui, l'objection que j'avois faite au baron d'H.....k, qu'il étoit trop riche; & je crois que j'eus tort. J'ai appris à douter qu'un homme jouiſſant d'une grande fortune, quel qu'il puiſſe être, puiſſe aimer ſincérement mes principes & leur auteur.

Pendant aſſez long-temps, je vis peu

du Peyrou, parce que je n'allois point à Neuchatel, & qu'il ne venoit qu'une fois l'année à la montagne du colonel Pury. Pourquoi n'allois-je point à Neuchatel ? C'eſt un enfantillage qu'il ne faut pas taire.

Quoique protégé par le roi de Pruſſe & par milord maréchal, ſi j'évitai d'abord la perſécution dans mon aſyle, je n'évitai pas du moins les murmures du public, des magiſtrats municipaux, des miniſtres. Après le branle donné par la France, il n'étoit pas du bon air de ne pas me faire au moins quelque inſulte : on auroit eu peur de paroître improuver mes perſécuteurs, en ne les imitant pas. La claſſe de Neuchatel, c'eſt-à-dire, la compagnie des miniſtres de cette ville, donna le branle, en tentant d'émouvoir contre moi le conſeil d'état. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, les miniſtres s'adreſſerent au magiſtrat municipal, qui fit auſſitôt défendre mon livre, & me traitant en toute occaſion peu honnêtement, faiſoit comprendre, & diſoit même que ſi j'avois

voulu m'établir en ville, on ne m'y auroit pas souffert. Ils remplirent leur Mercure d'inepties & du plus plat caffardage, qui, tout en faisant rire les gens sensés, ne laissoit pas d'échauffer le peuple & de l'animer contre moi. Tout cela n'empêchoit pas qu'à les entendre, je ne dusse être très-reconnoissant de l'extrême grace qu'ils me faisoient de me laisser vivre à Motiers, où ils n'avoient aucune autorité; ils m'auroient volontiers mesuré l'air à la pinte, à condition que je l'eusse payé bien cher. Ils vouloient que je leur fusse obligé de la protection que le roi m'accordoit malgré eux, & qu'ils travailloient sans relâche à m'ôter. Enfin, n'y pouvant réussir, après m'avoir fait tout le tort qu'ils purent, & m'avoir décrié de tout leur pouvoir, ils se firent un mérite de leur impuissance, en me faisant valoir la bonté qu'ils avoient de me souffrir dans leur pays. J'aurois du leur rire au nez pour toute réponse : je fus assez bête pour me piquer, & j'eus l'inepties de ne vouloir point aller à Neuchatel; résolution que je tins près de deux ans, comme

comme ſi ce n'étoit pas trop honorer de pareilles eſpeces, que de faire attention à leurs procédés, qui, bons ou mauvais, ne peuvent leur être imputés, puiſqu'ils n'agiſſent jamais que par impulſion. D'ailleurs, des eſprits ſans culture & ſans lumieres, qui ne connoiſſent d'autre objet de leur eſtime, que le crédit, la puiſſance & l'argent, ſont bien éloignés même de ſoupçonner qu'on doive quelque égard aux talens, & qu'il y ait du déshonneur à les outrager.

Un certain maire de village, qui pour ſes malverſations avoit été caſſé, diſoit au lieutenant du Val-de-Travers, mari de mon Iſabelle: *On dit que ce Rouſſeau a tant d'eſprit; amenez-le moi, que je voie ſi cela eſt vrai.* Aſſurément, les mécontentemens d'un homme qui prend un pareil ton, doivent peu fâcher ceux qui les éprouvent.

Sur la façon dont on me traitoit à Paris, à Geneve, à Berne, à Neuchatel même, je ne m'attendois pas à plus de ménagement de la part du paſteur du lieu. Je lui avois cependant été recommandé par

Mad. Boy de la Tour, & il m'avoit fait beaucoup d'accueil ; mais dans ce pays, où l'on flatte également tout le monde, les careſſes ne ſignifient rien. Cependant, après ma réunion ſolemnelle à l'égliſe réformée, vivant en pays réformé, je ne pouvois, ſans manquer à mes engagemens & à mon devoir de citoyen, négliger la profeſſion publique du culte où j'étois rentré : j'aſſiſtois donc au ſervice divin. D'un autre côté, je craignois, en me préſentant à la table ſacrée, de m'expoſer à l'affront d'un refus ; & il n'étoit nullement probable qu'après le vacarme fait à Geneve par le conſeil, & à Neuchatel par la claſſe, il voulût m'adminiſtrer tranquillement la Cene dans ſon égliſe. Voyant donc approcher le temps de la communion, je pris le parti d'écrire à M. de Montmollin, c'étoit le nom du miniſtre, pour faire acte de bonne volonté, & lui déclarer que j'étois toujours uni de cœur à l'égliſe proteſtante ; je lui dis en même temps, pour éviter des chicanes ſur les articles de foi, que je ne voulois aucune explication particuliere ſur le dogme.

M'étant ainſi mis en regle de ce côté, je reſtai tranquille, ne doutant pas que M. de Montmollin ne refuſât de m'admettre ſans la diſcuſſion préliminaire, dont je ne voulois point, & qu'ainſi tout fût fini ſans qu'il y eût de ma faute. Point du tout: au moment où je m'y attendois le moins, M. de Montmollin vint me déclarer, non-ſeulement qu'il m'admettoit à la communion ſous la clauſe que j'y avois miſe, mais de plus, que lui & ſes anciens ſe faiſoient un grand honneur de m'avoir dans ſon troupeau. Je n'eus de mes jours pareille ſurpriſe, ni plus conſolante. Toujours vivre iſolé ſur la terre, me paroiſſoit un deſtin bien triſte, ſur-tout dans l'adverſité. Au milieu de tant de proſcriptions & de perſécutions, je trouvois une douceur extrême à pouvoir me dire: au moins je ſuis parmi mes freres; & j'allai communier avec une émotion de cœur & des larmes d'attendriſſement, qui étoient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu, qu'on y pût porter.

Quelque temps après, milord m'en-

voya une lettre de Mad. de B.....s, venue, du moins je le préſumai, par la voie de d'Alembert, qui connoiſſoit milord maréchal. Dans cette lettre, la premiere que cette dame m'eût écrite depuis mon départ de Montmorency, elle me tançoit vivement de celle que j'avois écrite à M. de Montmollin, & ſur-tout d'avoir communié. Je compris d'autant moins à qui elle en avoit avec ſa mercuriale, que depuis mon voyage de Geneve, je m'étois toujours déclaré hautement proteſtant, & que j'avois été très-publiquement à l'hôtel de Hollande, ſans que perſonne au monde l'eût trouvé mauvais. Il me paroiſſoit plaiſant que Mad. la comteſſe de B.....s voulût ſe mêler de diriger ma conſcience en fait de religion. Toutefois, comme je ne doutois pas que ſon intention, quoique je n'y compriſſe rien, ne fût la meilleure du monde, je ne m'offenſai point de cette ſinguliere ſortie, & je lui répondis ſans colere, en lui diſant mes raiſons.

Cependant les injures imprimées alloient

leur train, & leurs benins auteurs reprochoient aux puiſſances de me traiter trop doucement. Ce concours d'aboiemens, dont les moteurs continuoient d'agir ſous le voile, avoit quelque choſe de ſiniſtre & d'effrayant. Pour moi, je laiſſois dire ſans m'émouvoir. On m'aſſura qu'il y avoit une cenſure de la Sorbonne. Je n'en crus rien. De quoi pouvoit ſe mêler la Sorbonne dans cette affaire? Vouloit-elle aſſurer que je n'étois pas catholique? Tout le monde le ſavoit. Vouloit-elle prouver que je n'étois pas bon calviniſte? Que lui importoit? C'étoit prendre un ſoin bien ſingulier; c'étoit ſe faire les ſubſtituts de nos miniſtres. Avant que d'avoir vu cet écrit, je crus qu'on le faiſoit courir ſous le nom de la Sorbonne, pour ſe moquer d'elle; je le crus bien plus encore après l'avoir lu. Enfin, quand je ne pus plus douter de ſon authenticité, tout ce que je me réduiſis à croire, fut qu'il falloit mettre la Sorbonne aux petites-maiſons.

Un autre écrit m'affecta davantage, parce qu'il venoit d'un homme pour qui

j'eus toujours de l'eſtime, & dont j'admirois la conſtance, en plaignant ſon aveuglement. Je parle du Mandement de l'archevêque de Paris contre moi. Je crus que je me devois d'y répondre. Je le pouvois ſans m'avilir; c'étoit un cas à peu près ſemblable à celui du roi de Pologne. Je n'ai jamais aimé les diſputes brutales, à la Voltaire. Je ne ſais me battre qu'avec dignité, & je veux que celui qui m'attaque ne déshonore pas mes coups, pour que je daigne me défendre. Je ne doutois point que ce Mandement ne fût de la façon des Jéſuites; & quoiqu'ils fuſſent alors malheureux eux-mêmes, j'y reconnoiſſois toujours leur ancienne maxime, d'écraſer les malheureux. Je pouvois donc auſſi ſuivre mon ancienne maxime, d'honorer l'auteur titulaire, & de foudroyer l'ouvrage; & c'eſt ce que je crois avoir fait avec aſſez de ſuccès.

Je trouvai le ſéjour de Motiers fort agréable; & pour me déterminer à y finir mes jours, il ne me manquoit qu'une ſubſiſtance aſſurée: mais on y vit aſſez

chérement, & j'avois vu renverser tous mes anciens projets par la dissolution de mon ménage, par l'établissement d'un nouveau, par la vente ou dissipation de tous mes meubles, & par les dépenses qu'il m'avoit fallu faire depuis mon départ de Montmorency. Je voyois diminuer journellement le petit capital que j'avois devant moi. Deux ou trois ans suffisoient pour en consumer le reste, sans que je visse aucun moyen de le renouveller, à moins de recommencer à faire des livres ; métier funeste, auquel j'avois déjà renoncé.

Persuadé que tout changeroit bientôt à mon égard, & que le public revenu de sa frénésie, en feroit rougir les puissances, je ne cherchois qu'à prolonger mes ressources jusqu'à cet heureux changement, qui me laisseroit plus en état de choisir parmi celles qui pourroient s'offrir. Pour cela, je repris mon Dictionnaire de musique, que dix ans de travail avoient déjà fort avancé, & auquel il ne manquoit que la derniere main & d'être mis au net. Mes livres, qui m'avoient été envoyés

depuis peu, me fournirent les moyens d'achever cet ouvrage : mes papiers, qui me furent envoyés en même temps, me mirent en état de commencer l'entrepriſe de mes Mémoires, dont je voulois uniquement m'occuper déſormais. Je commençai par tranſcrire des lettres dans un recueil qui pût guider ma mémoire dans l'ordre des faits & des temps. J'avois déjà fait le triage de celles que je voulois conſerver pour cet effet, & la ſuite depuis près de dix ans, n'en étoit point interrompue. Cependant, en les arrangeant pour les tranſcrire, j'y trouvai une lacune qui me ſurprit. Cette lacune étoit de près de ſix mois, depuis octobre 1756 juſqu'au mois de mars ſuivant. Je me ſouvenois parfaitement d'avoir mis dans mon triage, nombre de lettres de Diderot, de DeLeyre, de Mad. D'.....y, de Mad. de C.....x, &c. qui rempliſſoient cette lacune, & qui ne ſe trouverent plus. Qu'étoient-elles devenues ? Quelqu'un avoit-il mis la main ſur mes papiers, pendant quelques mois qu'ils étoient reſtés à l'hôtel de Lu-

xembourg ? Cela n'étoit pas concevable, & j'avois vu M. le Maréchal prendre la clef de la chambre où je les avois dépofés. Comme plufieurs lettres de femmes & toutes celles de Diderot étoient fans dates, & que j'avois été forcé de remplir ces dates de mémoire & en tâtonnant, pour ranger ces lettres dans leur ordre, je crus d'abord avoir fait des erreurs de dates; & je paffai en revue toutes les lettres qui n'en avoient point, ou auxquelles je les avois fuppléées, pour voir fi je n'y trouverois point celles qui devoient remplir ce vuide. Cet eſſai ne réuſſit point; je vis que le vuide étoit bien réel, & que les lettres avoient bien certainement été enlevées. Par qui, & pourquoi ? Voilà ce qui me paſſoit. Ces lettres, antérieures à mes grandes querelles, & du temps de ma premiere ivreſſe de la Julie, ne pouvoient intéreſſer perſonne. C'étoient tout au plus quelques tracaſſeries de Diderot, quelques perſifflages de DeLeyre, des témoignages d'amitié de Mad. de C.....x & même de Mad. D'.....y, avec laquelle

j'étois alors le mieux du monde. A qui pouvoient importer ces lettres ? Qu'en vouloit-on faire ? Ce n'eſt que ſept ans après, que j'ai ſoupçonné l'affreux objet de ce vol.

Ce déficit bien avéré, me fit chercher parmi mes brouillons, ſi j'en découvrirois quelque autre. J'en trouvai quelques-uns qui, vu mon défaut de mémoire, m'en firent ſuppoſer d'autres dans la multitude de mes papiers. Ceux que je remarquai, furent le brouillon de la Morale ſenſitive, & celui de l'extrait des Aventures de milord Edouard. Ce dernier, je l'avoue, me donna des ſoupçons ſur Mad. de Luxembourg. C'étoit la Roche ſon valet-de-chambre, qui m'avoit expédié ces papiers, & je n'imaginai qu'elle au monde, qui pût prendre intérêt à ce chiffon ; mais quel intérêt pouvoit-elle prendre à l'autre, & aux lettres enlevées, dont, même avec de mauvais deſſeins, on ne pouvoit faire aucun uſage qui pût me nuire, à moins de les falſifier ? Pour M. le Maréchal, dont je connoiſſois la

droiture invariable & la vérité de ſon amitié pour moi, je ne pus le ſoupçonner un moment. Je ne pus même arrêter ce ſoupçon ſur Mad. la Maréchale. Tout ce qui me vint de plus raiſonnable à l'eſprit, après m'être fatigué long-temps à chercher l'auteur de ce vol, fut de l'imputer à d'Alembert, qui déjà faufilé chez Mad. de Luxembourg, avoit pu trouver le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu, tant en manuſcrits qu'en lettres; ſoit pour chercher à me ſuſciter quelque tracaſſerie, ſoit pour s'approprier ce qui lui pouvoit convenir. Je ſuppoſai qu'abuſé par le titre de la Morale ſenſitive, il avoit cru trouver le plan d'un vrai traité de matérialiſme, dont il auroit tiré contre moi, le parti qu'on peut bien s'imaginer. Sûr qu'il ſeroit bientôt détrompé par l'examen du brouillon, & déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins, qui n'étoient pas les premiers de la même main, (*) que j'avois endurés ſans m'en

(*) J'avois trouvé, dans ſes *Elémens de mu-*

plaindre. Bientôt je ne fongeai pas plus à cette infidélité que ſi l'on ne m'en eût fait aucune, & je me mis à raſſembler les matériaux qu'on m'avoit laiſſés, pour travailler à mes Confeſſions.

J'avois long-temps cru qu'à Geneve, la compagnie des miniſtres, ou du moins les citoyens & bourgeois, réclameroient contre l'infraction de l'Edit dans le décret porté contre moi. Tout reſta tranquille, du moins à l'extérieur ; car il y avoit un mécontentement général, qui n'attendoit qu'une occaſion pour ſe manifeſter. Mes amis, ou ſoi-diſans tels, m'écrivoient lettres ſur lettres, pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête, m'aſſurant d'une réparation publique de la part du conſeil.

---

*ſique*, beaucoup de choſes tirées de ce que j'avois écrit ſur cet art pour l'Encyclopédie, & qui lui fut remis pluſieurs années avant la publication de ſes Elémens. J'ignore la part qu'il a pu avoir à un livre intitulé : *Dictionnaire des beaux-arts* ; mais j'y ai trouvé des articles tranſcrits des miens mot à mot, & cela long-tems avant que ces mêmes articles fuſſent imprimés dans l'Encyclopédie.

La crainte du désordre & des troubles que ma présence pouvoit causer, m'empêcha d'acquiescer à leurs instances ; & fidelle au serment que j'avois fait autrefois, de ne jamais tremper dans aucune dissention civile dans mon pays, j'aimai mieux laisser subsister l'offense, & me bannir pour jamais de ma patrie, que d'y rentrer par des moyens violens & dangereux. Il est vrai que je m'étois attendu, de la part de la bourgeoisie, à des représentations légales & paisibles, contre une infraction qui l'intéressoit extrêmement. Il n'y en eut point. Ceux qui la conduisoient, cherchoient moins le vrai redressement des griefs, que l'occasion de se rendre nécessaires. On cabaloit, mais on gardoit le silence, & on laissoit clabauder les caillettes & les caffards ou soi-disans tels, que le conseil mettoit en-avant pour me rendre odieux à la populace, & faire attribuer son incartade au zele de la religion.

Après avoir attendu vainement plus d'un an que quelqu'un réclamât contre une procédure illégale, je pris enfin mon

parti ; & me voyant abandonné de mes concitoyens, je me déterminai à renoncer à mon ingrate patrie, où je n'avois jamais vécu, dont je n'avois reçu ni bien ni service, & dont, pour prix de l'honneur que j'avois tâché de lui rendre, je me voyois si indignement traité d'un consentement unanime, puisque ceux qui devoient parler n'avoient rien dit. J'écrivis donc au premier syndic de cette année là, qui, je crois, étoit M. Favre, une lettre par laquelle j'abdiquois solemnellement mon droit de bourgeoisie, & dans laquelle, au reste, j'observai la décence & la modération que j'ai toujours mises aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a souvent arrachés dans mes malheurs.

Cette démarche ouvrit enfin les yeux aux citoyens : sentant qu'ils avoient eu tort pour leur propre intérêt, d'abandonner ma défense, ils la prirent quand il n'étoit plus temps. Ils avoient d'autres griefs qu'ils joignirent à celui-là, & ils en firent la matiere de plusieurs représentations très-bien raisonnées, qu'ils étendirent &

renforcerent à meſure que les durs & rebutans refus du conſeil, qui ſe ſentoit ſoutenu par le miniſtere de France, leur firent mieux ſentir le projet formé de les aſſervir. Ces altercations produiſirent diverſes brochures qui ne décidoient rien, juſqu'à ce que parurent tout d'un coup, les *Lettres écrites de la campagne*, ouvrage écrit en faveur du conſeil, avec un art infini, & par lequel le parti repréſentant, réduit au ſilence, fut pour un temps écraſé. Cette piece, monument durable des rares talens de ſon auteur, étoit du procureur-général T.....n, homme d'eſprit, homme éclairé, très-verſé dans les loix & le gouvernement de la république. *Siluit terra.*

Les repréſentans, revenus de leur premier abattement, entreprirent une réponſe, & s'en tirerent paſſablement avec le temps. Mais tous jeterent les yeux ſur moi, comme ſur le ſeul qui pût entrer en lice contre un tel adverſaire, avec eſpoir de le terraſſer. J'avoue que je penſai de même; & pouſſé par mes anciens concitoyens qui me faiſoient un devoir de les

aider de ma plume, dans un embarras dont j'avois été l'occasion, j'entrepris la réfutation des Lettres écrites de la campagne, & j'en parodiai le titre par celui de *Lettres écrites de la montagne*, que je mis aux miennes. Je fis & j'exécutai cette entreprise si secrétement, que dans un rendez-vous que j'eus à Thonon, avec les chefs des représentans, pour parler de leurs affaires, & où ils me montrerent l'esquisse de leur réponse, je ne leur dis pas un mot de la mienne qui étoit déjà faite, craignant qu'il ne survînt quelque obstacle à l'impression, s'il en parvenoit le moindre vent, soit aux magistrats, soit à mes ennemis particuliers. Je n'évitai pourtant pas que cet ouvrage ne fût connu en France avant la publication; mais on aima mieux le laisser paroître, que de me faire trop comprendre comment on avoit découvert mon secret. Je dirai là-dessus ce que j'ai su, qui se borne à très-peu de chose; je me tairai sur ce que j'ai conjecturé.

J'avois à Motiers, presque autant de visites que j'en avois eu à l'Hermitage &

à

à Montmorency ; mais elles étoient la plupart, d'une eſpece fort différente. Ceux qui m'étoient venus voir juſqu'alors, étoient des gens qui, ayant avec moi des rapports de talens, de goûts, de maximes, les alléguoient pour cauſe de leurs viſites, & me mettoient d'abord ſur des matieres dont je pouvois m'entretenir avec eux. A Motiers, ce n'étoit plus cela, ſur-tout du côté de France. C'étoient des officiers, ou d'autres gens qui n'avoient aucun goût pour la littérature, qui même, pour la plupart, n'avoient jamais lu mes écrits, & qui ne laiſſoient pas, à ce qu'ils diſoient, d'avoir fait trente, quarante, ſoixante, cent lieues, pour me venir voir & admirer l'homme illuſtre, célebre, très-célebre, le grand homme, &c. Car dès lors on n'a ceſſé de me jeter groſſiérement à la face, les plus impudentes flagorneries, dont l'eſtime de ceux qui m'abordoient, m'avoit garanti juſqu'alors. Comme la plupart de ces ſurvenans ne daignoient ni ſe nommer, ni me dire leur état, que leurs connoiſſances & les miennes ne tomboient pas ſur les

mêmes objets, & qu'ils n'avoient ni lu ni parcouru mes ouvrages, je ne savois de quoi leur parler : j'attendois qu'ils parlassent eux-mêmes, puisque c'étoit à eux à savoir & à me dire pourquoi ils me venoient voir. On sent que cela ne faisoit pas pour moi, des conversations bien intéressantes, quoiqu'elles pussent l'être pour eux, selon ce qu'ils vouloient savoir : car, comme j'étois sans défiance, je m'exprimois sans réserve sur toutes les questions qu'ils jugeoient à propos de me faire, & ils s'en retournoient pour l'ordinaire, aussi savans que moi sur tous les détails de ma situation.

J'eus, par exemple, de cette façon M. de Feins, écuyer de la reine & capitaine de cavalerie dans le régiment de la Reine, lequel eut la constance de passer plusieurs jours à Motiers, & même de me suivre pédestrement jusqu'à la Ferriere, menant son cheval par la bride, sans avoir avec moi d'autre point de réunion, sinon que nous connoissions tous deux Mlle. Fel, & que nous jouions l'un & l'autre au bilbo-

quet. J'eus avant & après M. de Feins, une autre visite bien plus extraordinaire. Deux hommes arrivent à pied, conduisant chacun un mulet chargé de son petit bagage, logent à l'auberge, pansent leurs mulets eux-mêmes, & demandent à me venir voir. A l'équipage de ces muletiers, on les prit pour des contrebandiers, & la nouvelle courut aussi-tôt que des contrebandiers venoient me rendre visite. Leur seule façon de m'aborder, m'apprit que c'étoient des gens d'une autre étoffe; mais sans être des contrebandiers, ce pouvoient être des aventuriers, & ce doute me tint quelque temps en garde. Ils ne tarderent pas à me tranquillifer. L'un étoit M. de Montauban, appellé le comte de la Tour-du-Pin, gentilhomme du Dauphiné; l'autre étoit M. Dastier, de Carpentras, ancien militaire, qui avoit mis sa croix de S. Louis dans sa poche, ne pouvant pas l'étaler. Ces messieurs, tous deux très-aimables, avoient tous deux beaucoup d'esprit; leur conversation étoit agréable & intéressante; leur maniere de voyager si bien dans mon

goût & ſi peu dans celui des gentilshommes François, me donna pour eux une ſorte d'attachement que leur commerce ne pouvoit qu'affermir. Cette connoiſſance même ne finit pas là, puiſqu'elle dure encore, & qu'ils me ſont revenus voir diverſes fois, non plus à pied cependant, cela étoit bon pour le début; mais plus j'ai vu ces meſſieurs, moins j'ai trouvé de rapports entre leurs goûts & les miens, moins j'ai ſenti que leurs maximes fuſſent les miennes, que mes écrits leur fuſſent familiers, qu'il y eût aucune véritable ſympathie entre eux & moi. Que me vouloient-ils donc? Pourquoi me venir voir dans cet équipage? Pourquoi reſter pluſieurs jours? Pourquoi revenir pluſieurs fois? Pourquoi deſirer ſi fort de m'avoir pour hôte? Je ne m'aviſai pas alors de me faire ces queſtions. Je me les ſuis faites quelquefois depuis ce temps-là.

Touché de leurs avances, mon cœur ſe livroit ſans raiſonner, ſur-tout à M. Daſtier, dont l'air plus ouvert me plaiſoit davantage. Je demeurai même en corref-

pondance avec lui ; & quand je voulus faire imprimer les Lettres de la montagne, je fongeai à m'adreſſer à lui, pour donner le change à ceux qui attendoient mon paquet ſur la route de Hollande. Il m'avoit parlé beaucoup, & peut-être à deſſein, de la liberté de la preſſe à Avignon ; il m'avoit offert ſes ſoins, ſi j'avois quelque choſe à y faire imprimer. Je me prévalus de cette offre, & je lui adreſſai ſucceſſivement par la poſte, mes premiers cahiers. Après les avoir gardés aſſez long-temps, il me les renvoya, en me marquant qu'aucun libraire n'avoit oſé s'en charger ; & je fus contraint de revenir à Rey, prenant ſoin de n'envoyer mes cahiers que l'un après l'autre, & de ne lâcher les ſuivans qu'après avoir eu avis de la réception des premiers. Avant la publication de l'ouvrage, je fus qu'il avoit été vu dans les bureaux des miniſtres ; & d'Eſcherny, de Neuchatel, me parla d'un livre *de l'homme de la montagne*, que d'H.....k lui avoit dit être de moi. Je l'aſſurai, comme il étoit vrai, n'avoir jamais fait de livre qui eût ce titre. Quand

les lettres parurent, il étoit furieux, & m'accusa de mensonge, quoique je ne lui eusse dit que la vérité. Voilà comment j'eus l'assurance que mon manuscrit étoit connu. Sûr de la fidélité de Rey, je fus forcé de porter ailleurs mes conjectures; & celle à laquelle j'aimai le mieux m'arrêter, fut que mes paquets avoient été ouverts à la poste.

Une autre connoissance à peu près du même temps, mais que je fis d'abord seulement par lettres, fut celle d'un M. L.....d, de Nîmes, lequel m'écrivit de Paris, pour me prier de lui envoyer mon profil à la silhouette, dont il avoit, disoit-il, besoin pour mon buste en marbre, qu'il faisoit faire par LeMoine, pour le placer dans sa bibliotheque, Si c'étoit une cajolerie inventée pour m'apprivoiser, elle réussit pleinement. Je jugeai qu'un homme qui vouloit avoir mon buste en marbre dans sa bibliotheque, étoit plein de mes ouvrages, par conséquent, de mes principes, & qu'il m'aimoit, parce que son ame étoit au ton de la mienne. Il étoit difficile que

cette idée ne me séduisît pas. J'ai vu M. L.....d dans la suite. Je l'ai trouvé très-zélé pour me rendre beaucoup de petits services, pour s'entre-mêler beaucoup dans mes petites affaires. Mais, au reste, je doute qu'aucun de mes écrits ait été du petit nombre des livres qu'il a lus en sa vie. J'ignore s'il a une bibliotheque, & si c'est un meuble à son usage; & quant au buste, il s'est borné à une mauvaise esquisse en terre, faite par LeMoine, sur laquelle il a fait graver un portrait hideux, qui ne laisse pas de courir sous mon nom, comme s'il avoit avec moi quelque ressemblance.

Le seul François qui parut me venir voir par goût pour mes sentimens & pour mes ouvrages, fut un jeune officier du régiment de Limousin, appellé M. S.....r de St. B.....n, qu'on a vu & qu'on voit peut-être encore briller à Paris & dans le monde, par des talens assez aimables, & par des prétentions au bel-esprit. Il m'étoit venu voir à Montmorency, l'hiver qui précéda ma catastrophe. Je lui trouvai une vivacité de sentiment qui me plut.

Il m'écrivit dans la ſuite à Motiers ; & ſoit qu'il voulût me cajoler, ou que réellement la tête lui tournât de l'Emile, il m'apprit qu'il quittoit le ſervice pour vivre indépendant, & qu'il apprenoit le métier de menuiſier. Il avoit un frere ainé, capitaine dans le même régiment, pour lequel étoit toute la prédilection de la mere, qui, dévote outrée, & dirigée par je ne ſais quel abbé Tartuffe, en uſoit très-mal avec le cadet, qu'elle accuſoit d'irréligion, & même du crime irrémiſſible d'avoir des liaiſons avec moi. Voilà les griefs ſur leſquels il voulut rompre avec ſa mere, & prendre le parti dont je viens de parler ; le tout, pour faire le petit Emile.

Alarmé de cette pétulance, je me hâtai de lui écrire pour le faire changer de réſolution, & je mis à mes exhortations, toute la force dont j'étois capable : elles furent écoutées. Il rentra dans ſon devoir vis-à-vis de ſa mere, & il retira des mains de ſon colonel, ſa démiſſion qu'il lui avoit donnée, & dont celui-ci avoit eu la prudence de ne faire aucun uſage, pour lui

laiſſer le temps d'y mieux réfléchir. St. B.....n, revenu de ſes folies, en fit une un peu moins choquante, mais qui n'étoit guere plus de mon goût: ce fut de ſe faire auteur. Il donna coup ſur coup, deux ou trois brochures qui n'annonçoient pas un homme ſans talens, mais ſur leſquelles je n'aurai pas à me reprocher de lui avoir donné des éloges bien encourageans pour pourſuivre cette carriere.

Quelque temps après, il me vint voir, & nous fîmes enſemble le pélerinage de l'isle de St. Pierre. Je le trouvai dans ce voyage, différent de ce que je l'avois vu à Montmorency. Il avoit je ne ſais quoi d'affecté, qui d'abord ne me choqua pas beaucoup, mais qui m'eſt revenu ſouvent en mémoire depuis ce temps-là. Il me vint voir encore une fois à l'hôtel de St. Simon, à mon paſſage à Paris pour aller en Angleterre. J'appris là, ce qu'il ne m'avoit pas dit, qu'il vivoit dans les grandes ſociétés, & qu'il voyoit aſſez ſouvent Mad. de Luxembourg. Il ne me donna aucun ſigne de vie à Trye, & ne me fit rien dire

par ſa parente Mlle. Séguier, qui étoit ma voiſine, & qui ne m'a jamais paru bien favorablement diſpoſée pour moi. En un mot, l'engouement de M. de St. B.....n finit tout d'un coup, comme la liaiſon de M. de Feins : mais celui-ci ne me devoit rien, & l'autre me devoit quelque choſe, à moins que les ſottiſes que je l'avois empêché de faire, n'euſſent été qu'un jeu de ſa part : ce qui dans le fond pourroit très-bien être.

J'eus auſſi des viſites de Geneve tant & plus. Les D...c pere & fils me choiſirent ſucceſſivement pour leur garde-malade : le pere tomba malade en route ; le fils l'étoit en partant de Geneve ; tous deux vinrent ſe rétablir chez moi. Des miniſtres, des parens, des cagots, des quidams de toute eſpece venoient de Geneve & de Suiſſe, non pas comme ceux de France, pour m'admirer & me perſiffler, mais pour me tancer & catéchiſer. Le ſeul qui me fit plaiſir, fut Moultou, qui vint paſſer trois ou quatre jours avec moi, & que j'y aurois bien voulu retenir davantage. Le plus

conſtant de tous, celui qui s'opiniâtra le plus, & qui me ſubjugua à force d'importunités, fut un M. d'I.....s, commerçant de Geneve, françois refugié, & parent du procureur-général de Neuchatel. Ce M. d'I.....s de Geneve paſſoit à Motiers deux fois l'an, tout exprès pour m'y venir voir, reſtoit chez moi du matin au ſoir pluſieurs jours de ſuite, ſe mettoit de mes promenades, m'apportoit mille ſortes de petits cadeaux, s'inſinuoit malgré moi dans ma confidence, ſe mêloit de toutes mes affaires, ſans qu'il y eût entre lui & moi aucune communion d'idées, ni d'inclinations, ni de ſentimens, ni de connoiſſances. Je doute qu'il ait lu dans toute ſa vie, un livre entier d'aucune eſpece, & qu'il ſache même de quoi traitent les miens. Quand je commençai d'herboriſer, il me ſuivit dans mes courſes de botanique, ſans goût pour cet amuſement, ſans avoir rien à me dire, ni moi à lui. Il eut même le courage de paſſer avec moi trois jours entiers tête-à-tête, dans un cabaret à Goumoins, d'où j'avois cru le chaſſer, à force de

l'ennuyer & de lui faire ſentir combien il m'ennuyoit ; & tout cela ſans qu'il m'ait été poſſible jamais de rebuter ſon incroyable conſtance, ni d'en pénétrer le motif.

Parmi toutes ces liaiſons, que je ne fis & n'entretins que par force, je ne dois pas omettre la ſeule qui m'ait été agréable, & à laquelle j'aie mis un véritable intérêt de cœur : c'eſt celle d'un jeune Hongrois qui vint ſe fixer à Neuchatel, & de là à Motiers, quelques mois après que j'y fus établi moi-même. On l'appelloit dans le pays, le baron de Sauttern, nom ſous lequel il avoit été recommandé de Zurich. Il étoit grand & bien fait, d'une figure agréable, d'une ſociété liante & douce. Il dit à tout le monde & me fit entendre à moi-même, qu'il n'étoit venu à Neuchatel qu'à cauſe de moi, & pour former ſa jeuneſſe à la vertu par mon commerce. Sa phyſionomie, ſon ton, ſes manieres me parurent d'accord avec ſes diſcours ; & j'aurois cru manquer à l'un des plus grands devoirs, en éconduiſant un jeune homme en qui je ne voyois rien que d'ai-

mable, & qui me recherchoit par un ſi reſpectable motif. Mon cœur ne ſait point ſe livrer à demi. Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance; nous devînmes inſéparables. Il étoit de toutes mes courſes pédeſtres, il y prenoit goût. Je le menai chez milord maréchal, qui lui fit mille careſſes. Comme il ne pouvoit encore s'exprimer en françois, il ne me parloit & ne m'écrivoit qu'en latin: je lui répondois en françois, & ce mêlange des deux langues ne rendoit nos entretiens ni moins coulans, ni moins vifs à tous égards. Il me parla de ſa famille, de ſes affaires, de ſes aventures, de la cour de Vienne, dont il paroiſſoit bien connoître les détails domeſtiques. Enfin, pendant près de deux ans que nous paſſâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractere à toute épreuve, des mœurs non-ſeulement honnêtes, mais élégantes, une grande propreté ſur ſa perſonne, une décence extrême dans tous ſes diſcours, enfin toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop eſtimable pour ne pas me le rendre cher.

Dans le fort de mes liaiſons avec lui, d'I.....s de Geneve m'écrivit que je priſie garde au jeune Hongrois qui étoit venu s'établir auprès de moi; qu'on l'avoit aſſuré que c'étoit un eſpion que le miniſtere de France avoit mis auprès de moi. Cet avis pouvoit paroître d'autant plus inquiétant, que dans le pays où j'étois, tout le monde m'avertiſſoit de me tenir ſur mes gardes, qu'on me guettoit, & qu'on cherchoit à m'attirer ſur le territoire de France, pour m'y faire un mauvais parti.

Pour fermer la bouche une fois pour toutes à ces ineptes donneurs d'avis, je propoſai à Sauttern, ſans le prévenir de rien, une promenade pédeſtre à Pontarlier; il y conſentit. Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier, je lui donnai à lire la lettre de d'I..... s; & puis l'embraſſant avec ardeur, je lui dis: Sauttern n'a pas beſoin que je lui prouve ma confiance; mais le public a beſoin que je lui prouve que je la ſais bien placer. Cet embraſſement fut bien doux; ce fut un de ces plai-

firs de l'ame, que les perſécuteurs ne ſauroient connoître, ni les ôter aux opprimés.

Je ne croirai jamais que Sauttern fût un eſpion, ni qu'il m'ait trahi; mais il m'a trompé. Quand j'épanchois avec lui mon cœur ſans réſerve, il eut le courage de me fermer conſtamment le ſien, & de m'abuſer par des menſonges. Il me controuva je ne ſais quelle hiſtoire, qui me fit juger que ſa préſence étoit néceſſaire dans ſon pays. Je l'exhortai de partir au plus vîte: il partit; & quand je le croyois déjà en Hongrie, j'appris qu'il étoit à Strasbourg. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'il y avoit été. Il y avoit jeté du déſordre dans un ménage: le mari ſachant que je le voyois, m'avoit écrit. Je n'avois omis aucun ſoin pour ramener la jeune femme à la vertu, & Sauttern à ſon devoir. Quand je les croyois parfaitement détachés l'un de l'autre, ils s'étoient rapprochés, & le mari même eut la complaiſance de reprendre le jeune homme dans ſa maiſon; dès lors je n'eus plus rien à dire. J'appris que le prétendu baron m'en avoit impoſé par

un tas de menſonges. Il ne s'appelloit point Sauttern, il s'appelloit Sauttershaim. A l'égard du titre de baron, qu'on lui donnoit en Suiſſe, je ne pouvois le lui reprocher, parce qu'il ne l'avoit jamais pris : mais je ne doute pas qu'il ne fût bien gentilhomme ; & milord maréchal, qui ſe connoiſſoit en hommes, & qui avoit été dans ſon pays, l'a toujours regardé & traité comme tel.

Si-tôt qu'il fut parti, la ſervante de l'auberge où il mangeoit à Motiers, ſe déclara groſſe de ſon fait. C'étoit une ſi vilaine ſalope, & Sauttern, généralement eſtimé & conſideré dans tout le pays par ſa conduite & ſes mœurs honnêtes, ſe piquoit ſi fort de propreté, que cette impudence choqua tout le monde. Les plus aimables perſonnes du pays, qui lui avoient inutilement prodigué leurs agaceries, étoient furieuſes : j'étois outré d'indignation. Je fis tous mes efforts pour faire arrêter cette effrontée, offrant de payer tous les frais & de cautionner Sauttershaim. Je lui écrivis, dans la forte perſuaſion,

sion, non seulement que cette grossesse n'étoit pas de son fait, mais qu'elle étoit feinte, & que tout cela n'étoit qu'un jeu joué par ses ennemis & les miens. Je voulois qu'il revînt dans le pays, pour confondre cette coquine, & ceux qui la faisoient parler. Je fus surpris de la mollesse de sa réponse. Il écrivit au pasteur, dont la salope étoit paroissienne, & fit enforte d'assoupir l'affaire : ce que voyant, je cessai de m'en mêler, fort étonné qu'un homme aussi crapuleux eût pu être assez maître de lui-même, pour m'en imposer par sa réserve, dans la plus intime familiarité.

De Strasbourg, Sauttershaim fut à Paris chercher fortune, & n'y trouva que de la misere. Il m'écrivit en disant son peccavi. Mes entrailles s'émurent au souvenir de notre ancienne amitié ; je lui envoyai quelque argent. L'année suivante, à mon passage à Paris, je le revis à peu près dans le même état ; mais grand ami de M. L.....d, sans que j'aie pu savoir d'où lui venoit

cette connoiſſance, & ſi elle étoit ancienne ou nouvelle. Deux ans après, Sautterſhaim retourna à Strasbourg, d'où il m'écrivit, & où il eſt mort. Voilà l'hiſtoire abrégée de nos liaiſons, & ce que je ſais de ſes aventures : mais en déplorant le ſort de ce malheureux jeune homme, je ne ceſſerai jamais de croire qu'il étoit bien né, & que tout le déſordre de ſa conduite fut l'effet des ſituations où il s'eſt trouvé.

Telles furent les acquiſitions que je fis à Motiers, en fait de liaiſons & de connoiſſances. Qu'il en auroit fallu de pareilles pour compenſer les cruelles pertes que je fis dans le même temps !

La premiere fut celle de M. de Luxembourg qui, après avoir été tourmenté longtemps par les médecins, fut enfin leur victime, traité de la goutte qu'ils ne voulurent point reconnoître, comme d'un mal qu'ils pouvoient guérir.

Si l'on doit s'en rapporter là-deſſus à la relation que m'en écrivit la Roche, l'homme de confiance de Mad. la Maréchale, c'eſt bien par cet exemple, auſſi

cruel que mémorable, qu'il faut déplorer les miseres de la grandeur.

La perte de ce bon seigneur me fut d'autant plus sensible, que c'étoit le seul ami vrai que j'eusse en France ; & la douceur de son caractere étoit telle, qu'elle m'avoit fait oublier tout-à-fait son rang, pour m'attacher à lui comme à mon égal. Nos liaisons ne cesserent point par ma retraite, & il continua de m'écrire comme auparavant. Je crus pourtant remarquer que l'absence ou mon malheur avoit attiédi son affection. Il est bien difficile qu'un courtisan garde le même attachement pour quelqu'un qu'il fait être dans la disgrace des puissances. J'ai jugé d'ailleurs, que le grand ascendant qu'avoit sur lui Mad. de Luxembourg, ne m'avoit pas été favorable, & qu'elle avoit profité de mon éloignement, pour me nuire dans son esprit. Pour elle, malgré quelques démonstrations affectées & toujours plus rares, elle cacha moins de jour en jour son changement à mon égard. Elle m'écrivit quatre ou cinq fois en Suisse, de temps à autre,

après quoi elle ne m'écrivit plus du tout ; & il falloit toute la prévention, toute la confiance, tout l'aveuglement où j'étois encore, pour ne pas voir en elle plus que du refroidiſſement envers moi.

Le libraire Guy, aſſocié de Ducheſne, qui depuis moi fréquentoit beaucoup l'hôtel de Luxembourg, m'écrivit que j'étois ſur le teſtament de M. le Maréchal. Il n'y avoit rien là que de très-naturel & de très-croyable ; ainſi je n'en doutai pas. Cela me fit délibérer en moi-même, comment je me comporterois ſur ce legs. Tout bien peſé, je réſolus de l'accepter, quel qu'il pût être, & de rendre cet honneur à un honnête homme qui, dans un rang où l'amitié ne pénetre guere, en avoit eu une véritable pour moi. J'ai été diſpenſé de ce devoir, n'ayant plus entendu parler de ce legs vrai ou faux ; & en vérité, j'aurois été peiné de bleſſer une des grandes maximes de ma morale, en profitant de quelque choſe, à la mort de quelqu'un qui m'avoit été cher. Durant la derniere maladie de notre ami Muſſard, Lenieps me propoſa

de profiter de la ſenſibilité qu'il marquoit à nos ſoins, pour lui inſinuer quelques diſpoſitions en notre faveur. Ah ! cher Lenieps, lui dis-je, ne ſouillons pas par des idées d'intérêt, les triſtes mais ſacrés devoirs que nous rendons à notre ami mourant. J'eſpere n'être jamais dans le teſtament de perſonne, & jamais du moins dans celui d'aucun de mes amis. Ce fut à peu près dans ce même temps-ci, que milord maréchal me parla du ſien, de ce qu'il avoit deſſein d'y faire pour moi, & que je lui fis la réponſe dont j'ai parlé dans ma premiere partie.

Ma ſeconde perte, plus ſenſible encore & bien plus irréparable, fut celle de la meilleure des femmes & des meres, qui, déjà chargée d'ans & ſurchargée d'infirmités & de miſeres, quitta cette vallée de larmes pour paſſer dans le ſéjour des bons, où l'aimable ſouvenir du bien que l'on a fait ici bas, en fait l'éternelle récompenſe. Allez, ame douce & bienfaiſante, auprès des Fénelon, des Bernex, des Catinat, & de ceux qui dans un état plus humble,

ont ouvert comme eux, leurs cœurs à la charité véritable ; allez goûter le fruit de la vôtre, & préparer à votre éleve la place qu'il eſpere un jour occuper près de vous ! Heureuſe dans vos infortunes, que le ciel en les terminant, vous ait épargné le cruel ſpectacle des ſiennes ! Craignant de contriſter ſon cœur par le récit de mes premiers déſaſtres, je ne lui avois point écrit depuis mon arrivée en Suiſſe ; mais j'écrivis à M. de Conzié pour m'informer d'elle, & ce fut lui qui m'apprit qu'elle avoit ceſſé de ſoulager ceux qui ſouffroient, & de ſouffrir elle-même. Bientôt je ceſſerai de ſouffrir auſſi ; mais ſi je croyois ne la pas revoir dans l'autre vie, ma foible imagination ſe refuſeroit à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.

Ma troiſieme perte & la derniere, car depuis lors il ne m'eſt plus reſté d'amis à perdre, fut celle de milord maréchal. Il ne mourut pas ; mais las de ſervir des ingrats, il quitta Neuchatel, & depuis lors je ne l'ai pas revu. Il vit & me ſurvivra, je l'eſpere : il vit, & graces à lui,

tous mes attachemens ne ſont pas rompus ſur la terre : il y reſte encore un homme digne de mon amitié ; car ſon vrai prix eſt encore plus dans celle qu'on ſent, que dans celle qu'on inſpire : mais j'ai perdu les douceurs que la ſienne me prodiguoit, & je ne peux plus le mettre qu'au rang de ceux que j'aime encore, mais avec qui je n'ai plus de liaiſon. Il alloit en Angleterre recevoir ſa grace du roi, & racheter ſes biens jadis confiſqués. Nous ne nous ſéparâmes point ſans des projets de réunion, qui paroiſſoient preſque auſſi doux pour lui que pour moi. Il vouloit ſe fixer à ſon château de Keith-Hall, près d'Aberdeen, & je devois m'y rendre auprès de lui ; mais ce projet me flattoit trop pour que j'en puſſe eſpérer le ſuccès. Il ne reſta point en Ecoſſe. Les tendres ſollicitations du roi de Pruſſe le rappellerent à Berlin, & l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller joindre.

Avant ſon départ, prévoyant l'orage que l'on commençoit à ſuſciter contre moi, il m'envoya de ſon propre mou-

vement, des lettres de naturalité, qui semblaient être une précaution très-sûre pour qu'on ne pût pas me chasser du pays. La communauté de Couvet dans le Val-de-Travers, imita l'exemple du gouverneur, & me donna des lettres de *communier* gratuites, comme les premieres. Ainsi, devenu de tout point citoyen du pays, j'étois à l'abri de toute expulsion légale, même de la part du prince: mais ce n'a jamais été par des voies légitimes, qu'on a pu persécuter celui de tous les hommes qui a toujours le plus respecté les loix.

Je ne crois pas devoir compter au nombre des pertes que je fis en ce même temps, celle de l'abbé de Mably. Ayant demeuré chez son frere, j'avois eu quelques liaisons avec lui, mais jamais bien intimes, & j'ai quelque lieu de croire que ses sentimens à mon égard avoient changé de nature depuis que j'avois acquis plus de célébrité que lui. Mais ce fut à la publication des Lettres de la montagne, que j'eus le premier signe de sa mauvaise volonté pour moi. On fit courir dans Geneve, une lettre

à Mad. Saladin, qui lui étoit attribuée. & dans laquelle il parloit de cet ouvrage, comme des clameurs séditieuses d'un démagogue effréné. L'estime que j'avois pour l'abbé de Mably, & le cas que je faisois de ses lumieres ne me permirent pas un instant de croire que cette extravagante lettre fût de lui. Je pris là-dessus le parti que m'inspira ma franchise. Je lui envoyai une copie de la lettre, en l'avertissant qu'on la lui attribuoit. Il ne me fit aucune réponse. Ce silence m'étonna ; mais qu'on juge de ma surprise, quand Mad. de C.....x me manda que la lettre étoit réellement de l'abbé, & que la mienne l'avoit fort embarrassé. Car enfin, quand il auroit eu raison, comment pouvoit-il excuser une démarche éclatante & publique, faite de gaieté de cœur, sans obligation, sans nécessité, à l'unique fin d'accabler au plus fort de ses malheurs, un homme auquel il avoit toujours marqué de la bienveillance, & qui n'avoit jamais démérité de lui ? Quelque temps après, parurent les Dialogues de Phocion,

où je ne vis qu'une compilation de mes écrits, faite sans retenue & sans honte. Je sentis, à la lecture de ce livre, que l'auteur avoit pris son parti à mon égard, & que je n'aurois point désormais de pire ennemi. Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le Contrat Social, trop au-dessus de ses forces, ni la Paix perpétuelle; & qu'il n'avoit paru désirer que je fisse un extrait de l'abbé de St. Pierre, qu'en supposant que je ne m'en tirerois pas si bien.

Plus j'avance dans mes récits, moins j'y puis mettre d'ordre & de suite. L'agitation du reste de ma vie n'a pas laissé aux événemens, le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop désagréables, pour pouvoir être narrés sans confusion. La seule impression forte qu'ils m'ont laissée, est celle de l'horrible mystere qui couvre leur cause, & de l'état déplorable où ils m'ont réduit. Mon récit ne peut plus marcher qu'à l'aventure, & selon que les idées me reviendront dans l'esprit. Je me rappelle que dans le temps dont je parle, tout occupé de mes Confes-

sions, j'en parlois très-imprudemment à tout le monde, n'imaginant pas même que perſonne eût intérêt, ni volonté, ni pouvoir de mettre obſtacle à cette entrepriſe; & quand je l'aurois cru, je n'en aurois guere été plus diſcret, par l'impoſſibilité totale où je ſuis par mon naturel, de tenir caché rien de ce que je ſens & de ce que je penſe. Cette entrepriſe connue fut, autant que j'en puis juger, la véritable cauſe de l'orage qu'on excita pour m'expulſer de la Suiſſe, & me livrer entre des mains qui m'empêchaſſent de l'exécuter.

J'en avois une autre qui n'étoit guere vue de meilleur œil par ceux qui craignoient la premiere; c'étoit celle d'une édition générale de mes écrits. Cette édition me paroiſſoit néceſſaire pour conſtater ceux des livres portant mon nom, qui étoient véritablement de moi, & mettre le public en état de les diſtinguer de ces écrits pſeudonymes, que mes ennemis me prêtoient pour me décréditer & m'avilir. Outre cela, cette édition étoit un moyen

ſimple & honnête de m'aſſurer du pain : & c'étoit le ſeul ; puiſqu'ayant renoncé à faire des livres, mes Mémoires ne pouvant paroître de mon vivant, ne gagnant pas un ſol d'aucune autre maniere, & dépenſant toujours, je voyois la fin de mes reſſources ; dans celle du produit de mes derniers écrits. Cette raiſon m'avoit preſſé de donner mon Dictionnaire de muſique encore informe. Il m'avoit valu cent louis comptant, & cent écus de rente viagere ; mais encore devoit-on voir bientôt la fin de cent louis, quand on en dépenſoit annuellement plus de ſoixante ; & cent écus de rente étoient comme rien, pour un homme ſur qui les quidams & les gueux venoient inceſſamment fondre comme des étourneaux.

Il ſe préſenta une compagnie de négocians de Neuchatel, pour l'entrepriſe de mon édition générale ; & un imprimeur ou libraire de Lyon, appellé Reguillat, vint je ne ſais comment ſe fourrer parmi eux pour la diriger. L'accord ſe fit ſur un pied raiſonnable, & ſuffiſant pour bien

remplir mon objet. J'avois, tant en ouvrages imprimés qu'en pieces encore manuscrites, de quoi fournir six volumes in-quarto; je m'engageai de plus à veiller sur l'édition: au moyen de quoi, ils devoient me faire une pension viagere de seize cents livres de France, & un présent de mille écus une fois payés.

Le traité étoit conclu, non encore signé, quand les Lettres écrites de la montagne parurent. La terrible explosion qui se fit contre cet infernal ouvrage, & contre son abominable auteur, épouvanta la compagnie, & l'entreprise s'évanouit. Je comparerois l'effet de ce dernier ouvrage à celui de la Lettre sur la musique françoise, si cette lettre, en m'attirant la haine & m'exposant au péril, ne m'eût laissé du moins la considération & l'estime. Mais après ce dernier ouvrage, on parut s'étonner à Geneve & à Versailles, qu'on laissât respirer un monstre tel que moi. Le petit conseil, excité par le R.....t de F...., & dirigé par le procureur-général, donna une déclaration sur mon ouvrage, par la-

quelle, avec les qualifications les plus atroces, il le déclare indigne d'être brûlé par le bourreau, & ajoute avec une adreſſe qui tient du burleſque, qu'on ne peut, ſans ſe déshonorer, y répondre, ni même en faire aucune mention. Je voudrois pouvoir tranſcrire ici cette curieuſe piece; mais malheureuſement je ne l'ai pas, & ne m'en ſouviens pas d'un ſeul mot. Je deſire ardemment que quelqu'un de mes lecteurs, animé du zele de la vérité & de l'équité, veuille relire en entier les Lettres écrites de la montagne: il ſentira, j'oſe le dire, la ſtoïque modération qui regne dans cet ouvrage, après les ſenſibles & cruels outrages dont on venoit à l'envi d'accabler l'auteur. Mais ne pouvant répondre aux injures, parce qu'il n'y en avoit point, ni aux raiſons, parce qu'elles étoient ſans réponſe, ils prirent le parti de paroître trop courroucés pour vouloir répondre; & il eſt vrai que s'ils prenoient les argumens invincibles pour des injures, ils devoient ſe tenir fort injuriés.

Les repréſentans, loin de faire aucune

plainte sur cette odieuse déclaration, suivirent la route qu'elle leur traçoit; & au lieu de faire trophée des Lettres de la montagne, qu'ils voilerent pour s'en faire un bouclier, ils eurent la lâcheté de ne rendre ni honneur ni justice à cet écrit, fait pour leur défense & à leur sollicitation, ni le citer, ni le nommer, quoiqu'ils en tirassent tacitement tous leurs argumens, & que l'exactitude avec laquelle ils ont suivi le conseil par lequel finit cet ouvrage, ait été la seule cause de leur salut & de leur victoire. Ils m'avoient imposé ce devoir; je l'avois rempli, j'avois jusqu'au bout servi la patrie & leur cause. Je les priai d'abandonner la mienne, & de ne songer qu'à eux dans leurs démêlés. Ils me prirent au mot, & je ne me suis plus mêlé de leurs affaires que pour les exhorter sans cesse à la paix, ne doutant pas que s'ils s'obstinoient, ils ne fussent écrasés par la France. Cela n'est pas arrivé; j'en comprends la raison, mais ce n'est pas ici le lieu de la dire.

L'effet des Lettres de la montagne, à Neuchatel, fut d'abord très-paisible. J'e-

envoyai un exemplaire à M. de Montmollin ; il le reçut bien, & le lut sans objection. Il étoit malade, aussi bien que moi ; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli, & ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençoit ; on brûla le livre je ne sais où. De Geneve, de Berne, & de Versailles peut-être, le foyer de l'effervescence passa bientôt à Neuchatel, & sur-tout au Val-de-Travers, où, avant même que la classe eût fait aucun mouvement apparent, on avoit commencé d'ameuter le peuple par des pratiques souterraines. Je devois, j'ose le dire, être aimé du peuple dans ce pays-là, comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu, versant les aumônes à pleines mains, ne laissant sans assistance aucun indigent autour de moi, ne refusant à personne aucun service que je pusse rendre & qui fût dans la justice, me familiarisant trop peut-être avec tout le monde, & me dérobant de tout mon pouvoir à toute distinction qui pût exciter la jalousie. Tout cela n'empêcha pas que la populace,

face, soulevée secrétement je ne sais par qui, ne s'animât contre moi par degrés jusqu'à la fureur, qu'elle ne m'insultât publiquement en plein jour, non-seulement dans la campagne & dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avois fait le plus de bien, étoient les plus acharnés; & des gens même, à qui je continuois d'en faire, n'osant se montrer, excitoient les autres, & sembloient vouloir se venger ainsi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paroissoit ne rien voir, & ne se montroit pas encore; mais comme on approchoit d'un temps de communion, il vint chez moi pour me conseiller de m'abstenir de m'y présenter; m'assurant que du reste il ne m'en vouloit point, & qu'il me laisseroit tranquille. Je trouvai le compliment bizarre; il me rappelloit la lettre de Mad. de B.....s, & je ne pouvois concevoir à qui donc il importoit si fort que je communiasse ou non. Comme je regardois cette condescendance de ma part comme un acte de lâcheté, & que d'ailleurs je ne voulois

pas donner au peuple ce nouveau prétexte de crier à l'impie, je refufai net le miniſtre; & il s'en retourna mécontent, me faiſant entendre que je m'en repentirois.

Il ne pouvoit pas m'interdire la communion de ſa ſeule autorité: il falloit celle du conſiſtoire qui m'avoit admis; & tant que le conſiſtoire n'avoit rien dit, je pouvois me préſenter hardiment, ſans crainte de refus. Montmollin ſe fit donner par la claſſe, la commiſſion de me citer au conſiſtoire pour y rendre compte de ma foi, & de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvoit non plus ſe faire que par le conſiſtoire & à la pluralité des voix. Mais les payſans qui, ſous le nom d'anciens, compoſoient cette aſſemblée, préſidés &, comme on comprend bien, gouvernés par leur miniſtre, ne devoient pas naturellement être d'un autre avis que le ſien, principalement ſur des matieres théologiques, qu'ils entendoient encore moins que lui. Je fus donc cité, & je réſolus de comparoître.

Quelle circonſtance heureuſe, & quel triomphe pour moi, ſi j'avois ſu parler, & que j'euſſe eu, pour ainſi dire, ma plume dans ma bouche! Avec quelle ſupériorité, avec quelle facilité, j'aurois terraſſé ce pauvre miniſtre au milieu de ſes ſix payſans! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé proteſtant tous les principes de la réformation, je n'avois, pour l'y rappeller & le réduire au ſilence, qu'à commenter mes premieres Lettres de la montagne, ſur leſquelles ils avoient la bêtiſe de m'épiloguer. Mon texte étoit tout fait, je n'avois qu'à l'étendre, & mon homme étoit confondu. Je n'aurois pas été aſſez ſot pour me tenir ſur la défenſive; il m'étoit aiſé de devenir agreſſeur, ſans même qu'il s'en apperçût, ou qu'il pût s'en garantir. Les preſtolets de la claſſe, non moins étourdis qu'ignorans, m'avoient mis eux-mêmes dans la poſition la plus heureuſe que j'aurois pu deſirer, pour les écraſer à plaiſir. Mais quoi! il falloit parler, & parler ſur-le-champ, trouver les idées, les tours, les mots au moment du beſoin, avoir tou-

jours l'esprit présent, être toujours de sens froid, ne jamais me troubler un moment. Que pouvois-je espérer de moi, qui sentois si bien mon inaptitude à m'exprimer in-promptu ? J'avois été réduit au silence le plus humiliant à Geneve, devant une assemblée toute en ma faveur, & déjà résolue de tout approuver. Ici, c'étoit tout le contraire : j'avois à faire à un tracassier, qui mettoit l'astuce à la place du savoir, qui me tendroit cent pieges avant que j'en apperçusse un, & tout déterminé à me prendre en faute à quelque prix que ce fût. Plus j'examinai cette position, plus elle me parut périlleuse ; & sentant l'impossibilité de m'en tirer avec succès, j'imaginai un autre expédient. Je méditai un discours à prononcer devant le consistoire, pour le récuser & me dispenser de répondre. La chose étoit très-facile : j'écrivis ce discours, & me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur sans égale. Thérese se moquoit de moi, en m'entendant marmoter & répéter incessamment les mêmes phrases, pour tâcher de les fourrer dans

ma tête. J'eſpérois tenir enfin mon diſcours ; je ſavois que le châtelain, comme officier du prince, aſſiſteroit au conſiſtoire ; que malgré les manœuvres & les bouteilles de Montmollin, la plupart des anciens étoient bien diſpoſés pour moi : j'avois en ma faveur, la raiſon, la vérité, la juſtice, la protection du roi, l'autorité du conſeil d'état, les vœux de tous les bons patriotes qu'intéreſſoit l'établiſſement de cette inquiſition ; tout contribuoit à m'encourager.

La veille du jour marqué, je ſavois mon diſcours par cœur ; je le récitai ſans faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête ; le matin je ne le ſavois plus ; j'héſite à chaque mot, je me crois déjà dans l'illuſtre aſſemblée, je me trouble, je balbutie, ma tête ſe perd ; enfin, preſque au moment d'aller, le courage me manque totalement ; je reſte chez moi, & je prends le parti d'écrire au conſiſtoire, en diſant mes raiſons à la hâte, & prétextant mes incommodités qui, véritablement dans l'état où j'étois

alors, m'auroient difficilement laiſſé ſoutenir la ſéance entiere.

Le miniſtre, embarraſſé de ma lettre, remit l'affaire à une autre ſéance. Dans l'intervalle, il ſe donna par lui-même & par ſes créatures, mille mouvemens pour ſéduire ceux des anciens qui, ſuivant les inſpirations de leur conſcience plutôt que les ſiennes, n'opinoient pas au gré de la claſſe & au ſien. Quelque puiſſans que ſes argumens tirés de ſa cave, duſſent être ſur ces ſortes de gens, il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois qui lui étoient déjà dévoués, & qu'on appelloit ſes ames damnées. L'officier du prince & le colonel Pury, qui ſe porta dans cette affaire avec beaucoup de zele, maintinrent les autres dans leur devoir; & quand ce Montmollin voulut procéder à l'excommunication, ſon conſiſtoire à la pluralité des voix le refuſa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il ſe mit, avec ſes confreres & d'autres gens, à y travailler ouvertement & avec un tel ſuccès, que malgré les forts

& fréquens reſcrits du roi, malgré tous les ordres du conſeil d'état, je fus enfin forcé de quitter le pays, pour ne pas expoſer l'officier du prince à s'y faire aſſaſſiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un ſouvenir ſi confus de toute cette affaire, qu'il m'eſt impoſſible de mettre aucun ordre, aucune liaiſon dans les idées qui m'en reviennent, & que je ne les puis rendre qu'éparſes & iſolées, comme elles ſe préſentent à mon eſprit. Je me rappelle qu'il y avoit eu avec la claſſe, quelque eſpece de négociation, dont Montmollin avoit été l'entremetteur. Il avoit feint qu'on craignoit que par mes écrits, je ne troublaſſe le repos du pays, à qui l'on s'en prendroit de ma liberté d'écrire. Il m'avoit fait entendre que, ſi je m'engageois à quitter la plume, on ſeroit coulant ſur le paſſé. J'avois déjà pris cet engagement avec moi-même; je ne balançai point à le prendre avec la claſſe, mais conditionnel, & ſeulement quant aux matieres de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double, ſur

quelque changement qu'il exigea. La condition ayant été rejetée par la claſſe, je redemandai mon écrit : il me rendit un des doubles & garda l'autre, prétextant qu'il l'avoit égaré. Après cela, le peuple ouvertement excité par les miniſtres, ſe moqua des reſcrits du roi, des ordres du conſeil d'état, & ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé l'Antechriſt, & pourſuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien ſervoit de renſeignement à la populace : j'en ſentois cruellement l'inconvénient ; mais le quitter dans ces circonſtances, me ſembloit une lâcheté. Je ne pus m'y réſoudre, & je me promenois tranquillement dans le pays avec mon caffetan & mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille & quelquefois de ſes cailloux. Pluſieurs fois, en paſſant devant des maiſons, j'entendois dire à ceux qui les habitoient : apportez-moi mon fuſil, que je lui tire deſſus. Je n'en allois pas plus vîte : ils n'en étoient que plus furieux ; mais ils s'en tinrent toujours aux

menaces, du moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation, je ne laiſſai pas d'avoir deux fort grands plaiſirs, auxquels je fus bien ſenſible. Le premier fut, de pouvoir faire un acte de reconnoiſſance par le canal de milord maréchal. Tous les honnêtes gens de Neuchatel, indignés des traitemens que j'eſſuyois, & des manœuvres dont j'étois la victime, avoient les miniſtres en exécration, ſentant bien qu'ils ſuivoient des impulſions étrangeres, & qu'ils n'étoient que les ſatellites d'autres gens qui ſe cachoient en les faiſant agir, & craignant que mon exemple ne tirât à conſéquence pour l'établiſſement d'une véritable inquiſition. Les magiſtrats, & ſur-tout M. Meuron qui avoit ſuccédé à M. d'Ivernois dans la charge de procureur-général, faiſoient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel Pury, quoique ſimple particulier, en fit davantage & réuſſit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer Montmollin dans

ſon conſiſtoire, en retenant les anciens dans leur devoir. Comme il avoit du crédit, il l'employa tant qu'il put pour arrêter la ſédition ; mais il n'avoit que l'autorité des loix, de la juſtice & de la raiſon à oppoſer à celle de l'argent & du vin. La partie n'étoit pas égale, & dans ce point, Montmollin triompha de lui. Cependant, ſenſible à ſes ſoins & à ſon zele, j'aurois voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office, & pouvoir m'acquitter avec lui de quelque façon. Je ſavois qu'il convoitoit fort une place de conſeiller d'état ; mais s'étant mal conduit au gré de la cour dans l'affaire du miniſtre Petitpierre, il étoit en diſgrace auprès du prince & du gouverneur. Je riſquai pourtant d'écrire en ſa faveur à milord maréchal ; j'oſai même parler de l'emploi qu'il deſiroit, & ſi heureuſement que, contre l'attente de tout le monde, il lui fut preſque auſſi-tôt conféré par le roi. C'eſt ainſi que le ſort, qui m'a toujours mis en même temps trop haut & trop bas, continuoit à me ballotter d'une extrêmité à l'autre ; & tandis que la popu-

lace me couvroit de fange, je faiſois un conſeiller d'état.

Mon autre grand plaiſir fut une viſite que vint me faire Mad. de V.....n avec ſa fille, qu'elle avoit menée aux bains de Bourbonne, d'où elle pouſſa juſqu'à Motiers, & logea chez moi deux ou trois jours. A force d'attentions & de ſoins, elle avoit enfin ſurmonté ma longue répugnance; & mon cœur, vaincu par ſes careſſes, lui rendoit toute l'amitié qu'elle m'avoit ſi long-temps témoignée. Je fus touché de ce voyage, ſur-tout dans la circonſtance où je me trouvois, & où j'avois grand beſoin, pour ſoutenir mon courage, des conſolations de l'amitié. Je craignois qu'elle ne s'affectât des inſultes que je recevois de la populace, & j'aurois voulu lui en dérober le ſpectacle, pour ne pas contriſter ſon cœur: mais cela ne me fut pas poſſible; & quoique ſa préſence contînt un peu les inſolens dans nos promenades, elle en vit aſſez pour juger de ce qui ſe paſſoit dans les autres temps. Ce fut même durant ſon ſéjour chez moi,

que je continuai d'être attaqué de nuit, dans ma propre habitation. Sa femme-de-chambre trouva ma fenêtre couverte un matin, des pierres qu'on y avoit jetées pendant la nuit. Un banc très-maſſif, qui étoit dans la rue à côté de ma porte & fortement attaché, fut détaché, enlevé & poſé debout contre la porte; de ſorte que, ſi l'on ne s'en fût apperçu, le premier qui pour ſortir auroit ouvert la porte d'entrée, devoit naturellement être aſſommé. Mad. de V.....n n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit; car outre ce qu'elle voyoit elle-même, ſon domeſtique, homme de confiance, étoit très-répandu dans le village, y accoſtoit tout le monde, & on le vit même en conférence avec Montmollin. Cependant elle ne parut faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivoit, ne me parla ni de Montmollin, ni de perſonne, & répondit peu de choſe à ce que je lui en dis quelquefois. Seulement, paroiſſant perſuadée que le ſéjour de l'Angleterre me convenoit plus qu'aucun autre, elle me parla beaucoup de M. Hume qui étoit

alors à Paris, de son amitié pour moi, du desir qu'il avoit de m'être utile dans son pays. Il est temps de dire quelque chose de M. Hume.

Il s'étoit acquis une grande réputation en France, & sur-tout parmi les encyclopédistes, par ses traités de commerce & de politique, & en dernier lieu par son histoire de la maison de Stuart, le seul de ses écrits dont j'avois lu quelque chose dans la traduction de l'abbé Prévôt. Faute d'avoir lu ses autres ouvrages, j'étois persuadé, sur ce qu'on m'avoit dit de lui, que M. Hume associoit une ame très-républicaine aux paradoxes anglois en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardois toute son apologie de Charles I, comme un prodige d'impartialité, & j'avois une aussi grande idée de sa vertu que de son génie. Le desir de connoître cet homme rare & d'obtenir son amitié, avoit beaucoup augmenté les tentations de passer en Angleterre, que me donnoient les sollicitations de Mad. de B.....s, intime amie de M. Hume. Arrivé en Suisse, j'y

reçus de lui, par la voie de cette dame, une lettre extrêmement flatteuſe, dans laquelle aux plus grandes louanges ſur mon génie, il joignoit la preſſante invitation de paſſer en Angleterre, & l'offre de tout ſon crédit & de tous ſes amis pour m'en rendre le ſéjour agréable. Je trouvai ſur les lieux, milord maréchal, le compatriote & l'ami de M. Hume, qui me confirma tout le bien que j'en penſois, & qui m'apprit même à ſon ſujet, une anecdote littéraire qui l'avoit beaucoup frappé & qui me frappa de même. Vallace, qui avoit écrit contre Hume au ſujet de la population des anciens, étoit abſent tandis qu'on imprimoit ſon ouvrage. Hume ſe chargea de revoir les épreuves & de veiller à l'édition. Cette conduite étoit dans mon tour d'eſprit. C'eſt ainſi que j'avois débité des copies à ſix ſols piece, d'une chanſon qu'on avoit faite contre moi. J'avois donc toute ſorte de préjugés en faveur de Hume, quand Mad. de V.....n vint me parler vivement de l'amitié qu'il diſoit avoir pour moi, & de ſon empreſ-

sement à me faire les honneurs de l'Angleterre ; car c'eſt ainſi qu'elle s'exprimoit. Elle me preſſa beaucoup de profiter de ce zele, & d'écrire à M. Hume. Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre, & que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrêmité, je refuſai d'écrire & de promettre ; mais je la laiſſai la maîtreſſe de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos, pour maintenir M. Hume dans ſes bonnes diſpoſitions. En quittant Motiers, elle me laiſſa perſuadé par tout ce qu'elle m'avoit dit de cet homme illuſtre, qu'il étoit de mes amis, & qu'elle étoit encore plus de ſes amies.

Après ſon départ, Montmollin pouſſa ſes manœuvres, & la populace ne connut plus de frein. Je continuois cependant à me promener tranquillement au milieu des huées ; & le goût de la botanique, que j'avois commencé de prendre auprès du docteur d'Ivernois, donnant un nouvel intérêt à mes promenades, me faiſoit parcourir le pays en herborifant, ſans m'émouvoir des clameurs de toute cette

canaille, dont ce sang-froid ne faisoit qu'irriter la fureur. Une des choses qui m'affecterent le plus, fut de voir les familles de mes amis (*), ou des gens qui portoient ce nom, entrer assez ouvertement dans la ligue de mes persécuteurs; comme les d'I.....s, sans en excepter même le pere & le frere de mon Isabelle, B..

(*) Cette fatalité avoit commencé dès mon séjour à Yverdon: car le banneret R....n étant mort un an ou deux après mon départ de cette ville, le vieux papa R....n eut la bonne-foi de me marquer, avec douleur, qu'on avoit trouvé dans les papiers de son parent, des preuves qu'il étoit entré dans le complot pour m'expulser d'Yverdon & de l'état de Berne. Cela prouvoit bien clairement que ce complot n'étoit pas, comme on vouloit le faire croire, une affaire de cagotisme, puisque le banneret R....n, loin d'être un dévot, poussoit le matérialisme & l'incrédulité jusqu'à l'intolérance & au fanatisme. Au reste, personne à Yverdon ne s'étoit si fort emparé de moi, ne m'avoit tant prodigué de caresses, de louanges & de flatterie, que ledit banneret R....n. Il suivoit fidélement le plan chéri de mes persécuteurs.

de

de la T..., parent de l'amie chez qui j'étois logé, & Mad. G.....r sa belle-sœur. Ce Pierre B.. étoit si butor, si bête, & se comporta si brutalement que, pour ne pas me mettre en colere, je me permis de le plaisanter; & je fis dans le goût du petit prophete, une petite brochure de quelques pages, intitulée, *la Vision de Pierre de la montagne, dit le Voyant*, dans laquelle je trouvai le moyen de tirer assez plaisamment sur les miracles, qui faisoient alors le grand prétexte de ma persécution. Du Peyrou fit imprimer à Geneve ce chiffon, qui n'eut dans le pays qu'un succès médiocre; les Neuchatelois, avec tout leur esprit, ne sentant guere le sel attique, ni la plaisanterie, si-tôt qu'elle est un peu fine.

Je mis un peu plus de soin à un autre écrit du même temps, dont on trouvera le manuscrit parmi mes papiers, & dont il faut dire ici le sujet.

Dans la plus grande fureur des décrets & de la persécution, les Genevois s'étoient particuliérement signalés, en criant

haro de toute leur force, & mon ami V..... entr'autres, avec une générosité vraiment théologique, choisit précisément ce temps-là, pour publier contre moi, des lettres où il prétendoit prouver que je n'étois pas chrétien. Ces lettres, écrites avec un ton de suffisance, n'en étoient pas meilleures, quoiqu'on assurât que le naturaliste B....t y avoit mis la main : car ledit B....t, quoique matérialiste, ne laisse pas d'être d'une orthodoxie très-intolérante, si-tôt qu'il s'agit de moi. Je ne fus assurément pas tenté de répondre à cet ouvrage : mais l'occasion s'étant présentée d'en dire un mot dans les Lettres de la montagne, j'y insérai une petite note assez dédaigneuse, qui mit V..... en fureur. Il remplit Geneve des cris de sa rage, & d'I.....s me marqua qu'il ne se possédoit pas. Quelque temps après, parut une feuille anonyme, qui sembloit écrite, au lieu d'encre, avec l'eau du Phlégéton. On m'accusoit, dans cette lettre, d'avoir exposé mes enfans dans les rues, de traîner après moi une coureuse

de corps-de-garde, d'être uſé de débauche, ..... .. ....., & d'autres gentilleſſes ſemblables. Il ne me fut pas difficile de reconnoître mon homme. Ma premiere idée, à la lecture de ce libelle, fut de mettre à ſon vrai prix tout ce qu'on appelle renommée & réputation parmi les hommes, en voyant traiter de coureur de b..... un homme qui n'y fut de ſa vie, & dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide, & honteux comme une vierge, & en me voyant paſſer pour être ..... .. ....., moi, qui non-ſeulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette eſpece, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de maniere à n'en pouvoir contracter. Tout bien peſé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle, qu'en le faiſant imprimer dans la ville où j'avois le plus vécu; & je l'envoyai à Ducheſne pour le faire imprimer tel qu'il étoit, avec un avertiſſement où je nommois M. V.....; & quelques courtes notes pour l'éclairciſſement des faits. Non content d'avoir fait

imprimer cette feuille, je l'envoyai à plusieurs personnes, & entr'autres à M. le prince Louis de Wirtemberg, qui m'avoit fait des avances très-honnêtes, & avec lequel j'étois alors en correspondance. Ce prince, du Peyrou & d'autres parurent douter que V..... fût l'auteur du libelle, & me blâmerent de l'avoir nommé trop légérement. Sur leurs représentations, le scrupule me prit, & j'écrivis à Ducheſne de supprimer cette feuille. Guy m'écrivit l'avoir supprimée; je ne sais pas s'il l'a fait; je l'ai trouvé menteur en tant d'occasions, que celle-là de plus ne seroit pas une merveille; & dès lors j'étois enveloppé de ces profondes ténebres, à travers lesquelles il m'eſt impoſſible de pénétrer aucune sorte de vérité.

M. V..... supporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un homme qui ne l'auroit pas méritée, après la fureur qu'il avoit montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très-mesurées, dont le but me parut être de tâcher de pénétrer, par mes

réponſes, à quel point j'étois inſtruit, & ſi j'avois quelque preuve contre lui. Je lui fis deux réponſes courtes, ſeches, dures dans le ſens, mais ſans malhonnêteté dans les termes, & dont il ne ſe fâcha point. A ſa troiſieme lettre, voyant qu'il vouloit lier une eſpece de correſpondance, je ne répondis plus : il me fit parler par d'Ivernois. Mad. Cramer écrivit à du Peyrou qu'elle étoit ſûre que le libelle n'étoit pas de V..... Tout cela n'ébranla point ma perſuaſion ; mais comme enfin je pouvois me tromper, & qu'en ce cas, je devois à V..... une réparation authentique, je lui fis dire par d'I.....s que je la lui ferois telle qu'il en feroit content, s'il pouvoit m'indiquer le véritable auteur du libelle, ou me prouver du moins qu'il ne l'étoit pas. Je fis plus : ſentant bien qu'après tout, s'il n'étoit pas coupable, je n'avois pas droit d'exiger qu'il me prouvât rien, je pris le parti d'écrire dans un mémoire aſſez ample, les raiſons de ma perſuaſion, & de les ſoumettre au jugement d'un arbitre que V..... ne pût récuſer.

On ne devineroit pas quel fut cet arbitre que je choisis. Je déclarai à la fin du mémoire, que si, après l'avoir examiné & fait les perquisitions qu'il jugeroit nécessaires, & qu'il étoit bien à portée de faire avec succès, le conseil prononçoit que M. V..... n'étoit pas l'auteur du libelle, dès l'instant je cesserois sincérement de croire qu'il l'est, je partirois pour m'aller jeter à ses pieds, & lui demander pardon jusqu'à ce que je l'eusse obtenu. J'ose le dire, jamais mon zele ardent pour l'équité, jamais la droiture, la générosité de mon ame, jamais ma confiance dans cet amour de la justice, inné dans tous les cœurs, ne se montrerent plus pleinement, plus sensiblement que dans ce sage & touchant mémoire, où je prenois sans hésiter, mes plus implacables ennemis pour arbitres entre le calomniateur & moi. Je lus cet écrit à du Peyrou : il fut d'avis de le supprimer, & je le supprimai. Il me conseilla d'attendre les preuves que V..... promettoit. Je les attendis, & je les attends encore : il me conseilla de me taire en

attendant ; je me tus & me tairai le reſte de ma vie, blâmé d'avoir chargé V..... d'une imputation grave, fauſſe & ſans preuve, quoique je reſte intérieurement perſuadé, convaincu, comme de ma propre exiſtence, qu'il eſt l'auteur du libelle. Mon mémoire eſt entre les mains de M. du Peyrou. Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raiſons, & l'on y connoîtra, je l'eſpere, l'ame de Jean-Jaques, que mes contemporains ont ſi peu voulu connoître. (*)

Il eſt temps d'en venir à ma cataſtro-

(*) Ce paſſage des Confeſſions m'a fait une néceſſité indiſpenſable de publier ce mémoire. On le trouvera donc ci après, &, comme l'équité le preſcrivoit, avec des notes fournies par M. Vernes, pour ſa défenſe. On trouvera auſſi la petite piece dont l'auteur vient de parler plus haut, intitulée, *la Viſion de Pierre de la montagne, dit le Voyant.* Quant aux autres manuſcrits, dont il fait mention dans le cours de cet ouvrage, & qu'il indique entre mes mains, ils ont tous été publiés dans la collection de ſes œuvres éditée à Geneve en 1782.

(*Note de M. du Peyrou.*)

phe de Motiers, & à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans & demi de séjour, & huit mois d'une constance inébranlable à souffrir les plus indignes traitemens. Il m'est impossible de me rappeller nettement les détails de cette désagréable époque ; mais on les trouvera dans la relation qu'en publia du Peyrou, & dont j'aurai à parler dans la suite.

Depuis le départ de Mad. de V..... n, la fermentation devenoit plus vive ; & malgré les refcrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquens du conseil d'état, malgré les soins du châtelain & des magistrats du lieu, le peuple me regardant tout de bon comme l'Antechrist, & voyant toutes ses clameurs inutiles, parut enfin vouloir en venir aux voies de fait ; déjà dans les chemins les cailloux commençoient à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin pour pouvoir m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui est au commencement de septembre, je fus attaqué dans ma demeure, de maniere à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitoient.

A minuit, j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnoit sur le derriere de la maison. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre & la porte qui donnoient sur cette galerie, y tomberent avec tant de fracas, que mon chien qui couchoit dans la galerie, & qui avoit commencé par aboyer, se tut de frayeur, & se sauva dans un recoin, rongeant & grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me leve au bruit; j'allois sortir de ma chambre pour passer dans la cuisine, quand un caillou lancé d'une main vigoureuse, traversa la cuisine après en avoir cassé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre & tomber au pied de mon lit; de sorte que si je m'étois pressé d'une seconde, j'avois le caillou dans l'estomac. Je jugeai que le bruit avoit été fait pour m'attirer, & le caillou lancé pour m'accueillir à ma sortie. Je saute dans la cuisine. Je trouve Thérese, qui s'étoit aussi levée, & qui toute tremblante accouroit à moi. Nous nous rangeons contre un mur, hors de la direction de la fenêtre, pour éviter l'at-

teinte des pierres, & délibérer ſur ce que nous avions à faire : car ſortir pour appeller du ſecours, étoit le moyen de nous faire aſſommer. Heureuſement, la ſervante d'un vieux bon-homme qui logeoit au-deſſous de moi, ſe leva au bruit, & courut appeller M. le châtelain, dont nous étions porte à porte. Il ſaute de ſon lit, prend ſa robe de chambre à la hâte, & vient à l'inſtant avec la garde, qui, à cauſe de la foire, faiſoit la ronde cette nuit-là, & ſe trouva tout à portée. Le châtelain vit le dégât avec un tel effroi, qu'il en pâlit; & à la vue des cailloux dont la galerie étoit pleine, il s'écria : Mon Dieu ! c'eſt une carriere ! En viſitant le bas, on trouva que la porte d'une petite cour avoit été forcée, & qu'on avoit tenté de pénétrer dans la maiſon par la galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avoit point apperçu ou empêché le déſordre, il ſe trouva que ceux de Motiers s'étoient obſtinés à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fût le tour d'un autre village. Le

lendemain, le châtelain envoya son rapport au conseil d'état, qui deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer sur cette affaire, de promettre une récompense & le secret à ceux qui dénonceroient les coupables ; & de mettre en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maison & à celle du châtelain qui la touchoit. Le lendemain, le colonel Pury, le procureur-général Meuron, le châtelain Martinet, le receveur Guyenet, le trésorier d'Ivernois & son pere, en un mot tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans le pays, vinrent me voir, & réunirent leurs sollicitations pour m'engager à céder à l'orage, & à sortir au moins pour un temps, d'une paroisse où je ne pouvois plus vivre en sûreté ni avec honneur. Je m'apperçus même que le châtelain, effrayé des fureurs de ce peuple forcené, & craignant qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui, auroit été bien aise de m'en voir partir au plus vîte, pour n'avoir plus l'embarras de m'y protéger, & pouvoir le quitter lui-même, comme il fit après mon départ. Je cedai

donc, & même avec peu de peine ; car le ſpectacle de la haine du peuple me cauſoit un déchirement de cœur que je ne pouvois plus ſupporter.

J'avois plus d'une retraite à choiſir. Depuis le retour de Mad. de V.....n à Paris, elle m'avoit parlé dans pluſieurs lettres, d'un M. Walpole qu'elle appelloit milord, lequel pris d'un grand zele en ma faveur, me propoſoit dans une de ſes terres, un aſyle dont elle me faiſoit les deſcriptions les plus agréables, entrant par rapport au logement & à la ſubſiſtance, dans des détails qui marquoient à quel point ledit milord Walpole s'occupoit avec elle de ce projet. Milord maréchal m'avoit toujours conſeillé l'Angleterre ou l'Ecoſſe, & m'y offroit auſſi un aſyle dans ſes terres ; mais il m'en offroit un qui me tentoit beaucoup davantage à Potzdam, auprès de lui. Il venoit de me faire part d'un propos que le roi lui avoit tenu à mon ſujet, & qui étoit une eſpece d'invitation à m'y rendre ; & Mad. la ducheſſe de Saxe-Gotha comptoit ſi bien

ſur ce voyage, qu'elle m'écrivit pour me preſſer d'aller la voir en paſſant, & de m'arrêter quelque temps auprès d'elle ; mais j'avois un tel attachement pour la Suiſſe, que je ne pouvois me réſoudre à la quitter, tant qu'il me ſeroit poſſible d'y vivre ; & je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étois occupé depuis quelques mois, & dont je n'ai pu parler encore, pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet conſiſtoit à m'aller établir dans l'isle de St. Pierre, domaine de l'hôpital de Berne, au milieu du lac de Bienne. Dans un pélerinage pédeſtre, que j'avois fait l'été précédent avec du Peyrou, nous avions viſité cette isle ; & j'en avois été tellement enchanté, que je n'avois ceſſé depuis ce temps-là de ſonger aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obſtacle étoit, que l'isle appartenoit aux Bernois qui, trois ans auparavant, m'avoient vilainement chaſſé de chez eux ; & outre que ma fierté pâtiſſoit à retourner chez des gens qui m'avoient ſi mal reçu, j'avois lieu de craindre qu'ils ne me laiſ

faſſent pas plus en repos dans cette isle qu'ils n'avoient fait à Yverdon. J'avois conſulté là-deſſus, milord maréchal qui, penſant comme moi, que les Bernois bien aiſes de me voir relégué dans cette isle & de m'y tenir en otage, pour les écrits que je pourrois être tenté de faire, avoit fait fonder là-deſſus, leurs diſpoſitions par un M. Sturler, ſon ancien voiſin de Colombier. M. Sturler s'adreſſa à des chefs de l'état, & ſur leur réponſe, aſſura milord maréchal que les Bernois, honteux de leur conduite paſſée, ne demandoient pas mieux que de me voir domicilié dans l'isle de St. Pierre, & de m'y laiſſer tranquille. Pour ſurcroît de précaution, avant de riſquer d'y aller réſider, je fis prendre de nouvelles informations par le colonel Chaillet, qui me confirma les mêmes choſes; & le receveur de l'isle ayant reçu de ſes maîtres la permiſſion de m'y loger, je crus ne rien riſquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite, tant du ſouverain que des propriétaires; car je ne pouvois eſpérer que MM. de Berne recon-

nuſſent ouvertement l'injuſtice qu'ils m'avoient faite, & péchaſſent ainſi contre la plus inviolable maxime de tous les ſouverains.

L'isle de St. Pierre, appellée à Neuchatel l'isle de la Motte, au milieu du lac de Bienne, a environ une demi-lieue de tour; mais dans ce petit eſpace, elle fournit toutes les principales productions néceſſaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes; & le tout, à la faveur d'un terrain varié & montagneux, forme une diſtribution d'autant plus agréable, que ſes parties ne ſe découvrant pas toutes enſemble, ſe font valoir mutuellement, & font juger l'isle plus grande qu'elle n'eſt en effet. Une terraſſe fort élevée en forme la partie occidentale qui regarde Glereſſe & Bonneville. On a planté cette terraſſe, d'une longue allée qu'on a coupée dans ſon milieu par un grand ſallon, où durant les vendanges, on ſe raſſemble les dimanches de tous les rivages voiſins, pour danſer & ſe réjouir. Il n'y a dans l'isle qu'une ſeule maiſon, mais

vaſte & commode, où loge le receveur, & ſituée dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou ſix cents pas de l'isle, eſt du côté du ſud, une autre isle beaucoup plus petite, inculte & déſerte, qui paroît avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, & ne produit parmi ſes graviers, que des ſaules & des perſicaires, mais où eſt cependant un tertre élevé, bien gazonné & très-agréable. La forme de ce lac eſt un ovale preſque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Geneve & de Neuchatel, ne laiſſent pas de former une aſſez belle décoration, ſur-tout dans la partie occidentale, qui eſt très-peuplée, & bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à peu près comme à Côte-rôtie, mais qui ne donnent pas d'auſſi bon vin. On y trouve, en allant du ſud au nord, le bailliage de St. Jean, Bonneville, Bienne & Nidau à l'extrêmité du lac; le tout entre-mêlé de villages très-agréables.

Tel étoit l'aſyle que je m'étois ménagé, & où je réſolus d'aller m'établir en quittant

tant le Val-de-Travers. (*) Ce choix étoit si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire & pareſſeuſe, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me ſuis le plus vivement paſſionné. Il me ſembloit que dans cette isle, je ſerois plus ſéparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du déſœuvrement & de la vie contemplative. J'aurois voulu être tellement confiné dans cette isle, que je n'euſſe plus de commerce avec les mortels ; & il eſt certain que je pris toutes les meſures imaginables pour me ſouſtraire à la néceſſité d'en entretenir.

(*) Il n'eſt peut-être pas inutile d'avertir que j'y laiſſois un ennemi particulier dans un M. du T.....x, maire des Verrrieres, en très-médiocre eſtime dans le pays, mais qui a un frere qu'on dit honnête homme, dans les bureaux de M. de St. Florentin. Le maire l'étoit allé voir quelque temps avant mon aventure. Les petites remarques de cette eſpece, qui par elle-mêmes ne ſont rien, peuvent mener dans la ſuite, à la découverte de bien des ſouterrains.

Il s'agiſſoit de ſubſiſter ; & tant par la cherté des denrées que par la difficulté des tranſports, la ſubſiſtance eſt chere dans cette isle, où d'ailleurs on eſt à la diſcrétion du receveur. Cette difficulté fut levée par un arrangement que du Peyrou voulut bien prendre avec moi, en ſe ſubſtituant à la place de la compagnie qui avoit entrepris & abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition. J'en fis l'arrangement & la diſtribution. J'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, & je le fis dépoſitaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expreſſe de n'en faire uſage qu'après ma mort, ayant à cœur d'achever tranquillement ma carriere, ſans plus faire ſouvenir le public de moi. Au moyen de cela, la penſion viagere qu'il ſe chargeoit de me payer, ſuffiſoit pour ma ſubſiſtance. Milord maréchal ayant recouvré tous ſes biens, m'en avoit offert une de douze cents francs, que je n'avois acceptée qu'en la réduiſant à la moitié. Il m'en voulut envoyer le capital, que je refuſai, par l'embarras de le

placer. Il fit paſſer ce capital à du Peyrou, entre les mains de qui il eſt reſté, & qui m'en paie la rente viagere ſur le pied convenu avec le conſtituant. Joignant donc mon traité avec du Peyrou, la penſion de milord maréchal, dont les deux tiers étoient reverſibles à Théreſe après ma mort, & la rente de 300 francs que j'avois ſur Ducheſne, je pouvois compter ſur une ſubſiſtance honnête, & pour moi, & après moi pour Théreſe, à qui je laiſſois ſept cents francs de rente, tant de la penſion de Rey, que de celle de milord maréchal: ainſi je n'avois plus à craindre que le pain lui manquât, non plus qu'à moi. Mais il étoit écrit que l'honneur me forceroit de repouſſer toutes les reſſources que la fortune & mon travail mettroient à ma portée, & que je mourrois auſſi pauvre que j'ai vécu. On jugera ſi, à moins d'être le dernier des infames, j'ai pu tenir des arrangemens qu'on a toujours pris ſoin de me rendre ignominieux, en m'ôtant avec ſoin toute autre reſſource, pour me forcer de conſentir à mon déshonneur.

Comment ſe ſeroient-ils douté du parti que je prendrois dans cette alternative ? Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos du côté de la ſubſiſtance, j'étois ſans ſouci de tout autre. Quoique j'abandonnaſſe dans le monde le champ libre à mes ennemis, je laiſſois dans le noble enthouſiaſme qui avoit dicté mes écrits, & dans la conſtante uniformité de mes principes, un témoignage de mon ame qui répondoit à celui que toute ma conduite rendoit de mon naturel. Je n'avois pas beſoin d'une autre défenſe contre mes calomniateurs. Ils pouvoient peindre ſous mon nom, un autre homme; mais ils ne pouvoient tromper que ceux qui vouloient être trompés. Je pouvois leur donner ma vie à épiloguer d'un bout à l'autre : j'étois ſûr qu'à travers mes fautes & mes foibleſſes, à travers mon inaptitude à ſupporter aucun joug, on trouveroit toujours un homme juſte, bon, ſans fiel, ſans haine, ſans jalouſie, prompt à reconnoître ſes propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui, cherchant toute

ſa félicité dans les paſſions aimantes & douces, & portant en toute choſe la ſincérité juſqu'à l'imprudence, juſqu'au plus incroyable déſintéreſſement.

Je prenois donc en quelque ſorte, congé de mon ſiecle & de mes contemporains, & je faiſois mes adieux au monde, en me confinant dans cette isle pour le reſte de mes jours; car telle étoit ma réſolution, & c'étoit là que je comptois exécuter enfin le grand projet de cette vie oiſeuſe, auquel j'avois inutilement conſacré juſqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avoit départie. Cette isle alloit devenir pour moi, celle de Papimanie, ce bienheureux pays, où l'on dort;

Où l'on fait plus, où l'on fait nulle choſe.

Ce *plus* étoit tout pour moi, car j'ai toujours peu regretté le ſommeil; l'oiſiveté me ſuffit; & pourvu que je ne faſſe rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en ſonge. L'âge des projets romaneſques étant paſſé, & la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me

reſtoit, pour derniere eſpérance, que celle de vivre ſans gêne, dans un loiſir éternel. C'eſt la vie des bienheureux dans l'autre monde, & j'en faiſois déſormais mon bonheur ſuprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de contradictions, ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oiſiveté des cercles me les rendoit inſupportables, & me voilà recherchant la ſolitude uniquement pour m'y livrer à l'oiſiveté. C'eſt pourtant ainſi que je ſuis; s'il y a là de la contradiction, elle eſt du fait de la nature, & non pas du mien: mais il y en a ſi peu, que c'eſt par-là préciſément que je ſuis toujours moi. L'oiſiveté des cercles eſt tuante, parce qu'elle eſt de néceſſité: celle de la ſolitude eſt charmante, parce qu'elle eſt libre & de volonté. Dans une compagnie, il m'eſt cruel de ne rien faire, parce que j'y ſuis forcé. Il faut que je reſte là cloué ſur une chaiſe ou debout, planté comme un piquet, ſans remuer ni pied ni patte, n'oſant ni courir, ni ſauter, ni chanter, ni crier, ni

geſticuler quand j'en ai envie, n'oſant pas même rêver ; ayant à la fois tout l'ennui de l'oiſiveté & tout le tourment de la contrainte ; obligé d'être attentif à toutes les ſottiſes qui ſe diſent & à tous les complimens qui ſe font, & de fatiguer inceſſamment ma minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus & mon menſonge. Et vous appellez cela de l'oiſiveté ! C'eſt un travail de forçat.

L'oiſiveté que j'aime, n'eſt pas celle d'un fainéant qui reſte là les bras croiſés dans une inaction totale, & ne penſe pas plus qu'il n'agit. C'eſt à la fois celle d'un enfant qui eſt ſans ceſſe en mouvement pour ne rien faire, & celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ſes bras ſont en repos. J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choſes, & n'en achever aucune, à aller & venir comme la tête me chante, à changer à chaque inſtant de projet, à ſuivre une mouche dans toutes ſes allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui eſt deſſous, à entreprendre avec ardeur un tra-

vail de dix ans, & à l'abandonner ſans regrets au bout de dix minutes, à muſer enfin toute la journée ſans ordre & ſans ſuite, & à ne ſuivre en toute choſe que le caprice du moment.

La botanique, telle que je l'ai toujours conſidérée, & telle qu'elle commençoit à devenir paſſion pour moi, étoit préciſément une étude oiſeuſe, propre à remplir tout le vuide de mes loiſirs, ſans y laiſſer place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un déſœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois & dans la campagne, prendre machinalement çà & là, tantôt une fleur, tantôt un rameau, brouter mon foin preſque au haſard, obſerver mille & mille fois les mêmes choſes, & toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliois toujours, étoit de quoi paſſer l'éternité ſans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverſe que ſoit la ſtructure des végétaux, elle ne frappe pas aſſez un œil ignorant, pour l'intéreſſer. Cette conſtante analogie, & pourtant cette

variété prodigieuſe qui regne dans leur organiſation, ne tranſporte que ceux qui ont déjà quelque idée du ſyſtême végétal. Les autres n'ont, à l'aſpect de tous ces tréſors de la nature, qu'une admiration ſtupide & monotone. Ils ne voient rien en détail, parce qu'ils ne ſavent pas même ce qu'il faut regarder ; & ils ne voient pas non plus l'enſemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports & de combinaiſons, qui accable de ſes merveilles l'eſprit de l'obſervateur. J'étois, & mon défaut de mémoire me devoit tenir toujours, dans cet heureux point d'en ſavoir aſſez peu pour que tout me fût nouveau, & aſſez pour que tout me fût ſenſible. Les divers ſols dans leſquels l'isle, quoique petite, étoit partagée, m'offroient une ſuffiſante variété de plantes pour l'étude & pour l'amuſement de toute ma vie. Je n'y voulois pas laiſſer un poil d'herbe ſans analyſe, & je m'arrangeois déjà pour faire, avec un recueil immenſe d'obſervations curieuſes, la *Flora Petrinſularis*.

Je fis venir Théreſe avec mes livres & mes effets. Nous nous mîmes en penſion chez le receveur de l'isle. Sa femme avoit à Nidau, ſes ſœurs qui la venoient voir tour-à-tour, & qui faiſoient à Théreſe une compagnie. Je fis là, l'eſſai d'une douce vie, dans laquelle j'aurois voulu paſſer la mienne, & dont le goût que j'y pris, ne ſervit qu'à me faire mieux ſentir l'amertume de celle qui devoit ſi promptement y ſuccéder.

J'ai toujours aimé l'eau paſſionnément, & ſa vue me jette dans une rêverie délicieuſe, quoique ſouvent ſans objet déterminé. Je ne manquois point à mon lever, lorſqu'il faiſoit beau, de courir ſur la terraſſe humer l'air ſalubre & frais du matin, & planer des yeux ſur l'horizon de ce beau lac, dont les rives & les montagnes qui le bordent, enchantoient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la Divinité, que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ſes œuvres, & qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les

habitans des villes, qui ne voient que des murs, des rues & des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, & sur-tout des solitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur ame ne s'éleve-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'Auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'est sur-tout à mon lever, affaissé par mes insomnies, qu'une longue habitude me porte à ces élévations de cœur qui n'imposent point la fatigue de penser. Mais il faut pour cela, que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement & plus sèchement: mais à l'aspect d'un beau payfage, je me sens ému sans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un sage évêque, dans la visite de son diocese, trouva une vieille femme qui, pour toute priere, ne savoit dire que *O!* il lui dit: Bonne mere, continuez de prier toujours ainsi; votre priere vaut mieux que les nôtres. Cette meilleure priere est aussi la mienne.

Après le déjeûner, je me hâtois d'écrire

en rechignant, quelques malheureuſes lettres, aſpirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout. Je tracaſſois quelques inſtans autour de mes livres & papiers, pour les déballer & arranger, plutôt que pour les lire; & cet arrangement, qui devenoit pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnoit le plaiſir de muſer quelques momens, après quoi je m'en ennuyois & le quittois, pour paſſer les trois ou quatre heures qui me reſtoient de la matinée, à l'étude de la botanique, & ſur-tout du ſyſtême de Linnæus, pour lequel je pris une paſſion dont je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir ſenti le vuide. Ce grand obſervateur eſt à mon gré le ſeul avec Ludwig, qui ait vu juſqu'ici la botanique en naturaliſte & en philoſophe; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers & dans des jardins, & pas aſſez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenois pour jardin l'isle entiere, ſitôt que j'avois beſoin de faire ou vérifier quelque obſervation, je courois dans les bois ou dans les prés, mon livre ſous le

bras : là, je me couchois par terre, auprès de la plante en queſtion, pour l'examiner ſur pied tout à mon aiſe. Cette méthode m'a beaucoup ſervi pour connoître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils aient été cultivés & dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommoit & connoiſſoit parfaitement toutes les plantes du Jardin-royal, étoit d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y connoiſſoit plus rien. Je ſuis préciſément le contraire : je connois quelque choſe à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dînés, je les livrois totalement à mon humeur oiſeuſe & nonchalante, & à ſuivre ſans regle l'impulſion du moment. Souvent, quand l'air étoit calme, j'allois immédiatement en ſortant de table, me jeter ſeul dans un petit bateau, que le receveur m'avoit appris à mener avec une ſeule rame ; je m'avançois en pleine eau. Le moment où je dérivois, me donnoit une joie qui alloit juſ-

qu'au treſſaillement, & dont il m'eſt impoſſible de dire ni de bien comprendre la cauſe, ſi ce n'étoit peut-être une félicitation ſecrete d'être en cet état, hors de l'atteinte des méchans. J'errois enſuite ſeul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent laiſſant aller mon bateau à la merci de l'air & de l'eau, je me livrois à des rêveries ſans objet, & qui, pour être ſtupides, n'en étoient pas moins douces. Je m'écriois par fois avec attendiſſement: O nature! ô ma mere! me voici ſous ta ſeule garde; il n'y a point ici d'homme adroit & fourbe, qui s'interpoſe entre toi & moi. Je m'éloignois ainſi juſqu'à demi-lieue de terre; j'aurois voulu que ce lac eût été l'océan. Cependant, pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimoit pas autant que moi de ſi longues ſtations ſur l'eau, je ſuivois d'ordinaire un but de promenade; c'étoit d'aller débarquer à la petite iſle, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au ſommet du tertre ſur le gazon, pour m'aſſouvir du

plaiſir d'admirer ce lac & ſes environs, pour examiner & diſſéquer toutes les herbes qui ſe trouvoient à ma portée, & pour me bâtir, comme un autre Robinſon, une demeure imaginaire dans cette petite isle. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvois mener promener Thérese avec la receveuſe & ſes ſœurs, comme j'étois fier d'être leur pilote & leur guide ! Nous y portâmes en pompe, des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jaques. Cette peuplade me rendit la petite isle encore plus intéreſſante. J'y allois plus ſouvent & avec plus de plaiſir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitans.

A ces amuſemens, j'en joignois un qui me rappelloit la douce vie des Charmettes, & auquel la ſaiſon m'invitoit particuliérement. C'étoit un détail de ſoins ruſtiques pour la récolte des légumes & des fruits, & que nous nous faiſions un plaiſir, Thérese & moi, de partager avec la receveuſe & ſa famille. Je me ſouviens qu'un Bernois, nommé M. Kirkebergher,

m'étant venu voir, me trouva perché sur un grand arbre, un sac attaché autour de ma ceinture, & déjà si plein de pommes, que je ne pouvois plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre & de quelques autres pareilles. J'espérois que les Bernois, témoins de l'emploi de mes loisirs, ne songeroient plus à en troubler la tranquillité, & me laisseroient en paix dans ma solitude. J'aurois bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne : j'aurois été plus assuré de n'y point voir troubler mon repos.

Voici encore un de ces aveux sur lesquels je suis sûr d'avance, de l'incrédulité des lecteurs, obstinés à juger toujours de moi par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir dans tout le cours de ma vie, mille affections internes qui ne ressembloient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus bizarre est, qu'en me refusant tous les sentimens bons ou indifférens qu'ils n'ont pas, ils sont toujours prêts à m'en prêter de si mauvais, qu'ils ne sauroient même entrer dans un cœur d'homme :

d'homme : ils trouvent alors tout ſimple de me mettre en contradiction avec la nature, & de faire de moi un monſtre tel qu'il n'en peut même exiſter. Rien d'abſurde ne leur paroît incroyable, dès qu'il tend à me noircir ; rien d'extraordinaire ne leur paroît poſſible, dès qu'il tend à m'honorer.

Mais quoi qu'ils en puiſſent croire ou dire, je n'en continuerai pas moins d'expoſer fidélement ce que fut, fit, & penſa J. J. Rouſſeau, ſans expliquer ni juſtifier les ſingularités de ſes ſentimens & de ſes idées, ni rechercher ſi d'autres ont penſé comme lui. Je pris tant de goût à l'isle de St. Pierre, & ſon ſéjour me convenoit ſi fort, qu'à force d'inſcrire tous mes deſirs dans cette isle, je formai celui de n'en point ſortir. Les viſites que j'avois à rendre au voiſinage, les courſes qu'il me faudroit faire à Neuchatel, à Bienne, à Yverdon, à Nidau, fatiguoient déjà mon imagination. Un jour à paſſer hors de l'isle, me paroiſſoit retranché de mon bonheur ; & ſortir de l'enceinte de ce lac, étoit pour

moi, ſortir de mon élément. D'ailleurs l'expérience du paſſé m'avoit rendu craintif. Il ſuffiſoit que quelque bien flattât mon cœur, pour que je duſſe m'attendre à le perdre ; & l'ardent deſir de finir mes jours dans cette isle, étoit inſéparable de la crainte d'être forcé d'en ſortir. J'avois pris l'habitude d'aller les ſoirs, m'aſſeoir ſur la greve, ſur-tout quand le lac étoit agité. Je ſentois un plaiſir ſingulier à voir les flots ſe briſer à mes pieds. Je m'en faiſois l'image du tumulte du monde, & de la paix de mon habitation ; & je m'attendriſſois quelquefois à cette douce idée, juſqu'à ſentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos, dont je jouiſſois avec paſſion, n'étoit troublé que par l'inquiétude de le perdre ; mais cette inquiétude alloit au point d'en altérer la douceur. Je ſentois ma ſituation ſi précaire, que je n'oſois y compter. Ah, que je changerois volontiers, me diſois-je, la liberté de ſortir d'ici, dont je ne me ſoucie point, avec l'aſſurance d'y pouvoir reſter toujours ! Au lieu d'y être ſouffert par grace, que n'y ſuis-

je détenu par force! Ceux qui ne font que m'y souffrir, peuvent à chaque instant m'en chasser; & puis-je espérer que mes persécuteurs m'y voyant heureux, m'y laissent continuer de l'être? Ah! c'est peu qu'on me permette d'y vivre; je voudrois qu'on m'y condamnât, & je voudrois être contraint d'y rester, pour ne l'être pas d'en sortir. Je jetois un œil d'envie sur l'heureux Micheli DuCrêt qui, tranquille au château d'Arbourg, n'avoit eu qu'à vouloir être heureux, pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions & aux pressentimens inquiétans des nouveaux orages toujours prêts à fondre sur moi, j'en vins à desirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer seulement mon habitation dans cette isle, on me la donnât pour prison perpétuelle; & je puis jurer que s'il n'eût tenu qu'à moi de m'y faire condamner, je l'aurois fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la nécessité d'y passer le reste de ma vie, au danger d'en être expulsé.

Cette crainte ne demeura pas long-

temps vaine. Au moment où je m'y attendois le moins, je reçus une lettre de M. le baillif de Nidau, dans le gouvernement duquel étoit l'isle de St. Pierre : par cette lettre il m'intimoit de la part de LL. EE. l'ordre de sortir de l'isle & de leurs états. Je crus rêver en la lisant. Rien de moins naturel, de moins raisonnable, de moins prévu qu'un pareil ordre : car j'avois plutôt regardé mes pressentimens comme les inquiétudes d'un homme effarouché par ses malheurs, que comme une prévoyance qui pût avoir le moindre fondement. Les mesures que j'avois prises pour m'assurer de l'agrément tacite du souverain, la tranquillité avec laquelle on m'avoit laissé faire mon établissement, les visites de plusieurs Bernois & du baillif lui-même, qui m'avoit comblé d'amitiés & de prévenances, la rigueur de la saison, dans laquelle il étoit barbare d'expulser un homme infirme, tout me fit croire avec beaucoup de gens, qu'il y avoit quelque mal-entendu dans cet ordre, & que les mal-intentionnés avoient pris exprès le

temps des vendanges & de l'infréquence du ſénat, pour me porter bruſquement ce coup.

Si j'avois écouté ma premiere indignation, je ſerois parti ſur-le-champ. Mais où aller? Que devenir à l'entrée de l'hiver, ſans but, ſans préparatif, ſans conducteur, ſans voiture? A moins de laiſſer tout à l'abandon, mes papiers, mes effets, toutes mes affaires, il me falloit du temps pour y pourvoir, & il n'étoit pas dit dans l'ordre, ſi on m'en laiſſoit ou non. La continuité des malheurs commençoit d'affaiſſer mon courage. Pour la premiere fois je ſentis ma fierté naturelle fléchir ſous le joug de la néceſſité; & malgré les murmures de mon cœur, il fallut m'abaiſſer à demander un délai. C'étoit à M. de Graffenried, qui m'avoit envoyé l'ordre, que je m'adreſſai pour le faire interpréter. Sa lettre portoit une très-vive improbation de ce même ordre, qu'il ne m'intimoit qu'avec le plus grand regret; & les témoignages de douleur & d'eſtime, dont elle étoit remplie, me ſembloient autant

d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert ; je le fis. Je ne doutois pas même que ma lettre ne fît ouvrir les yeux à ces hommes iniques sur leur barbarie, & que si l'on ne révoquoit pas un ordre si cruel, on ne m'accordât du moins un délai raisonnable, & peut-être l'hiver entier, pour me préparer à la retraite & pour en choisir le lieu.

En attendant la réponse, je me mis à réfléchir sur ma situation, & à délibérer sur le parti que j'avois à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts, le chagrin m'avoit si fort affecté, & ma santé en ce moment étoit si mauvaise, que je me laissai tout-à-fait abattre, & que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de ressources qui pouvoient me rester dans l'esprit, pour tirer le meilleur parti possible de ma triste situation. En quelque asyle que je vouluſſe me refugier, il étoit clair que je ne pouvois m'y soustraire à aucune des deux manieres qu'on avoit prises de m'expulser : l'une, en soulevant contre moi la populace par des manœu-

vrès ſouterraines ; l'autre, en me chaſſant à force ouverte, ſans en dire aucune raiſon. Je ne pouvois donc compter ſur aucune retraite aſſurée, à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces & la ſaiſon ne ſembloient me le permettre. Tout cela me ramenant aux idées dont je venois de m'occuper, j'oſai deſirer & propoſer qu'on voulût plutôt diſpoſer de moi dans une captivité perpétuelle, que de me faire errer inceſſamment ſur la terre, en m'expulſant ſucceſſivement de tous les aſyles que j'aurois choiſis. Deux jours après ma premiere lettre, j'en écrivis une ſeconde à M. de Graffenried, pour le prier d'en faire la propoſition à LL. EE. La réponſe de Berne à l'une & à l'autre, fut un ordre conçu dans les termes les plus formels & les plus durs, de ſortir de l'isle & de tout le territoire médiat & immédiat de la république, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & de n'y rentrer jamais, ſous les plus grieves peines.

Ce moment fut affreux. Je me ſuis trouvé depuis dans de pires angoiſſes, jamais dans

un plus grand embarras. Mais ce qui m'affligea le plus, fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avoit fait desirer de passer l'hiver dans l'isle. Il est temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes désastres, & qui a entraîné dans ma ruine un peuple infortuné, dont les naissantes vertus promettoient déjà d'égaler un jour celles de Sparte & de Rome. J'avois parlé des Corses dans le Contrat Social, comme d'un peuple neuf, le seul de l'Europe qui ne fût pas usé pour la législation, & j'avois marqué la grande espérance qu'on devoit avoir d'un tel peuple, s'il avoit le bonheur de trouver un sage instituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corses, qui furent sensibles à la maniere honorable dont je parlois d'eux; & le cas où ils se trouvoient de travailler à l'établissement de leur république, fit penser à leurs chefs, de me demander mes idées sur cet important ouvrage. Un M. Buttafuoco, d'une des premieres familles du pays, & capitaine en France dans Royal-Italien, m'écrivit à ce sujet

& me fournit plusieurs pieces que je lui avois demandées, pour me mettre au fait de l'histoire de la nation & de l'état du pays. M. Paoli m'écrivit aussi plusieurs fois ; & quoique je sentisse une pareille entreprise au-dessus de mes forces, je crus ne pouvoir les refuser, pour concourir à une si grande & belle œuvre, lorsque j'aurois pris toutes les instructions dont j'avois besoin pour cela. Ce fut dans ce sens que je répondis à l'un & à l'autre, & cette correspondance continua jusqu'à mon départ.

Précisément dans le même temps, j'appris que la France envoyoit des troupes en Corse, & qu'elle avoit fait un traité avec les Génois. Ce traité, cet envoi de troupes m'inquiéterent ; & sans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela, je jugeois impossible & ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un aussi profond repos que l'institution d'un peuple, au moment où il alloit peut-être être subjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. Buttafuoco, qui me rassura par la cer-

titude que, s'il y avoit dans ce traité, des choſes contraires à la liberté de ſa nation, un auſſi bon citoyen que lui ne reſteroit pas, comme il faiſoit, au ſervice de France. En effet, ſon zele pour la législation des Corſes, & ſes étroites liaiſons avec M. Paoli, ne pouvoient me laiſſer aucun ſoupçon ſur ſon compte; & quand j'appris qu'il faiſoit de fréquens voyages à Verſailles & à Fontainebleau, & qu'il avoit des relations avec M. de Choiſeul, je n'en conclus autre choſe, ſinon qu'il avoit ſur les véritables intentions de la cour de France, des ſûretés qu'il me laiſſoit entendre, mais ſur leſquelles il ne vouloit pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me raſſuroit en partie. Cependant, ne comprenant rien à cet envoi de troupes françoiſes; ne pouvant raiſonnablement penſer qu'elles fuſſent là pour protéger la liberté des Corſes, qu'ils étoient très en état de défendre ſeuls contre les Génois, je ne pouvois me tranquilliſer parfaitement, ni me mêler tout de bon de la législation propoſée, juſqu'à ce

que j'euſſe des preuves ſolides que tout cela n'étoit pas un jeu pour me perſiffler. J'aurois extrêmement deſiré une entrevue avec M. Buttafuoco ; c'étoit le vrai moyen d'en tirer les éclairciſſemens dont j'avois beſoin. Il me la fit eſpérer, & je l'attendois avec la plus grande impatience. Pour lui, je ne ſais s'il en avoit véritablement le projet ; mais quand il l'auroit eu, mes déſaſtres m'auroient empêché d'en profiter.

Plus je méditois ſur l'entrepriſe propoſée, plus j'avançois dans l'examen des pieces que j'avois entre les mains, & plus je ſentois la néceſſité d'étudier de près, & le peuple à inſtituer, & le ſol qu'il habitoit, & tous les rapports par leſquels il lui falloit approprier cette inſtitution. Je comprenois chaque jour davantage, qu'il m'étoit impoſſible d'acquérir de loin toutes les lumieres néceſſaires pour me guider. Je l'écrivis à Buttafuoco : il le ſentit lui-même ; & ſi je ne formai pas préciſément la réſolution de paſſer en Corſe, je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce

voyage. J'en parlai à M. Daſtier, qui, ayant autrefois ſervi dans cette isle ſous M. de Maillebois, devoit la connoître. Il n'épargna rien pour me détourner de ce deſſein ; & j'avoue que la peinture affreuſe qu'il me fit des Corſes & de leur pays, refroidit beaucoup le deſir que j'avois d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les perſécutions de Motiers me firent ſonger à quitter la Suiſſe, ce deſir ſe ranima par l'eſpoir de trouver enfin chez ces inſulaires, ce repos qu'on ne vouloit me laiſſer nulle part. Une choſe ſeulement m'effarouchoit ſur ce voyage ; c'étoit l'inaptitude & l'averſion que j'eus toujours pour la vie active, à laquelle j'allois être condamné. Fait pour méditer à loiſir dans la ſolitude, je ne l'étois point pour parler, agir, traiter d'affaires parmi les hommes. La nature qui m'avoit donné le premier talent, m'avoit refuſé l'autre. Cependant je ſentois que, ſans prendre part directement aux affaires publiques, je ſerois néceſſité, ſi-tôt que je ſerois en Corſe, de me livrer à l'empreſſement du

peuple, & de conférer très-ſouvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage exigeoit qu'au lieu de chercher la retraite, je cherchaſſe, au ſein de la nation, les lumieres dont j'avois beſoin. Il étoit clair que je ne pourrois plus diſpoſer de moi-même, & qu'entraîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étois point né, j'y menerois une vie toute contraire à mon goût, & ne m'y montrerois qu'à mon déſavantage. Je prévoyois que, ſoutenant mal par ma préſence, l'opinion de capacité qu'avoient pu leur donner mes livres, je me décréditerois chez les Corſes, & perdrois, autant à leur préjudice qu'au mien, la confiance qu'ils m'avoient donnée, & ſans laquelle je ne pouvois faire avec ſuccès l'œuvre qu'ils attendoient de moi. J'étois ſûr qu'en ſortant ainſi de ma ſphere, je leur deviendrois inutile & me rendrois malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute eſpece, fatigué de voyages & de perſécutions depuis pluſieurs années, je ſentois vivement le beſoin du repos, dont mes

barbares ennemis ſe faiſoient un jeu de me priver; je ſoupirois plus que jamais après cette aimable oiſiveté, après cette douce quiétude d'eſprit & de corps, que j'avois tant convoitée, & à laquelle, revenu des chimeres de l'amour & de l'amitié, mon cœur bornoit ſa félicité ſuprême. Je n'enviſageois qu'avec effroi les travaux que j'allois entreprendre, la vie tumultueuſe à laquelle j'allois me livrer; & ſi la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animoient mon courage, l'impoſſibilité de payer de ma perſonne avec ſuccès, me l'ôtoit abſolument. Vingt ans de méditation profonde, à part moi, m'auroient moins coûté que ſix mois d'une vie active, au milieu des hommes & des affaires, & certain d'y mal réuſſir.

Je m'aviſai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Pourſuivi dans tous mes refuges par les menées ſouterraines de mes ſecrets perſécuteurs, & ne voyant plus que la Corſe où je puſſe eſpérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne vouloient me laiſſer nulle part, je réſo-

lus de m'y rendre, avec les directions de Buttafuoco, auſſi-tôt que j'en aurois la poſſibilité; mais pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en apparence, au travail de la législation, & de me borner, pour payer en quelque ſorte à mes hôtes leur hoſpitalité, à écrire ſur les lieux leur hiſtoire, ſauf à prendre ſans bruit les inſtructions néceſſaires pour leur devenir plus utile, ſi je voyois jour à y réuſſir. En commençant ainſi par ne m'engager à rien, j'eſpérois être en état de méditer en ſecret & plus à mon aiſe, un plan qui pût leur convenir, & cela ſans renoncer beaucoup à ma chere ſolitude, ni me ſoumettre à un genre de vie qui m'étoit inſupportable, & dont je n'avois pas le talent.

Mais ce voyage dans ma ſituation, n'étoit pas une choſe aiſée à exécuter. A la maniere dont M. Daſtier m'avoit parlé de la Corſe, je n'y devois trouver, des plus ſimples commodités de la vie, que celles que j'y porterois : linge, habits, vaiſſelle, batterie de cuiſine, papier, livres, il falloit tout porter avec ſoi. Pour

m'y transplanter avec ma gouvernante ; il falloit franchir les Alpes, & dans un trajet de deux cents lieues, traîner à ma suite tout un bagage ; il falloit passer à travers les états de plusieurs souverains ; & sur le ton donné par toute l'Europe, je devois naturellement m'attendre, après mes malheurs, à trouver par-tout des obstacles & à voir chacun se faire un honneur de m'accabler de quelque nouvelle disgrace, & violer avec moi tous les droits des gens & de l'humanité. Les frais immenses, les fatigues, les risques d'un pareil voyage m'obligeoient d'en prévoir d'avance & d'en bien peser toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin seul, sans ressource à mon âge, & loin de toutes mes connoissances, à la merci de ce peuple barbare & féroce, tel que me le peignoit M. Dastier, étoit bien propre à me faire rêver sur une pareille résolution, avant de l'exécuter. Je desirois passionnément l'entrevue que Buttafuoco m'avoit fait espérer, & j'en attendois l'effet pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis

Tandis que je balançois ainſi, vinrent les perſécutions de Motiers, qui me forcerent à la retraite. Je n'étois pas prêt pour un long voyage, & ſur-tout pour celui de Corſe. J'attendois des nouvelles de Buttafuoco; je me refugiai dans l'isle de St. Pierre, d'où je fus chaſſé à l'entrée de l'hiver, comme j'ai dit ci-devant. Les Alpes couvertes de neige rendoient alors pour moi cette émigration impraticable, ſur-tout avec la précipitation qu'on me preſcrivoit. Il eſt vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendoit impoſſible à exécuter: car du milieu de cette ſolitude enfermée au milieu des eaux, n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ, pour trouver bateaux & voitures pour ſortir de l'isle & de tout le territoire; quand j'aurois eu des ailes, j'aurois eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à M. le baillif de Nidau, en répondant à ſa lettre, & je m'empreſſai de ſortir de ce pays d'iniquité. Voilà comment il fallut renoncer à mon projet chéri, & comment n'ayant pu

dans mon découragement obtenir qu'on disposât de moi, je me déterminai, sur l'invitation de milord maréchal, au voyage de Berlin, laissant Thérese hiverner à l'isle de St. Pierre, avec mes effets & mes livres, & déposant mes papiers dans les mains de du Peyrou. Je fis une telle diligence, que dès le lendemain matin, je partis de l'isle & me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminasse mon voyage, par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Si-tôt que le bruit s'étoit répandu que j'avois ordre de quitter mon asyle, j'eus une affluence de visites du voisinage, & sur-tout de Bernois qui venoient avec la plus détestable fausseté me flagorner, m'adoucir & me protester qu'on avoit pris le moment des vacances & de l'infréquence du sénat, pour minuter & m'intimer cet ordre, contre lequel, disoient-ils, tout le Deux-cent étoit indigné. Parmi ce tas de consolateurs, il en vint quelques-uns de la ville de Bienne, petit état libre, enclavé dans celui de Berne,

& entr'autres un jeune homme, appellé Wildremet, dont la famille tenoit le premier rang & avoit le principal crédit dans cette petite ville. Wildremet me conjura vivement, au nom de ſes concitoyens, de choiſir ma retraite au milieu d'eux ; m'aſſurant qu'ils deſiroient avec empreſſement de m'y recevoir ; qu'ils ſe feroient une gloire & un devoir de m'y faire oublier les perſécutions que j'avois ſouffertes ; que je n'avois à craindre chez eux aucune influence des Bernois ; que Bienne étoit une ville libre, qui ne recevoit des loix de perſonne, & que tous les citoyens étoient unanimement déterminés à n'écouter aucune ſollicitation qui me fût contraire.

Wildremet voyant qu'il ne m'ébranloit pas, ſe fit appuyer de pluſieurs autres perſonnes, tant de Bienne & des environs, que de Berne même, & entr'autres du même Kirkeberguer, dont j'ai parlé, qui m'avoit recherché depuis ma retraite en Suiſſe, & que ſes talens & ſes principes me rendoient intéreſſant. Mais des ſollici-

tations moins prévues & plus pondérantes furent celles de M. Barthès, secretaire d'ambassade de France, qui vint me voir avec Wildremet, m'exhorta fort de me rendre à son invitation, & m'étonna par l'intérêt vif & tendre qu'il paroissoit prendre à moi. Je ne connoissois point du tout M. Barthès ; cependant je le voyois mettre à ses discours, la chaleur, le zele de l'amitié, & je voyois qu'il lui tenoit véritablement au cœur, de me persuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville & de ses habitans, avec lesquels il se montroit si intimement lié, qu'il les appella plusieurs fois devant moi, ses patrons & ses peres.

Cette démarche de Barthès me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avois toujours soupçonné M. de C.....l d'être l'auteur caché de toutes les persécutions que j'éprouvois en Suisse. La conduite du résident de France à Geneve, celle de l'ambassadeur à Soleure, ne confirmoient que trop ces soupçons ; je voyois la France influer en secret sur tout ce qui m'arri-

voit à Berne, à Geneve, à Neuchatel, & je ne croyois avoir en France aucun ennemi puiſſant que le ſeul duc de C.....l. Que pouvois-je donc penſer de la viſite de Barthès & du tendre intérêt qu'il paroiſſoit prendre à mon ſort ? Mes malheurs n'avoient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, & l'expérience ne m'avoit pas encore appris à voir par-tout des embûches ſous les careſſes. Je cherchois avec ſurpriſe, la raiſon de cette bienveillance de Barthès : je n'étois pas aſſez ſot pour croire qu'il fît cette démarche de ſon chef ; j'y voyois une publicité, & même une affectation qui marquoit une intention cachée, & j'étois bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agens ſubalternes, cette intrépidité généreuſe qui, dans un poſte ſemblable, avoit ſouvent fait bouillonner mon cœur.

J'avois autrefois un peu connu le chevalier de Beauteville chez M. de Luxembourg ; il m'avoit témoigné quelque bienveillance ; depuis ſon ambaſſade, il m'avoit encore donné quelques ſignes de ſou-

venir, & m'avoit même fait inviter à l'aller voir à Soleure : invitation dont, ſans m'y rendre, j'avois été touché, n'ayant pas accoutumé d'être traité ſi honnêtement par les gens en place. Je préſumai donc que M. de Beauteville, forcé de ſuivre ſes inſtructions en ce qui regardoit les affaires de Geneve, me plaignant cependant dans mes malheurs, m'avoit ménagé, par des ſoins particuliers, cet aſyle de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille ſous ſes auſpices. Je fus ſenſible à cette attention, mais ſans en vouloir profiter; & déterminé tout-à-fait au voyage de Berlin, j'aſpirois avec ardeur au moment de rejoindre milord maréchal, perſuadé que ce n'étoit plus qu'auprès de lui que je trouverois un vrai repos & un bonheur durable.

A mon départ de l'isle, Kirkeberguer m'accompagna juſqu'à Bienne. J'y trouvai Wildremet & quelques autres Biennois qui m'attendoient à la deſcente du bateau. Nous dînâmes tous enſemble à l'auberge; & en y arrivant, mon premier

soin fut de faire chercher une chaise, voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces messieurs reprirent leurs instances pour me retenir parmi eux, & cela avec tant de chaleur & des protestations si touchantes, que malgré toutes mes résolutions, mon cœur qui n'a jamais su résister aux caresses, se laissa émouvoir aux leurs : si-tôt qu'ils me virent ébranlé, ils redoublerent si bien leurs efforts, qu'enfin je me laissai vaincre, & consentis de rester à Bienne, au moins jusqu'au printemps prochain.

Aussi-tôt Wildremet se pressa de me pourvoir d'un logement, & me vanta comme une trouvaille, une vilaine petite chambre sur un derriere, au troisieme étage, donnant sur une cour, où j'avois pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiseur. Mon hôte étoit un petit homme de basse mine & passablement frippon, que j'appris le lendemain être débauché, joueur, & en fort mauvais prédicament dans le quartier ; il n'avoit ni femme, ni enfans, ni domestiques ; &

triſtement reclus dans ma chambre ſolitaire, j'étois, dans le plus riant pays du monde, logé de maniere à périr de mélancolie en peu de jours. Ce qui m'affecta le plus, malgré tout ce qu'on m'avoit dit de l'empreſſement des habitans à me recevoir, fut de n'appercevoir en paſſant dans les rues, rien d'honnête envers moi dans leurs manieres, ni d'obligeant dans leurs regards. J'étois pourtant tout déterminé à reſter là, quand j'appris, vis, & ſentis même dès le jour ſuivant, qu'il y avoit dans la ville une fermentation terrible à mon égard. Pluſieurs empreſſés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devoit dès le lendemain me ſignifier le plus durement qu'on pourroit, un ordre de ſortir ſur-le-champ de l'état, c'eſt-à-dire de la ville. Je n'avois perſonne à qui me confier; tous ceux qui m'avoient retenu, s'étoient éparpillés. Wildremet avoit diſparu, je n'entendis plus parler de Barthès, & il ne parut pas que ſa recommandation m'eût mis en grande faveur auprès des patrons & des peres qu'il s'étoit donnés

devant moi. Un M. de Vau-Travers, Bernois, qui avoit une jolie maiſon proche la ville, m'y offrit cependant un aſyle, eſpérant, me dit-il, que j'y pourrois éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas aſſez flatteur pour me tenter de prolonger mon ſéjour chez ce peuple hoſpitalier.

Cependant, ayant perdu trois jours à ce retard, j'avois déjà paſſé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avoient données pour ſortir de tous leurs états, & je ne laiſſois pas, connoiſſant leur dureté, d'être en quelque peine ſur la maniere dont ils me les laiſſeroient traverſer, quand M. le baillif de Nidau vint tout à propos me tirer d'embarras. Comme il avoit hautement improuvé le violent procédé de LL. EE. il crut dans ſa généroſité, me devoir un témoignage public, qu'il n'y prenoit aucune part, & ne craignit pas de ſortir de ſon bailliage pour venir me faire une viſite à Bienne. Il vint la veille de mon départ; & loin de venir incognito, il affecta même du

cérémonial, vint *in fiocchi* dans ſon caroſſe avec ſon ſecretaire, & m'apporta un paſſe-port en ſon nom, pour traverſer l'état de Berne à mon aiſe & ſans crainte d'être inquiété. La viſite me toucha plus que le paſſe-port. Je n'y aurois guere été moins ſenſible, quand elle auroit eu pour objet un autre que moi. Je ne connois rien de ſi puiſſant ſur mon cœur, qu'un acte de courage fait à propos, en faveur du foible injuſtement opprimé.

Enfin, après m'être avec peine procuré une chaiſe, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devoit m'honorer, avant même d'avoir pu revoir Thérèſe, à qui j'avois marqué de me venir joindre, quand j'avois cru m'arrêter à Bienne, & que j'eus à peine le temps de contre-mander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau déſaſtre. On verra dans ma troiſieme partie, ſi jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre, & comment les deux dames

qui vouloient disposer de moi, après m'avoir, à force d'intrigues, chassé de la Suisse, où je n'étois pas assez en leur pouvoir, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

J'ajoutai ce qui suit dans la lecture que je fis de cet écrit à M. & Mad. la comtesse d'Egmont, à M. le prince Pignatelli, à Mad. la marquise de Mesme & à M. le marquis de Juigné.

J'ai dit la vérité : si quelqu'un fait des choses contraires à ce que je viens d'exposer, fussent-elles mille fois prouvées, il fait des mensonges & des impostures; & s'il refuse de les approfondir & de les éclaircir avec moi, tandis que je suis en vie, il n'aime ni la justice ni la vérité. Pour moi, je le déclare hautement & sans crainte : quiconque, même sans avoir lu mes écrits, examinera par ses propres yeux mon naturel, mon caractere, mes mœurs, mes penchans, mes plaisirs, mes habitudes, & pourra me croire un malhonnête homme, est lui-même un homme à étouffer.

J'achevai ainſi ma lecture, & tout le monde ſe tut. Mad. d'Egmont fut la ſeule qui me parut émue : elle treſſaillit viſiblement ; mais elle ſe remit bien vîte, & garda le ſilence, ainſi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture & de ma déclaration.

*Fin des Confeſſions.*

*DÉCLARATION trouvée dans les papiers de l'auteur.* (*)

QUAND M. Rouſſeau traita de ſon ouvrage intitulé, *Emile ou de l'éducation*, ceux avec qui il conclut ſon marché, lui dirent que leur intention étoit de le faire imprimer en Hollande. Un libraire, devenu poſſeſſeur du manuſcrit, demanda la permiſſion de le faire imprimer en France, ſans en avertir l'auteur. On lui nomma un cenſeur. Le cenſeur ayant examiné les premiers cahiers, donna une liſte de quelques changemens qu'il croyoit néceſſaires. Cette liſte fut communiquée à M. Rouſſeau, à qui on avoit appris quelque temps auparavant, qu'on avoit

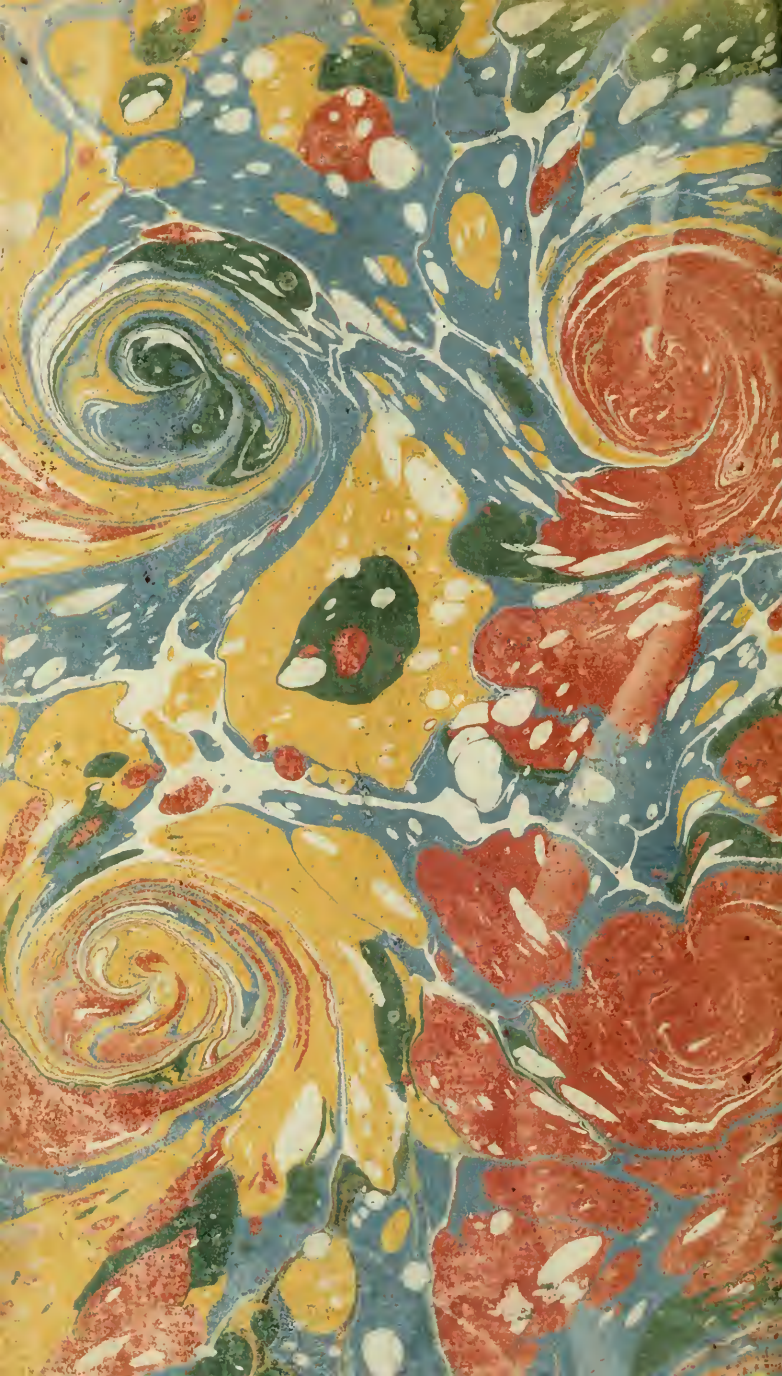
(*) Cette déclaration, qui a été fournie à l'auteur, par le célebre magiſtrat qui l'a ſignée, pour lui ſervir de piece juſtificative, a paru trop importante pour ne pas l'inſérer ici.

commencé à imprimer ſon ouvrage à Paris.

Il déclara au magiſtrat chargé de la librairie, qu'il étoit inutile de faire des changemens aux premiers cahiers, parce que la lecture de la ſuite feroit connoître que l'ouvrage entier ne pourroit jamais être permis en France. Il ajouta qu'il ne vouloit rien faire en fraude des loix, & qu'il n'avoit fait ſon livre que pour être imprimé en Hollande, où il croyoit qu'il pouvoit paroître, ſans contrevenir à la loi du pays.

Ce fut d'après cette déclaration, faite par M. Rouſſeau lui-même, que le cenſeur eut ordre de diſcontinuer l'examen, & qu'on dit au libraire qu'il n'auroit jamais de permiſſion. D'après ces faits qui ſont très-certains & qui ne ſeront point déſavoués, M. Rouſſeau peut aſſurer que ſi le livre intitulé, *Emile ou de l'éducation*, a été imprimé à Paris malgré les défenſes, c'eſt ſans ſon conſentement, c'eſt à ſon inſu, & même qu'il a fait ce qui dépendoit de lui pour l'empêcher.

Les faits contenus dans ce mémoire, ſont exactement vrais ; & puiſque M. Rouſſeau deſire que je le lui certifie, c'eſt une ſatisfaction que je ne peux lui refuſer.

A Paris le 31 janvier 1766.

DE LAMOIGNON DE MALESHERBES.